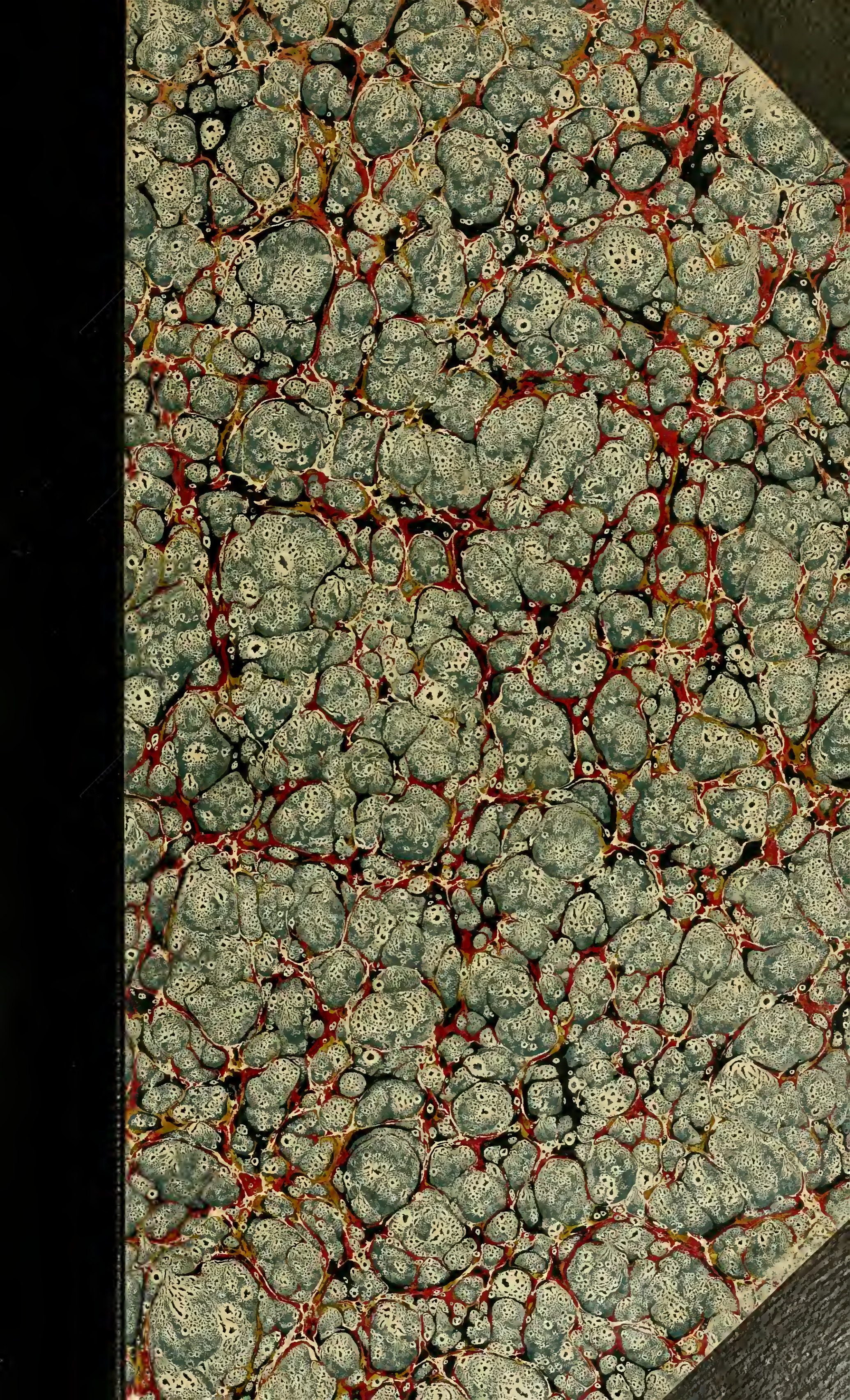




A. M. D. G.

RELATIONS

DE LA

MISSION DE NAN-KING



A. M. D. G.

RELATIONS

DE LA

MISSION DE NAN-KING

CONFIÉE AUX RELIGIEUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

II

1874-1875



CHANG-HAI,
IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE
A L'ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.
1876.

IMPRIMATUR.

CHANG-HAI.

IN FESTO S. IGNATII.

die 31ª Julii 1876.

† ADRIANUS.
Epis. Sergiop., Vic. ap. Nan-kin.

N° 1

PERSONNEL DE LA MISSION DE NAN-KING.

MGR. ADRIEN LANGUILLAT, ÉVÊQUE DE SERGIOPOLIS,

VICAIRE-APOSTOLIQUE DE NAN-KING.

R. P. AUGUSTE FOUCAULT, VICAIRE-GÉNÉRAL, SUPÉRIEUR

DES RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Prêtres Européens............56.
Prêtres indigènes............ 23.
Scolastiques Européens.........6.
Frères Coadjuteurs........... 14.

POPULATION DE LA MISSION.

Païens: environ.......... 50,000,000.
Chrétiens:...................88,869.



N° 2

DIVISION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE DE LA MISSION.

La Mission de Nan-king comprend deux provinces, celle du Ngan-houé, à l'ouest, et celle du Kiang-sou, à l'est. Ces provinces renferment chacune huit préfectures, des îles et quelques territoires administrés par des magistrats spéciaux. La division ecclésiastique comprend cinq sections indiquées dans le tableau suivant.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE.	DIVISION CIVILE.
1. Section de nan-king. Elle renferme toute la province du Ngan-houé et 5 préfectures dans celle du Kiang-sou...	Province du Ngan-houé, partagée en 8 préfectures. I. Ngan-king, Capitale de la Province. 2. Houé-tcheou. 3. Ning-ko. 4. Tché-tcheou. 5. Tai-ping. 6. Lou-tcheou. 7. Fong-yang. 8. Ing-tcheou. Province du Kiang-sou, partagée en 8 préfectures. 1. NAN-KING, Capitale de la vice-royauté des deux Kiang. (Kiang-si et Kiang-nan). 2. Siu-tcheou. 3. Houé-ngan. 4. Yang-tcheou. 5. Tchen-kiang.
2. Section de Sou-tseu. Elle renferme les deux préfectures de Tsang-tseu et de Sou-tseu....	6. Tsang-tseu. 7. Sou-tseu. Capitale de la Province.
3. Section de Song-kang,... ... 4. Section de Né-wei, renfermées toutes les deux dans la préfecture de Song-kang....	8. Song-kang.
5. Section de Hai-men. Elle renferme.	Territoires de Hai-men. Tsong-ming et autres îles.

La ville de Chang-hai et la chrétienté de Zi-ka-wei, situées dans la préfecture de Song-kang, ne sont pas comprises dans ces cinq Sections. Les nombreux établissements qu'elles renferment exigent la résidence continue de plusieurs Missionnaires et une administration spéciale.

N° 3

CHANG-HAI.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE S. FRANÇOIS-XAVIER.

GRAND SÉMINAIRE.

Missionnaires	Chrétiens.	Confessions.	Communions.	Adultes baptisés.	Enfants d'infidèles baptisés.	Enfants d'infidèles nourris.
P. Bulté. P. Tsen. P. Desribes. P. Sica.	2,035.	22,482.	27,800.	18.	142.	61.

Trois Frères Coadjuteurs, 1 Européen et 2 Chinois, sont attachés à cette Résidence.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE S. JOSEPH, A YANG-KING-PANG.

Missionnaires	Chrétiens.	Confessions.	Communions.	Adultes baptisés.	Enfants d'infidèles baptisés.	Enfants d'infidèles nourris.
P. Basuiau. P. Desjacques. P. Cordier.	611.	11,999.	14,833.	30.	82.	10.

Un Frère Coadjuteur, Européen, est attaché à cette Résidence.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DU "LAO TIÉ-TSU TANG"

Missionnaires	Chrétiens.	Confessions.	Communions.	Adultes baptisés.	Enfants d'infidèles baptisés.	Enfants d'infidèles nourris.
P. Croullière.	582.	4,499.	4,658.	125.	70.	5.

PAROISSE DE HONG-KEU.

Missionnaires	Chrétiens.	Confessions.	Communions.	Adultes baptisés.	Enfants d'infidèles baptisés.	Enfants d'infidèles nourris.
P. Twrdy.	365.	807.	958.	4.	12.	16.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE PAR DISTRICTS.

DISTRICTS.	MISSIONNAIRES.	CHRÉTIENTÉS.	ÉGLISES.	CHAPELLES.	CHRÉTIENS.	CONFESSIONS.	COMMUNIONS.	ADULTES baptisés.	ENFANTS d'infidèles baptisés.	ENFANTS d'infidèles nourris.
SECTION DE SOU-TSEU.										
SOU-TSEU. (District et Résidence).	P. Della Corte. P. P. Ouang. S. P. Zottoli. P. Durandière.	2.	2.	2.	578.	2,696.	2,673.	9.	421.	17.
KIANG-YN (ouest.)	P. Debrix.	16.	13.	1.	1,932.	3,691.	3,558.	53.	1,125.	34.
KIANG-YN (est.)	P. P. Ouang. S.	10.	6.	4.	1,444.	3,015.	2,995.	66.	313.	9.
TSANG-TSEU.	P. Royer.	23.	15.	„	1,735.	5,294.	4,240.	75.	803.	40.
OU-SI.	P. F. Sen.	4.	4.	„	3,141.	10,020.	9,518.	17.	61.	71.
TSANG-KING.	P. Hiu.	9.	9.	„	3,191.	6,860.	6,831.	2.	125.	27.
TSANG-ZO.	P. Bichon.	14.	11.	2.	2,503.	5,047.	4,742.	27.	182.	41.
KOUEN-SE.	P. Tsang. S.	9.	9.	1.	3,246.	6,694.	6,353.	5.	110.	24.
SECTION DE SONG-KANG.										
SONG-KANG.	P. Ferrand. P. de Prévoisin.	20.	18.	2.	2,683.	6,257.	6,097.	8.	950.	117.
TSU-KING.	P. Tsu. S.	20.	19.	1.	2,838.	3,322.	3,160.	9.	533.	54.
TING-LIN.	P. Zao. S.	22.	21.	3.	3,144.	3,815.	3,391.	5.	359.	64.
TSING-POU.	P. Pittar.	11.	9.	3.	3,749.	9,698.	8,968.	18.	327.	246.
SE-KING. (1)	P. J. B. Sen.	12.	12.	„	2,527.	16,808.	16,594.	11.	495.	40.
MO-KIAO.	P. Couvreur.	22.	19.	3.	2,742.	6,372.	6,195.	6.	251.	112.
TSI-PAO.	P. Long. S.	19.	19.	„	3,439.	8,559.	8,498.	1.	302.	67.
KA-DING. (2)	P. Kin. S. P. M. Sen. S.	24.	22.	4.	3,008.	5,586.	5,263.	34.	958.	98.
SECTION DE NÉ-WEI.										
NE-WEI.	P. Loriquet. P. Ou. S.	28.	26.	2.	5,126.	7,591.	7,081.	17.	733.	96.
KAO-KIAO.	P. Ho.	16.	14.	2.	1,699.	3,056.	2,713.	3.	164.	34.
NE-KIAO.	P. Marchi.	16.	13.	3.	2,697.	7,568.	7,449.	4.	444.	178.
TANG-MOU-KIAO.	P. Pouplard.	26.	27.	„	4,489.	11,692.	14,678.	15.	380.	71.
TSANG-KONG-SA.	P. Tsiang. S.	14.	12.	2.	3,166.	6,910.	7,092.	9.	79.	32.
TSANG-KA-LEU.	P. Yang. S.	14.	13.	1.	4,757.	14,195.	14,610.	7.	295.	57.

(1) Le Pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè, fait partie du district de Se-king.

(2) Le P. Matthieu Sen, âgé de 85 ans, ne peut exercer que difficilement les fonctions du ministère sacerdotal et n'est plus chargé de l'administration d'un district.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE PAR DISTRICTS.

SECTION DE HAI-MEN ET TSONG-MING.

DISTRICTS.	MISSIONNAIRES.	CHRÉTIENTÉS.	ÉGLISES.	CHAPELLES.	CHRÉTIENS.		CONFESSIONS.	COMMUNIONS.	ADULTES baptisés.	ENFANTS d'infidèles baptisés.	ENFANTS d'infidèles nourris.
						PRESQU'ILE DE HAI-MEN.					
ZANG-SO, ou haut de la presqu'île.	P. Launay. P. Li. S.	20.	19.	1.	2,263.		2,871.	2,845.	6.	264.	135.
TSONG-SO, ou milieu de la presqu'île.	P. Pfister.	19.	13.	6.	2,264.		3,399.	3,548.	1.	238.	169.
O-SO, ou bas de la presqu'île.	P. Kou. S.	17.	9.	8.	3,252.		3,567.	3,320.	6.	170.	89.
						ILE DE TSONG-MING.					
ZANG-SO, ou haut de l'île.	P. Rossi.	19.	18.	1.	3,044.		6,889.	6,197.	12.	507.	338.
TSONG-SO, ou milieu de l'île.	P. Chevalier.	11.	11.	„	2,644.		7,111.	7,516.	16.	1,110.	164.
O-SO, ou bas de l'île.	P. Tang. S.	16.	16.	3.	2,749.		5,091.	5,368.	11.	435.	384.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE PAR DISTRICTS.

SECTION DE NAN-KING.

La Section de Nan-king comprend les quatre Missions suivantes.

DISTRICTS.	MISSIONNAIRES.	CHRÉTIENTÉS.	ÉGLISES.	CHAPELLES.	CHRÉTIENS.	MISSION DE NAN-KING. proprement dite.	CONFESSIONS.	COMMUNIONS.	ADULTES baptisés.	ENFANTS d'infidèles baptisés.	ENFANTS d'infidèles nourris.
NAN-KING.	P. Garnier. P. Ravary.	5.	5.	„	374.		2,314.	2,275.	5.	227.	7.
						Un Frère Coadjuteur Européen est attaché à la Résidence de Nan-king.					
						MISSION DE YANG-TCHEOU.					
YANG-TCHEOU.	P. Gandar.	10.	9.	1.	425.		884.	802.	25.	211.	33.
TCHEN-KIANG. Procure.	P. Massa.										
OU-HO.	P. Grillo.	7.	7.	„	463.		1,423.	1,439.	17.	98.	2.
TAN-YANG.	P. Léveillé.	11.	10.	1.	412.		1,369.	1,403.	27.	352.	33.
						MISSION DE NING-KO.					
NING-KO FOU.	P. Le Cornec. P. Femiani. P. Orta.	10.	10.	„	983.		2,089.	2,113.	169.	105.	10.
NING-KO-HIEN.	P. Chen-eul. P. André.	21.	16.	„	730.		801.	610.	166.	14.	„
KOUANG-TE-TCHEOU.	P. Chen-leang. P. Bies.	13.	7.	„	401.		402.	365.	146.	49.	„
KIEN-PING.	P. F. Ouang. S	4.	4.	„	215.		130.	120.	164.	7.	4.
						MISSION DE NGAN-KING.					
KIEN-TÉ. CHE-TAI. NGAN-KING. SAN-LI-KÉ. YNG-OHAN.	P. Seckinger. P. Joret. P. Bedon. P. Audrain. P. Frin. P. Li.	26.	12.	14.	323.		748.	922.	129.	167.	2.

(1) Les Missionnaires indigènes, dont le nom est suivi de la lettre S, appartiennent au clergé séculier. Les autres sont Religieux de la Compagnie de Jésus.

Nº 8

RELIGIEUSES.

CARMÉLITES.

MONASTÈRE DE S. JOSEPH, A ZI-KA-WEI.

Religieuses. européennes.	Novices.	Postulantes.
... ... 7.	... ... 4.	... ... 5. ... ...

SŒURS DE S. VINCENT DE PAUL.

HÔPITAL GÉNÉRAL A CHANG-HAI.

10 Religieuses toutes européennes.

AUXILIATRICES DU PURGATOIRE.

INSTITUTION S. JOSEPH, A CHANG-HAI.

Maison d'éducation pour les jeunes filles européennes et américaines.

Religieuses européennes.	Religieuses. indigènes.	Novices.
... ... 8.	... ... 2.	... ... 1. ... ...

AUXILIATRICES DU PURGATOIRE.

MAISON DU SEN-MOU IEU, A ZI-KA-WEI.

PENSIONNAT-ORPHELINAT-CATÉCHUMENAT.

Religieuses européennes.	Religieuses indigènes.	Novices.	Chretiennes.	Confessions.
... ... 10.	... ... 6.	... 3. ...	... 228. ...	... 3,238. ...

Communions.	Adultes baptisées.	Enfants d'infidèles baptisés.	Enfants d'infidèles nourris.
... 11,468 ...	... ... 16.... ...	... ... 186.	... ... 141. ... ...

N° 9

EGLISES OU CHAPELLES BATIES

de 1860 à 1875.

CHANG-HAI.	Tong-ka-dou.	2.
	Yang-king-pang.	1.
	Hong-keu.	1.

ZI-KA-WEI..	Tou-sai-vai.	1.
	Carmel.	1.
	Sen-mou ieu.	1.

SECTION de Sou-tseu.		54.
SECTION de Song-kang.		65.
SECTION de Né-wei.		44.
SECTION de Hai-men et Tsong-ming.		42.
SECTION de NAN-KING.	MISSION de Nan-king, proprement dite.	3.
	MISSION de Yang-tcheou.	20.
	MISSION de Nin-ko.	1.
	MISSION de Ngan-king.	2.
	Total	238

N° 10

LIEUX OÙ LES MISSIONNAIRES POSSÈDENT DES RÉSIDENCES.

Chang-hai.	3.	Song-kang.	1.
Kian-yn.	1.	Sou-tseu.	1.
Mao-ka-tsen.	1.	Tchen-kian.	1.
Nan-king.	1.	Tou-sai-vai.	1.
Ngan-king.	1.	Tsung-ming	1.
Ning-ko.	1.	Zi-ka-wei	1.
Ou-si.	1.	Zô-sè.	1.

N° 11

RETRAITES D'HOMMES ET DE FEMMES.

données pendant l'année 1874-1875.

		RETRAITES D'HOMMES.	RETRAITES DE FEMMES.
CHANG-HAI.	Tong-ka-dou.	1.	1.
	Lao Tié-Tsu tang.	2.	,,
ZI-KA-WEI.	Collége S. Ignace.	1.	,,
	Sen-mou ieu.	,,	3.
	Tou-sai-vai.	1.	,,
SECTION DE	Sou-tseu.	12.	9.
SECTION DE	Song-kang.	3.	1.
SECTION DE	Né-wei.	,,	3.
SECTION DE	Hai-men et Tsong-ming.	3.	4.
SECTION DE	Nan-king, MISSION DE Ning-ko fou.	2.	,,
	Total	25.	21.

N° 12

ÉTAT ET MINISTÈRES DE LA MISSION DE

NAN-KING.

DU 1er JUILLET 1874 AU 30 JUIN 1875.

Chrétiens ...	88,869.
Districts ...	43.
Chrétientés ...	556.
Eglises...	488.
Chapelles ...	80.
Catéchumènes..	5,976.
Adultes baptisés...	1,514.
Enfants de fidèles baptisés..	3,608.
Enfants d'infidèles baptisés ...	13,866.
Enfants nourris pendant l'année ...	5,490.
Confirmations ...	1,197.
Confessions de mission ...	58,843.
Communions de mission. ...	52,004.
Confessions de dévotion ...	191,123.
Communions de dévotion ...	215,831.
Extrêmes-onctions ...	1,664.
Mariages bénits ...	670.
Mariages revalidés ..	13.
Prédications ...	7,515.
Catéchismes ...	8,682.
Ecoles de garçons ...	322.
Ecoles de filles ...	240.
Ecoliers chrétiens ...	3,621.
Ecoliers païens ...	2,002.
Ecolières chrétiennes ...	2,509.
Ecolières païennes ...	88.
Maîtres d'école ...	363.
Maîtresses d'école ...	274.
Collége ...	1.
Elèves ...	90.
Pensionnats de garçons...	13.
Elèves ...	313.
Pensionnats de filles ...	12.
Elèves ...	249.
Grand Orphelinat de garçons ..	1.
Enfants pendant l'année ...	196.

Grands Orphelihats de filles...	2.
Filles pendant l'année	1,360.
Petits Orphelinats	9.
Garçons et filles pendant l'année...	545.
Hôpitaux pour les malades	3.
Malades pendant l'année	700.
Hospices pour les Vieillards	2.
{ Hommes	43.
{ Femmes..	39.
Orphelinat d'enfants chrétiens	1.
Enfants pendant l'année	22.

Nous ne ferons sur cette liste qu'une seule remarque. Si les baptêmes d'adultes sont moins nombreux que l'année dernière, il ne faut attribuer ce déficit qu'aux circonstances pénibles au milieu des quelles les Missionnaires ont exercé leur ministère. En effet, les négociations entre la Chine et le Japon, à propos de l'affaire de Formose, entamées peu de temps après les troubles survenus à Chang-hai, le 3 mai 1874, donnèrent lieu aux interprétations les plus fâcheuses. Les Chinois disaient tout haut qu'il n'était nullement question de guerre entre leur empire et le Japon, mais que Chinois et Japonais allaient réunir leurs forces pour chasser les Européens, massacrer les Missionnaires et les chrétiens et brûler les églises. Ces bruits prirent une telle consistance, que les résidents de Chang-hai craignirent pour leur sûreté, et les corps de volontaires se réorganisèrent dans les quartiers européens, comme après le massacre de Tien-tsin.

Ce fut au milieu de ces pénibles circonstances que nos Pères regagnèrent leurs districts, à la fin du mois d'août. Les lettres qu'ils écrivirent depuis cette époque firent craindre que les conversions au christianisme ne fussent moins nombreuses que l'année dernière. Les nouvelles dont ils nous firent part montrent que cette crainte était fondée.

A peine arrivé à Nan-king, le P. Ravary écrivait que le pamphlet impie qui, avant le massacre de Tien-tsin, circulait à Tchen-kiang et ailleurs pour exciter le peuple à la haine de la religion chrétienne, était de nouveau mis en circulation.

Rentré à Kiang-yn, le P. Debrix consignait ses appréhensions dans une lettre datée du 14 septembre: "Les rumeurs d'expulsion "d'Européens, de massacres en masse des chrétiens, ont, disait-il, "refroidi plus d'un cœur. Pourrons-nous recruter beaucoup d'adultes? "Pourrons-nous même sauvegarder les adultes baptisés? C'est le se-"cret de Dieu. Eu égard aux circonstances où se trouvent les habi-"tants de Kiang-yn, il me semble que ce sera un grand miracle de "saint Joseph, si nos néophytes ne chancellent pas. En effet, les "soldats affluent ici, et les menaces de mort ne sont pas épargnées "par les gens de bas étage."

Dans la première quinzaine d'octobre, le *Sen-pao*, journal chinois de Chang-hai, publia deux articles qui n'étaient pas de nature à faire renaître la confiance au cœur des Missionnaires, ni à leur susciter des catéchumènes; ils ne firent qu'exciter la haine du peuple. A Chang-hai, les bruits du massacre prochain des étrangers, et surtout des Français, circulèrent avec plus d'activité que jamais. Pour en prévenir les conséquences, le Tao-tai ordonna aux hommes de sa police de parcourir les maisons de thé et autres lieux de réunion et de frapper à coups de rotin quiconque parlerait des armements de la Chine et du Japon, ainsi que du massacre futur des Européens. Ces arguments physiques, sans changer les convictions, fermèrent un peu les bouches indiscrètes. Mais l'agitation continua dans l'intérieur du pays, où l'on n'avait point à craindre les agents de police du Tao-tai. "On fait courir ici des bruits sinistres sur Chang-hai, écrivait de "Song-kang, le P. de Prévoisin; je pense que tout cela n'existe que "dans le désir des Chinois." A Song-kang, les païens annonçaient comme un fait l'incendie des églises et le massacre des Européens.

L'île de Tsong-ming eut ses jours d'alarmes comme les autres parties du Kiang-nan. Le P. Launay écrivait le 17 octobre: "Des "païens ont répandu le bruit d'un massacre général des chrétiens. "Un misérable katsan (adjoint au maire) disait, il y a quelques jours, "à l'occasion du recensement de la population, que, à un moment dé-"signé, on arborerait un drapeau sur toutes les maisons païennes, "puis on tomberait sur les chrétiens et on les égorgerait. Il donnait

"cette nouvelle comme venant du tribunal du mandarin. Grand "émoi. Un pauvre chrétien a transporté ses pénates ailleurs. Il faut "dire aussi que sa chrétienté est voisine d'un camp militaire. A "quatre ou cinq lys de là, dans la chrétienté de Saint-Ignace, plu-"sieurs chrétiens ont passé trois jours dans les pleurs et les lamenta-"tions. Ce qui est plus attristant, c'est que deux ou trois familles de "néophytes ont apostasié et acheté des idoles. Il est vrai qu'on "pouvait déjà dire de ces néophytes: *Erant in nobis, sed non ex* "*nobis*."

Le 29 octobre, six semaines après avoir écrit sa première lettre. le P. Debrix, constatait, en ces termes, l'état des esprist: "Grâce "aux travaux des champs, les rumeurs sinistres s'apaisent ou plutôt "couvent sous la cendre. Nos chrétiens craignent tout de leurs "voisins païens qui se partagent déjà les dépouilles opimes. Dans "plusieurs villages, on voulait en venir tout de suite à l'exécution; "mais les personnages influents ont dit: "Attendez le signal. Lors-"qu'on commencera à Nan-men, partout nous ferons le coup de "main." Avec de pareilles rumeurs, impossible humainement d'avoir "des baptêmes d'adultes."

Une lettre du P. Royer, écrite du district de Tsang-tseu le 23 décembre, contient ce passage: "Les bruits de guerre entre le Japon "et la Chine ont excité ici des rumeurs étranges; ce qui a entravé "notre marche. Nos catéchumènes ont pris peur, et sont retournés "en arrière. Nous aurons moins de baptêmes d'adultes."

Les nouvelles venues des autres districts signalaient également une halte momentanée dans le mouvement des conversions.



N° 13

TABLEAU COMPARATIF

DE L'ÉTAT ET DES MINISTÈRES DE LA MISSION DE NAN-KING.

depuis l'année 1865 jusqu'à l'année 1875.

Année.	Chrétientés.	Chrétiens.	Adultes baptisés.	Enfants d'infidèles baptisés.	Confessions.	Communions.	Écoles de Garçons.	Maitres.	Elèves.		Écoles de filles.	Maitresses.	Elèves.	
									Chrétiens.	Païens.			Chrétiennes.	Païennes.
1865-66.	414.	73,684.	2,425.	10,301,	119,858.	108,894.	227.	239.	2,694.	1,294.	116.	146.	1,488.	76.
1866-67.	416.	73,847.	1,259.	12,482.	127,088.	113,379.	259.	255.	2,670.	1,251.	106.	131.	1,401.	107.
1867-68.	448.	75,689.	1,336.	12,262.	148,810.	133,507.	249.	267.	2,186.	1,511.	114.	139.	1,441.	80.
1868-69.	449.	77,449.	1,069.	13,943.	155,760.	149,842.	251.	277.	2,328.	1,416.	118.	137.	1,521.	67.
1869-70.	479.	79,241.	1,129.	15,719.	180,019.	179,240.	256.	270.	2,343.	1,232.	104.	129.	1,363.	62.
1870-71.	486.	80,856.	915.	11,619.	190,096.	185,836.	250.	274.	2,371.	1,169.	106.	148.	1,473.	26.
1871-72.	503.	81,845.	1,283.	12,082.	217,255.	222,527.	,,	286.	2,500.	1,420.	,,	154.	1,584.	35.
1872-73.	498.	83,897.	1,132.	12,177.	213,242.	215,751.	275.	298.	2,841.	1,679.	200.	223.	2,099.	107.
1873-74.	549.	86,650.	1,750.	12,807.	242,480.	247,739.	324.	341.	3,064.	2,036.	249.	259.	2,357.	102.
1874-75.	556.	88,869.	1,514.	13,866.	249,966.	267,835.	322.	363.	3,621.	2,002.	240.	274.	2,509.	88.
		Total	13,812.	127,258.										

Nº 14

ARRIVÉE DE MISSIONNAIRES.

Sont arrivés le 10 décembre 1874:

PRÊTRES,

P. Emmanuel Cordier.
P. Louis Platel.
P. Théodore Bobet.

SCOLASTIQUES,

F. Charles Daniel.
F. Henri Havret.
F. Léon Mathis.
F. Victor Androuard.

Nº 15

NÉCROLOGE.

CLERGÉ INDIGÈNE.

P. Julien Li, né en 1843, à Tsang-zo; ordonné prêtre, le 14 septembre 1872; mort à Mao-ka-tsen dans la presqu'île de Hai-men, le 7 juillet 1875.

Ses dépouilles mortelles reposent dans le cimetière de la Compagnie de Jésus, au "Sen-Mou tang," près Chang-hai.



I

CHANG-HAI.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE S. FRANÇOIS-XAVIER.

Les Relations publiées l'année dernière ont fait connaître complétement la paroisse de S. François-Xavier, à Tong-ka-dou (1). Ses œuvres sont aujourd'hui aussi florissantes qu'autrefois, et il est inutile d'en parler de nouveau. Qu'il nous soit permis cependant de mentionner ici un fait digne d'éloges et bien capable d'attirer sur cette paroisse les bénédictions de Dieu. L'Œuvre de la Sainte-Enfance y est en si grand honneur que sur ses registres on rencontre souvent les noms de personnes avancées en âge, voire même arrivées au terme de vie. La fête des Saints Innocents réunit chaque année à l'église huit cents Associés. Parmi les membres de cette nombreuse phalange, il en est pour qui la cérémonie passe inaperçue : la bénédiction du ciel descend sur leurs têtes, pendant qu'ils reposent entre les bras de leurs mères. D'autres y prennent une plus large part ; et, au moment de la communion, on voit s'avancer vers la Table sainte, la médaille de la Sainte-Enfance suspendue au cou, des femmes de tout âge et de toute condition. Ces ferventes chrétiennes touchées du sort des enfants que le paganisme détruirait impitoyablement, si l'aumône ne mettait un frein à sa cruauté, se font un honneur de leur venir en aide et, chaque mois, elles paient généreusement le tribut que l'Œuvre attend de leur charité. La recette annuelle de 1875 s'élève à 136 piastres ou 800f de notre monnaie.

(1) Voir "Relations de la Mission de Nan-king," Tome I. 1873-1874. page 37.

Deux évènements, qui laisseront des souvenirs parmi les chrétiens de Tong-ka-dou, doivent trouver ici leur place. Le second mérite à tous égards le premier rang; toutefois, pour rester fidèles à l'ordre chronologique, nous le laisserons à la date où il se présente. Nous voulons parler des visites que se sont mutuellement rendues le Supérieur-général de la Mission et le Vice-roi des deux Kiang, puis de la consécration solennelle du Vicariat-Apostolique de Nan-king au Sacré-Cœur de Jésus.

L'Evêque et les Missionnaires du Kiang-nan entretiennent des relations avec les mandarins de leur province. La Religion n'a rien à redouter de ces rapports mutuels; en maintes circonstances ils nous ont fait triompher de difficultés sérieuses et nous ont aplani les voies pour la prédication de l'Evangile.

Située au sein d'une cité populeuse la Résidence de Tong-ka-dou a le privilége d'ouvrir ses portes aux mandarins et aux plus grands fonctionnaires du Kiang-nan.

Lieu-kouen-ie, ancien gouverneur du Kiang-si, nommé Vice-roi des deux Kiang, arriva le 28 avril 1875 à Chang-hai, et choisit l'arsenal pour lieu de sa résidence pendant les quelques jours qu'il devait passer dans cette ville. Le R. P. Foucault, Supérieur-général de la Mission, se proposait de lui faire une visite au nom de Mgr Languillat, à qui sa santé toujours chancelante ne permet plus de sortir, et il pria Tsang wei-ien, ancien élève de notre collége de Zi-ka-wei, employé au tribunal du Tao-tai, de s'informer si cette démarche serait agréée. Le 29 avril, vers six heures du soir, Tsang wei-ien arrivait à Tong-ka-dou et apportait une réponse affirmative. Il était à peine sorti, qu'un courrier de l'arsenal entrait pour déposer la carte du Vice-roi. Cette prévenance corroborait la réponse donnée, et la visite fut fixée au lendemain 30, pour deux heures et demie.

Vers deux heures, le R. P. Supérieur, le P. Bulté, recteur du grand séminaire de Tong-ka-dou, le P. Tsiang, prêtre du clergé indigène, et un riche chrétien du Pou-tong, nommé Zié-kien-né, montèrent en chaise et se dirigèrent vers l'arsenal. Ils étaient précédés

de Ngai-ieu-din, chrétien de Chang-hai, chargé de porter leur cartes.

Arrivés à l'arsenal, ils furent reçus dans la cour d'entrée par le Tao-tai Vong-tsin-kouang qui les conduisit jusqu'à la porte de la salle où se trouvait le Vice-roi. Lieu-kouen-ie s'avança vers eux. Le R. P. Supérieur et le P. Bulté le saluèrent selon l'usage européen; le P. Tsiang de Zié-kien-né se prosternèrent devant lui.

Les visiteurs furent alors introduits dans la salle de réception avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le Vice-roi offrit la première place, c'est-à-dire la sienne, au R. P. Supérieur qui dut l'accepter, et lui se mit à la seconde. Le P. Bulté occupait la troisième. D'après le cérémonial adopté autrefois par les anciens Vice-rois, Tchen-ko-fang et Li-hong-tchang, le P. Tsiang et Zié-kien-né auraient dû se tenir debout au fond de la salle; mais ils furent invités à s'asseoir et prirent des siéges.

La conversation fut facile; les paroles se succédaient sans aucun embarras, et l'on se sentait si à l'aise que le Vice-roi se surprit à dire au R. P. Supérieur.

"—Vraiment, vous avez le visage sympathique."

Ce compliment arrivait fort à propos pour permettre au R. P. Foucault de réclamer sa protection en faveur des Missionnaires. Il le pria de traiter nos affaires avec bienveillance, si l'occasion s'en présentait.

"— Oui, répondit le Vice-roi. Mais je sais que, dans le Kiang-sou, tout est en paix et que vous n'avez pas d'affaire ennuyeuse. Cela tient à la manière dont l'Evêque arrange les choses, et je vous en remercie."

Quelques instants après, la visite se termina. Lieu-kouen-ie reconduisit le R. P. Supérieur jusque dans le vestibule voisin de la salle de réception. Le Tao-tai de Chang-hai se présenta en ce moment pour accompagner les quatre visiteurs jusqu'à leurs chaises.

Le P. Tsiang et Zié-kien-né s'accordent à dire que le R. P. Supérieur a reçu, dans cette visite, tous les honneurs que le Vice-roi pouvait lui rendre.

Le lendemain samedi, Lieu-kouen-ie envoya un mandarin à la Résidence de Tong-ka-dou pour demander si on pouvait recevoir sa visite le dimanche, à huit heures. Une réponse affirmative fut immédiatement donnée, et l'on s'occupa des préparatifs de la réception.

Le dimanche, l'heure des messes fut avancée. La dernière messe finie, les femmes durent sortir de l'église, et les hommes seuls eurent la permission d'y rester. Le Saint-Sacrement avait été transporté dans la chapelle domestique.

A huit heures, le Vice-roi arrivait devant le portail qui ouvre sur l'esplanade de l'église. Une foule compacte remplissait la rue, et un piquet de soldats était chargé d'y maintenir l'ordre. Lieu-kouen-ie traversa en chaise l'esplanade et le jardin adjacent. Arrivé au bas du perron de la Résidence, il y fut reçu pas les quatre visiteurs qu'il avait vus à l'arsenal deux jours auparavant. Des tapis couvraient tout l'espace qu'il devait franchir, depuis l'endroit où il avait mis pied à terre jusqu'à la salle de réception ornée de draperies. Dès qu'il fut entré dans cette salle, ses yeux se portèrent sur les portraits du Souverain-Pontife et des fondateures d'Ordres qui en décorent les murs. Il demanda des explications sur tous ces personnages, et on s'empressa de le satisfaire. Le R. P. Supérieur lui ayant dit que Pie IX était le chef suprême de la religion du Maître du ciel, il répondit qu'il connaissait ses malheurs et la triste position qu'on lui a faite. Ses regards rencontrèrent ensuite l'image du crucifix, et il le considéra avec attention; cette vue lui arracha spontanément un soupir qu'il ne chercha point à comprimer.

Pendant la conversation, le Vice-roi se montra aussi affable qu'à l'arsenal.

"— Hier, dit-il au R. P. Supérieur, j'ai loué le visage sympathique des Missionnaires, et je crois qu'il est impossible que leur cœur ne soit pas en harmonie avec leur visage."

De la salle de réception on se rendit au réfectoire où était servi un déjeuner digne du noble visiteur. Lieu-kouen-ie mangea peu. Le R. P. Foucault lui en fit la remarque; il répondit qu'il souffrait du

mal de dents, et que, de plus, des occupations exigeaient son prompt retour à l'arsenal.

En sortant du réfectoire, on lui demanda s'il serait content de visiter la résidence et l'église ; il s'empressa d'accepter cette invitation et oublia son mal de dents et les occupations urgentes qui nécessitaient son départ. Conduit dans la chambre de Mgr Languillat qui se trouvait alors à Zi-ka-wei, il en examina avec attention le mobilier, la bibliothèque européenne et chinoise, et voulut qu'on lui donnât des explications sur les images qu'il apercevait. Cette visite achevée, le R. P. Supérieur, pour éviter toute perte de temps, se dirigea vers l'église. Au moment où Lieu-kouen-ie y entra, l'orgue se fit entendre et ne discontinua pas de jouer jusqu'à sa sortie. Une foule nombreuse de chrétiens et de païens se pressait dans la nef pour voir le nouveau Vice-roi. Lorsqu'il se trouva en face de l'autel du Sacré-Cœur, la statue de Notre-Seigneur frappa ses regards ; il s'arrêta en la considérant avec une satisfaction marquée. Le P. Tsiang, placé à ses côtés, avait été chargé de lui expliquer le sens des divers tableaux qui décorent l'église.

Arrivé dans le sanctuaire, il contempla avec étonnement la grandeur de la nef, puis se dirigea vers l'autel de la Sainte-Vierge dont la belle statue, venue de Munich comme celle du Sacré-Cœur, excita vivement sa curiosité. Ce fut alors que commença son chemin de la croix, car il en parcourut les quatorze stations et s'arrêta devant chacune d'elles en prêtant une oreille attentive aux explications données par le P. Tsiang. Arrivé devant la cinquième, il fut frappé de l'air de douceur et de bonté qui brille sur le visage de Notre-Seigneur et contraste si vivement avec la figure haineuse de ses bourreaux. Il se retourna vers le P. Tsiang en disant :

"— Ce Jésus a un si bon visage ! Pourquoi donc l'a-t-on fait mourir si cruellement ?"

"— C'est, répondit le Père, parce qu'il a voulu lui-même souffrir et mourir pour expier nos péchés."

Païens et chrétiens étaient étonnés devoir un Vice-roi faire preuve

d'un si grand intérêt pour les choses de la religion. Le P. Tsiang, de son côté, lui parlait d'une manière tout apostolique et lui développait le sens du mystère de notre rédemption.

Le portrait de sainte Thérèse, de grandeur naturelle, nouvellement placé près de l'autel de Saint-Joseph, ne pouvait manquer d'attirer ses regards. Il l'observa avec attention et finit par demander ce que signifiaient la plume et le livre que la sainte tenait dans les mains. Le P. Tsiang lui répondit que c'étaient des emblèmes qui rappelaient les ouvrages merveilleux qu'elle avait écrits.

Parvenu à la quatorzième station du chemin de la croix, après avoir fait le tour de l'église, le Vice-roi n'avait rencontré partout que l'idée des souffrances de Notre-Seigneur, et la dernière scène qui venait frapper sa vue était celle de l'Homme-Dieu déposé dans le tombeau. Pour bannir de son esprit l'impression fâcheuse qui pouvait résulter de ce douloureux spectacle et lui donner en même temps une connaissance plus complète de nos saints mystères, le P. Tsiang se mit à lui parler de la résurrection glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son ascension au ciel, de la place qu'il y occupe à la droite de son Père et d'où il viendra une seconde fois sur la terre pour juger les vivants et les morts, et les punir ou les récompenser selon leurs œuvres.

Ainsi se termina la visite à l'église ; elle n'avait pas duré moins de vingt-cinq minutes. Le R. P. Supérieur demanda alors au Vice-roi s'il avait vu d'autres églises. Il répondit qu'il en avait vu plusieurs, mais qu'elles étaient loin d'être aussi grandes et aussi belles que celle de Tong-ka-dou.

"— Nous en avons aussi une à Nan-king, ajouta le Père.

"— Je le sais, répliqua le Vice-roi. Je sais aussi que les chrétiens vivent en bonne harmonie avec les païens, et je vous en félicite. J'ajoute que, si les chrétiens observent leurs règles, je suis disposé à les regarder du même œil et à les aimer du même cœur que les païens."

Au sortir de l'église, le moment était venu pour Lieu-kouen-ie de monter en chaise. Encouragé par ses dernières paroles, le R. P.

Supérieur lui proposa de visiter le grand séminaire. Il accepta gracieusement l'invitation, et, au lieu de prendre la route de l'arsenal, il se dirigea encore une fois vers l'intérieur de la Résidence. Il parcourut le grand séminaire avec l'intérêt dont il avait montré tant de preuves pendant la première partie de sa visite. A son entrée dans la salle d'étude, tous les séminaristes se prosternèrent devant lui suivant la coutume chinoise, et il les salua en se courbant profondément. Leurs livres européens et chinois, les tableaux qui décorent les classes, l'étude et le réfectoire provoquèrent de sa part une foule de questions, et il accueillit avec amabilité les réponses qui lui furent données. Ses paroles d'adieu furent un éloge à l'adresse des Missionnaires.

"—Ici, dit-il au R. P. Supérieur, tout est bien, et je vous en félicite."

Il monta ensuite en chaise pour retourner à l'arsenal.

Ainsi s'est terminée cette visite. Elle a fait naître la joie au cœur de nos chrétiens.

Mais la consécration au Sacré-Cœur de Jésus laissera dans leurs âmes des traces plus profondes et plus fructueuses que la vue de cette pompe toute mondaine.

L'Unita Cattolica, N° du 30 avril, arrivée à Chang-hai le 10 juin, vint nous apprendre que le mercredi, 16 du même mois, les Catholiques du monde entier se consacreraient au Cœur sacré de Jésus. Ce journal renfermait le décret de la Sacrée Congrégation des Rites relatif au mode de consécration et aux conditions imposées par le Souverain-Pontife pour gagner l'indulgence attachée à cet acte solennel, puis une formule italienne de consécration. Traduite en latin, en français, en portugais et en Chinois, cette formule fut immédiatement imprimée et autographiée. Les exemplaires latins envoyés à Nan-king, Tchen-kiang et dans les districts de Tang-mou-kiao, Kao-kiao, Né-kiao, Se-king, Mo-kiao, Song-kang et Tsing-pou parvinrent promptement à leurs destinations, et les Missionnaires de ces contrées purent, le 16 juin, comme leurs frères d'Europe, se consacrer au Sacré-Cœur de Jésus.

La formule Chinoise dont la rédaction offrait de sérieuses diffi-

cultés, vu la brièveté du temps laissé au traducteur, ne fut imprimée que le lundi matin, 14 juin. Deux mille exemplaires en furent immédiatement expédiés par des courriers spéciaux dans les districts les plus voisins de Chang-hai, où ils pouvaient être reçus le jour même et dans la nuit du mardi.

La paroisse de Tong-ka-dou jouissait alors d'un avantage exceptionnel. Tous les prêtres du clergé séculier, excepté trois, se trouvaient réunis à la Résidence, pour y prendre leurs vacances. La pénurie des confesseurs ne se fit point sentir; l'église de S. François-Xavier célébra, le 16 juin, une fête digne du Sacré-Cœur. D'autres solennités ont pu jadis la surpasser en magnificence; aucune n'a présenté le spectacle d'une piété plus calme, plus touchante et plus vraie.

A six heures et demie, le R. Père Foucault célébra la sainte messe en présence de Monseigneur Languillat devant une foule compacte et recueillie. Après l'évangile, un prêtre du clergé indigène, monta en chaire, et expliqua aux chrétiens les conditions requises pour gagner l'indulgence, et les dispositions avec lesquelles ils devaient faire leur consécration. Un tableau du Sacré-Cœur placé au milieu du rétable du maître-autel et orné de draperies resplendissait au-dessus d'un faisceau de lumières qui, pendant toute la journée, brûlèrent en l'honneur de Notre-Seigneur.

A la fin de la messe eut lieu, dans l'enceinte de l'église, la procession du Saint-Sacrement. Neuf enfants de chœur, les séminaristes, vingt-quatre Congréganistes, huit prêtres revêtus de chasubles, et Monseigneur accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre d'honneur précédaient le dais, qui était porté par six prêtres en chape et suivi de huit notables.

La procession achevée, le R. Père Foucault replaça le Saint-Sacrement sur l'autel, puis il récita seul à haute voix la formule de consécration au Sacré-Cœur de Jésus pendant que Monseigneur Languillat et tous les prêtres agenouillés dans le sanctuaire la prononçaient simultanément à voix basse.

A la consécration du Clergé succéda celle des fidèles. Sur l'invitation d'un missionnaire indigène qui, du haut de la chaire, lut les premières paroles de la formule chinoise, les chrétiens, hommes et femmes, la récitèrent ensemble et à haute voix. Mille cinquante personnes avaient communié avant de prononcer cet acte solennel; et l'on peut dire que la paroisse de Tong-ka-dou tout entière s'était agenouillée en ce beau jour à la Table sainte, puisqu'elle ne compte que treize-cents communiants et qu'un grand nombre de marins étaient alors éloignés de Chang-hai.

La consécration terminée, le chant du *Te Deum* retentit sous les voûtes de l'église, et il fut suivi de la bénédiction du S. Sacrement, qui jusqu'à quatre heures du soir resta exposé à l'adoration des fidèles. Un salut solennel termina cette belle journée

Pie IX ne fut point oublié. Une dépêche télégraphique courut lui annoncer jusqu'à Rome le grand acte qui s'accomplissait à Chang-hai, au nom de tout le Vicariat. Elle était conçue en ces termes:

" *Episcopus, Clerus, Fideles Kiang-nan, Sacratissimo Cordi se devoventes, Pio Magno gratulationes, vota.*"

Le 17, à sept heures du soir arrivait de Rome la réponse suivante:

" *Summus Pontifex vobis gratias ex corde agit et benedictionem apostolicam peramanter impertitur.*" (1)

---

(1). Le 5 juin, une supplique adressée au Souverain-Pontife par les Missionnaires et les chrétiens du Kiang-nan, pour demander la consécration de l'Eglise universelle au Sacré-Cœur de Jésus, avait été envoyée en France; et le R. P. Foucault écrivait en même temps au Directeur de l'Apostolat de la Prière la lettre que nous reproduisons ici:

Mon Révérend Père,

" Les chrétiens du Kiang-nan comme ceux des autres contrées du monde catholique appellent de leur vœux le jour où Pie IX consacrera la Ville de Rome et l'Eglise universelle au Sacré-Cœur de Jésus. Ils désirent que leurs noms, inscrits avec ceux des Missionnaires à la suite de la supplique qui demande cette solennelle consécration, soient mis sous les yeux du Souverain-Pontife. Une bande de soie longue de cinquante pieds, et couverte de 12,133 signatures compose un album que je suis heureux de vous adresser.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE S. JOSEPH,

A YANG-KING-PANG.

Quelques résidants Européens et Américains désiraient depuis longtemps l'établissement d'une école primaire. Le besoin de soustraire les enfants catholiques à l'influence dangereuse de maîtres hérétiques, et le désir de nous mettre en rapport avec les familles attachées au protestantisme, et de détruire les préjugés qu'elles nourrissent contre l'Eglise Romaine nous ont engagés à accéder au vœu qui nous a été manifesté. Une école a été ouverte, le 21 septembre 1874, sous le nom de "St. *Francis Xavier's school for foreign children,*" ou Ecole S. François-Xavier pour les enfants étrangers.

Le premier jour quatre enfants y arrivèrent, un Américain, un Danois, un Irlandais et un Allemand. Les élèves et leurs deux professeurs appartenaient à six nations différentes. Pendant l'année le nombre des enfants s'est élevé à dix-sept, trois catholiques et quatorze protestants. Leur âge varie de quatre à douze ans.

C'est à vous, mon Révérend Père, qu'appartient l'honneur de l'envoyer à Sa Sainteté, comme une réponse à l'appel que vous avez fait aux Catholiques dans votre "*Messager du Cœur de Jésus.* Cet appel, qui sera un des plus beaux titres de gloire que puisse revendiquer votre précieux recueil, nous l'avons entendu; et nous prions Notre-Seigneur de hâter le jour où son Vicaire sur la terre daignera lui donner une sanction si vivement désirée."

Les 12,133 signatures étaient ainsi reparties :

Chang-hai	221.
Zi-ka-wei	340.
Section de Nan-king	715.
Section de Sou-tseu...	641.
Section de Song-kang...	6,392.
Section de Né-wei	3,320.
Section de Hai-men et Tsong-ming	504.

La lecture, l'écriture, l'étude de la grammaire, des langues anglaise et française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'explication de la doctrine chrétienne pour les élèves catholiques forment tout l'enseignement de l'Ecole S. François-Xavier. Les plus petits enfants commencent l'A. B. C. D.; les moins jeunes ne savent pas encore lire couramment.

Une salle de gymnase est adjointe à l'Ecole.

Outre cette œuvre si conforme à l'esprit de S. Ignace, dont la pensée se reportait sans cesse sur l'éducation des enfants, les Missionnaires en ont créé une seconde qui a déjà produit de salutaires effets.

Dans l'église S. Joseph, la grandeur du sanctuaire, la beauté du maître-autel, la richesse des ornements sacerdotaux, tout concourt à faire ressortir la majesté du culte catholique. L'orgue, touché par une main habile, plaît à l'oreille des auditeurs; mais la rareté des voix a fait maintes fois regretter ces chants harmonieusement nourris, que l'on aime à entendre dans nos églises d'Europe. Aujourd'hui un chœur composé d'une vingtaine de musiciens, tous Portugais, vient inaugurer une ère nouvelle dans les solennités religieuses de Yang-king-pang. Le choix des morceaux, et une direction sûre, qui garantit le succès de l'exécution, font concevoir de légitimes espérances pour l'avenir de cette œuvre musicale, que les journaux protestants: "*The North China Daily news*" et "*The Shanghai Courier & China Gazette*" ont eux-mêmes encouragée de leurs éloges.

Nous ne saurions passer ici sous silence la splendeur inaccoutumée avec laquelle a été célébrée la fête de Pâques dans l'église S. Joseph, en 1875. Les deux journaux, que nous venons de citer, en ont donné le compte-rendu dans leur numéro du lendemain, 29 mars. A l'éclat des cérémonies religieuses venait se joindre celui d'une assistance brillante, assez rare dans nos contrées lointaines, et bien capable d'inspirer aux infidèles une haute idée de notre sainte Religion. L'amiral Krantz, commandant la station navale de l'Indo-Chine, le Consul-général de France à Shang-hai, les commandants du "*Montcalm*," du "*Volta*," de la "*Couleuvre*" et un grand

nombre d'officiers de marine, parmi les quels on remarquait son A. R. le duc de Penthièvre, assistaient tous en grand uniforme à la messe, célébrée par le R. P. Supérieur général de la Mission. Deux cents matelots, le fusil au bras, étaient échelonnés sur quatre lignes de cinquante hommes de front, dans toute la longueur de la nef. Trois cents autres étaient groupés dans une des tribunes. Les chrétiens indigènes et les résidants étrangers remplissaient le reste de l'église, qui a rarement vu une aussi nombreuse assistance.

PAROISSE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, A HONG-KEU.

Il n'y a que quelques années encore, les chrétiens Portugais, Manillois et indigènes, qui composent cette paroisse, n'avaient pour église qu'un magasin situé au quartier Américain sur les bords du Ou-song kang, et que M. Dent, marchand à Chang-hai, avait mis à la disposition des Missionnaires. Ce magasin portait alors le nom "*d'Eglise des Manillois.*" Mais il ne tarda pas à passer entre les mains d'un nouveau propriétaire, qui s'en réserva la jouissance; et il fallut songer à trouver un autre lieu de réunion.

Un résidant Portugais, M. Sylveira, possédait à l'ouest de la Concession Américaine un terrain comprenant huit arpents; il l'offrit généreusement à la Mission. Ce don fut accepté avec reconnaissance; et, en 1871, les chrétiens de Hong-keu purent se réunir dans une nouvelle église, s'il est permis de donner ce nom à l'humble maison qui fut bâtie sur le sol qu'on venait de nous offrir.

L'argent manquait alors pour construire un sanctuaire véritablement digne de ce nom; mais, prêtres et fidèles, tous appelaient de leurs vœux l'heureux moment où il serait possible de réaliser cette œuvre urgente. Une souscription fut ouverte, et les travaux préliminaires à la construction commencèrent au mois de mars 1874.

Le dimanche, 29 novembre, vers trois heures de l'après-midi, le R. P. Foucault, bénit la première pierre de la future église. Un soleil splendide favorisait cette cérémonie à laquelle assistaient dix Missionnaires, les Scolastiques de Zi-ka-wei, et les élèves du grand séminaire de Tong-ka-dou. Jamais le quartier Américain n'avait vu semblable manifestation religieuse. Les deux inscriptions suivantes, l'une en latin et l'autre en chinois gravées sur des feuilles de plomb furent déposées dans la pierre que bénit le R. Père Supérieur.

ANNO. CHRISTIANO. CIↃ. CI. CCC. LXXIV.

PIO. VIIII. FELICITER. REGNANTE.

ADRIANO. LANGUILLAT. S. J. EP. SERGIOP.

ECCLESIAM. NANKINENSEM.

ADMINISTRANTE.

R. P. AUGUSTUS. FOUCAULT.

MISSIONIS. S. J. IN. KIANG-NAN. PRÆSES.

IV. NON. OCTOBR.

LAPIDEM. HUNC.

SOLEMNI. RITU. DEDICAVIT.

ET. IN. NOVI. TEMPLI.

SSMO. CORDI. JESU. SERVATORIS. SACRI.

FUNDAMENTUM. POSUIT.

LEONE. MARIOT. S. J. ARCHIT.

INSCRIPTION CHINOISE.

教
歷一千八百七十四年
比
阿九世踐承翼位以
耶穌會士亞弟盎郎懷仁原任瑟巢大司牧
移知江南景衆時
奥斯定高若天者亦耶穌會士也董率江南
傳教事務於
同治十三年八月二十四日躬行鉅典聖此
礎石奠爲堂基額其堂曰
救世耶穌至聖之心乃遣
同會士艮馬歷耀攻位泐石紀始

L'église du Sacré-Cœur ne tardera pas à être complètement achevée. Construite à l'intérieur d'après les règles du style composite, elle possède une façade dont la partie supérieure appartient à l'ordre ionique; la partie inférieure est dorique.

La population étrangère du quartier Américain et les indigènes y trouveront facilement place; car, bâtie plutôt en vue de l'avenir que du présent, elle mesure 36 mètres de longueur: sa largeur est de 16 mètres; le transept en a 24. Sa hauteur sous voûte dans la nef est de 11 mètres, et de 7, 60 dans les bas-côtés.

Le "*The Shanghai Courier & China Gazette,*" dans son numéro du 30 septembre 1875, en parlait dans les termes suivants: "Près de l'Ecole de Hong-keu, dans la rue Nanzing, une nouvelle église destinée à l'usage des catholiques Romains, est en voie de construction et ne tardera pas à être terminée. C'est un édifice en forme de croix et d'un goût parfait. Elle ne saurait, il est vrai, être comparée à l'église anglaise, mais elle mérite certainement d'occuper le premier rang après elle."

Des deux côtés de l'église, dont la façade regarde l'occident, et sur la même esplanade se trouvent: au nord, la Résidence des Missionnaires; au midi une école de garçons, deux parloirs et des chambres réservées aux maîtres et aux catéchistes.

La population hétérogène qui compose la paroisse du Sacré-Cœur n'est pas exempte de défauts. Les Manillois, malgré leur dévotion à la Sainte Vierge, et leur zèle à procurer du soulagement aux âmes du purgatoire en réclamant pour elles les suffrages de l'Eglise, n'ont pas toujours des mœurs en harmonie avec leurs démonstrations extérieures de piété; et quelques-uns d'entre eux ont contracté avec des femmes païennes des unions que la Religion réprouve. Mais on doit leur rendre cette justice: quand le missionnaire, pour les arracher au péché, leur propose un moyen de réhabiliter leur mariage, ils ne le refusent jamais. Les femmes de leur côté l'acceptent volontiers; on les instruit alors des vérités chrétiennes; et, le jour où elles reçoivent le baptême, elles deviennent aussi par le sacrement de mariage

les épouses légitimes de ceux avec qui elles vivaient en dehors des lois de l'Eglise.

Leur conversion est sincère ; et elles trouvent dans l'exactitude à observer tous les devoirs du christianisme une joie et une paix qu'elles ignoraient auparavant. Elles se plaisent à raconter leur bonheur aux autres païennes unies à des Manillois ; et celles-ci font souvent les premières démarches pour sortir d'un état dont le paganisme ne pouvait leur révéler la honte et le danger.

Jusqu'ici les catéchumènes de Hong-keu ne se recrutaient guère que parmi ces femmes. Depuis un an, un mouvement vers notre sainte Religion semble s'opérer parmi les païens voisins de l'église ; et la vie exemplaire des chrétiens chinois en est une des principales causes. Il existe dans cette paroisse plusieurs femmes, animées d'un esprit vraiment apostolique : leur plus grande joie est de gagner une âme à Dieu. Pour obtenir cet heureux résultat, elles unissent l'action à la prière ; et dans leurs fréquents rapports avec les infidèles elles abordent sans crainte la question religieuse, et les exhortent à embrasser le christianisme en dehors duquel ils ne sauraient assurer leur salut éternel. Daigne le Cœur Sacré de Notre-Seigneur, à qui la nouvelle église sera dédiée, bénir les efforts de leur zèle et les couronner de succès.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, AU "LAO TIÉ-TSU TANG."

Une nouvelle œuvre vient de s'ajouter à celles qui existent déjà dans cette paroisse et dont nous avons constaté, l'année dernière, l'heureux développement. (1) Le petit hôpital, situé à Chang-hai en dehors de la porte du sud et confié autrefois aux soins des Missionnaires de Tong-ka-dou, dépend maintenant du Père chargé de la paroisse du Lao Tié-tsu tang (2). Une vingtaine de mendiants, après avoir recouvré la santé, en sont sortis, ainsi que de celui qui est établi dans l'enceinte de la ville murée. Baptisés pendant leur maladie, ils continuent à observer leurs devoirs religieux, forment une petite chrétienté, et se réunissent, chaque dimanche, dans une chapelle située près du cimetière du "*Sen-Mou tang*". C'est là que pour la première fois ils ont suivi, sous la direction du P. Croullière, les exercices annuels de la mission. Plusieurs d'entre eux n'avaient encore jamais reçu la sainte communion; ce bonheur leur a été accordé; Notre-Seigneur qui, aux jours de sa vie mortelle, se plaisait au milieu des pauvres, est descendu dans le cœur de ces deshérités du monde et leur a donné son Corps et son Sang comme un gage de l'héritage éternel qu'il leur réserve.

---

(1) Voir "Relations de la Mission de Nan-King." Tome I. 1873-1874. page 49.

(2) — id. page 41.

STATISTIQUE DES ŒUVRES.

Joséphistes : .. .. 22.

PENSIONNAT.

Enfants d'anciens chrétiens : .. .. .. 40.
Enfants de néophytes : .. .. .. 42.
Enfants païens : .. .. 7.

ECOLE EXTERNE DES GARÇONS.

Elèves chrétiens :	21.	89.
Elèves païens :	68.	

ECOLE EXTERNE DES FILLES.

Elèves chrétiennes :	14.	36.
Elèves païennes :	22.	

HOSPICES DES VIEILLARDS.

Hommes nourris pendant l'année : ...	43.	80.
Femmes..id	37.	

HOPITAUX POUR LES HOMMES MALADES.

Malades reçus pendant l'année :		
à l'hôpital situé dans la ville murée :	168.	311.
à l'hôpital situé hors les murs : ...	143.	
Malades baptisés pendant l'année :		
à l'hôpital situé dans la ville murée : ..	64.	106.
à l'hôpital situé hors les murs :	42.	

II

ZI-KA-WEI.

Dans le courant de cette année il ne s'est présenté au petit séminaire aucun fait digne d'attirer l'attention; nous n'avons donc point à parler de cet établissement déjà connu. La même remarque s'applique à la paroisse. Il est vrai que le Rosaire de l'Apostolat de la Prière y a été établi parmi les chrétiens qui font partie de cette Association; mais il en sera question ailleurs. Nous ne parlerons ici que du Collége et de l'Ecole externe.

COLLÉGE.

Le Collége S. Ignace compte actuellement 90 élèves internes, nombre bien faible en apparence, mais que l'on trouvera réellement considérable, si l'on sait tenir compte des idées nationales et de plusieurs autres raisons qui l'empêchent d'atteindre le développement de nos colléges d'Europe.

En Chine les précepteurs sont nombreux; car les familles tiennent à honneur d'appeler un maître pour lui confier l'instruction de leurs enfants. L'enfant lui-même est fier de pouvoir dire qu'il ne s'assied pas sur les bancs d'une école commune, et de laisser ainsi à entendre que la fortune de ses parents leur permet de lui donner un maître dont il reçoit seul les leçons.

De plus, un pensionnat est une dérogation aux usages du pays. L'enfant, obligé de fréquenter une école, la quitte au moins le soir pour rentrer dans sa famille, qui se prête difficilement à une séparation plus longue. Aussi tout collége, où les élèves résident pendant dix mois de l'année, impose à beaucoup de personnes un sacrifice qu'elles ne sauraient accepter.

A ces deux causes, bien capables de paralyser le développement du Collége S. Ignace, viennent s'en joindre d'autres contre lesquelles nous essaierions vainement de lutter. En effet, beaucoup de chrétiens sont trop pauvres pour nous confier leurs enfants, et d'autres trop éloignés de Zi-ka-wei pour les y envoyer. De plus, il existe treize petits pensionnats sur divers points de la Mission.

Et cependant, malgré toutes ces difficultés, 90 élèves sont venus à nous : nous aurions tort de nous plaindre de ce nombre.

L'instruction, ici comme ailleurs, ouvre le chemin à la fortune et aux honneurs. Mais les méthodes employées pour la formation intellectuelle de la jeunesse chinoise diffèrent tellement des nôtres qu'on ne les lira pas sans intérêt. La grande occupation des élèves, celle qui forme la base de l'enseignement, consiste à apprendre par cœur les livres classiques de l'empire, et à en écouter l'explication. Les journées, les mois et les années se consument invariablement dans ce fastidieux travail, jusqu'à ce que l'exercice des compositions littéraires laisse enfin la mémoire en repos, et permette à l'esprit de se mettre à l'œuvre.

Au commencement de la journée, les élèves finissent d'apprendre par cœur la leçon que le maître leur a assignée la veille. Puis, à sept heures et demie, commence la récitation. Chaque enfant se rend alors seul devant son maître respectif, lui offre le livre qu'il étudie ; et, après lui avoir tourné le dos, se met à réciter les pages apprises pendant les trois jours précédents. Cette répétition achevée, il récite la leçon nouvelle ; grâce à ce système chaque leçon est toujours répétée trois fois de suite, et se grave plus facilement dans l'esprit. La langue et une mémoire heureuse suffisent ailleurs pour mener la récitation à bonne fin. Mais ici, quand la langue commence à remuer, la tête et le reste du corps se mettent en mouvement et se balancent de droite et de gauche. La cadence de la phrase chinoise provoque, dit-on, cette pantomime qui n'a rien de gracieux. La récitation terminée, le maître enseigne une nouvelle leçon proportionnée à la dose de mémoire de celui qui doit l'apprendre par cœur, marque sur le livre,

d'un coup de pinceau imbibé d'encre rouge, la coupe des phrases et les caractères dont l'accent varie dans tel ou tel passage, lit plusieurs fois avec l'élève les pages que celui-ci ne comprend point, et finalement le renvoie à sa place pour les étudier. A cet enfant en succède alors un autre ; et la même manœuvre s'exécute identiquement jusqu'à ce que le dernier ait paru devant le maître.

Mais pendant la durée de la récitation, à quel exercice s'occupent les élèves? Tous, assis sur leurs bancs, répètent, à haute voix, la leçon quils n'ont pas encore récitée, ou étudient celle qui leur a déjà été indiquée pour le lendemain. Ce moment est le plus solennel de la journée, et le brouhaha est à son comble. Lorsque quatre-vingt-dix enfants réunis dans une même salle, chantent en même temps et sur tous les tons la kyrielle de caractères que chacun doit se classer dans la mémoire, le silence ne se trouve plus nulle part. Et cependant maîtres et élèves vivent dans ce milieu sans éprouver le besoin de recourir à une autre méthode.

A neuf heures trois quarts, une récréation beaucoup moins bruyante que l'étude, permet à tous de goûter un peu de repos.

A dix heures commence l'exercice du *Ouen-su ;* il consiste, comme le mot l'indique, à repasser les livres étudiés autrefois. " *Repasser l'ancien,* disent les classiques, *et apprendre du nouveau.*" Pour donner gain de cause à cette maxime, l'élève conserve sur sa table les volumes qu'il a appris par cœur depuis plusieurs années ; il en repasse vingt, trente, voire même quarante pages et s'en va tourner le dos à son maître pour les lui réciter. Midi qui est ici, comme dans les colléges d'Europe, l'heure du dîner, vient mettre fin à cette rude besogne, que la récréation fait encore mieux oublier.

A une heure et demie, les jeux et les conversations cessent, et les élèves rentrent dans leur salle d'étude pour s'exercer à la calligraphie jusqu'à deux heures et un quart. Ceux qui reçoivent les premières notions de cet art si estimé en Chine ont entre les mains un modèle formé de caractères rouges ; tout leur travail consiste à promener un pinceau imbibé d'encre noire sur les traits de ces caractères pour leur

enlever la couleur primitive, sans en altérer la forme. Quand ils ont acquis quelque dextérité dans cet exercice, ils passent à un autre, et un nouveau modèle imprimé, ou écrit par un maître habile, devient pour eux l'objet d'un second essai ; ils le recouvrent d'une feuille de papier transparent et doivent le calquer. Les succès obtenus dans ce genre de travail leur permettent de commencer à écrire par eux-mêmes. On leur remet alors des modèles disposés en échiquier et composés de carrés dont les uns sont vides et les autres remplis par un caractère ; ils calquent d'abord le caractère pour s'exercer la main, puis ils l'écrivent dans le carré vide adjacent. Après avoir employé à cet exercice journalier un temps dont la durée dépend de leur degré d'aptitude, ils cessent de calquer et s'exercent définitivement à l'écriture, en imitant des modèles qui, pour la plupart, sont la reproduction de quelques textes anciens gravés sur pierre et reproduits sur papier. Telle est la méthode usitée en Chine pour enseigner la calligraphie.

A la leçon d'écriture succède l'explication des livres que les élèves ont dû apprendre autrefois par cœur sans les comprendre.

Cette explication n'est pas moins nécessaire que celle des classiques grecs et latins dans les colléges d'Europe. En effet, les ouvrages littéraires de la Chine sont composés dans un style qui diffère complètement du langage parlé, même le plus correct ; et ils ne peuvent être compris qu'à l'aide d'un maître qui en possède l'intelligence. Un travail de version, qui consisterait à traduire en langue vulgaire, à l'aide d'un dictionnaire, le texte des livres classiques et les morceaux choisis de littérature, est chose inconnue dans l'enseignement chinois ; l'élève se contente de prêter l'oreille aux explications du maître ; il ne prend aucune note et laisse à sa mémoire le soin de retenir ce qu'il entend.

L'étude des classiques achevée, vient le temps de la composition littéraire ; on la désigne sous le nom de *Ouen-tchang*. Les honneurs du baccalauréat ne sont accordés qu'à cœux qui en possèdent les secrets, et elle est la grande préoccupation du lettré.

Soumis à des règles minutieuses, le *Ouen-tchang* offre des difficultés

dont un talent vulgaire ne saurait triompher. Un texte, emprunté ordinairement aux écrits de Confucius, et dont tous les mots doivent figurer dans les développements sortis du pinceau de l'élève, en forme la matière la plus ordinaire.

Le *Ouen-tchang* comprend quatre parties: une brève exposition du texte, un exorde de quelques lignes, trois périodes à deux membres correspondants réunies par des transitions habilement ménagées et une conclusion. Ce genre de composition n'est pas dépourvu de mérite; on y excellait autrefois. La pensée marchait alors de pair avec l'harmonie du rhythme et l'élégance de la diction. Mais les lettrés modernes semblent ignorer que le style n'a de valeur, que quand il se met au service de l'intelligence, et qu'une phrase sonore, et à peu près vide de sens, n'est point un chef d'œuvre littéraire. Des périodes harmonieuses, semées d'allusions que l'imagination se plaît à décrire et auxquelles l'esprit reste presque complétement étranger, tel est aujourd'hui le genre qu'affecte le *Ouen-chang*. Du reste les étroites limites imposées à cette composition, les règles nombreuses et gênantes auxquelles elle est soumise, l'obligation de suivre le sens du commentateur adopté officiellement dans l'empire pour l'explication des livres, toutes ces causes réunies en feront toujours un tour de force littéraire difficile a exécuter. Et cependant le *Ouen-tchang* a pour les lettrés tant de charmes qu'ils le regardent comme le type du beau; ils le récitent avec complaisance; leur voix prend alors un ton chantant, et leur tête se balance au son des périodes qui s'échappent de leur bouche. (1)

---

(1) Nous donnons ici un modèle de *Ouen-tchang*; c'est le premier d'une collection mise entre les mains des élèves qui débutent dans ce genre de composition. L'auteur païen y développe un texte des livres classiques, en suivant le sens indiqué par le commentaire officiel.

Texte emprunté au *Livre des Sentences*.

J'EXAMINE CHAQUE JOUR MA CONSCIENCE SUR TROIS CHOSES.

Ces paroles sont de Tcheng-tsè, disciple de Confucius.

Les élèves du Collége de Zi-Ka wei, qui aspirent aux honneurs du baccalauréat, doivent se rendre habiles dans ce genre de composition pour subir heureusement les examens dont il fait partie.

Quelques enfants appartenant à des familles d'armateurs et de commerçants donnent à leurs études une autre direction. Plus désireux de gagner des piastres que d'acquérir une réputation littéraire, ils se préoccupent peu des finesses du *Ouen-tchang* ; quand ils ont appris

---

EXPOSITION DU TEXTE.

Dans son application à examiner sa conscience le grand sage fait des efforts qui se renouvellent chaque jour.

REPRISE ET CONTINUATION DU TEXTE.

Or, on ne saurait s'abstenir d'examiner sa conscience. Tcheng-tsè l'examine chaque jour sur trois choses. Qui ne voit là une preuve de la sincérité avec laquelle il règle sa conduite?

EXORDE.

Mais de plus si l'homme, placé entre le ciel et la terre, peut s'y tenir ferme ; si, venu en ce monde après les saints et les sages, il peut exercer sur tout son être un empire énergique, pour atteindre ce but il ne trouve d'appui qu'en lui-même. Son être ne saurait se maintenir toujours calme et sans passions; il lui est impossible de n'acquérir que des mérites et de s'abstenir de toutes fautes. Comment donc se laisser soi-même au rang des choses dont on ne s'occupe pas et ne point s'appliquer à l'examen de sa vie?

PREMIERE PÉRIODE.

1. Je considère donc que, depuis le commencement de mon existence, si j'ai des défauts, seul je le sais; si j'ai des vertus, je suis aussi seul à le savoir; or savoir ces choses et se les cacher à soi-même, c'est tomber dans une étrange illusion.

2. Je considère que, depuis le commencement de mon existence, il est des temps où j'ai seul conscience du bien que je fais, et des circonstances où seul aussi j'ai conscience du mal que je commets. Or avoir cette conscience et se la déguiser à soi-même c'est se rendre fort difficile la paix du cœur.

TRANSITION. C'est donc une nécessité pour moi de m'examiner, et de faire cet examen chaque jour. Je m'examine donc chaque jour sur trois choses.

à compter, à écrire des lettres et à comprendre les pièces qui se présentent le plus souvent dans le cours ordinaire de la vie, ils possèdent une dose suffisante d'instruction et disent adieu aux livres.

Désir de connaître la littérature nationale et de se former à l'art de la composition, besoin d'acquérir les notions nécessaires pour se livrer aux opérations commerciales, tels sont les deux mobiles qui excitent l'émulation des élèves au Collége de Zi-ka-wei.

DEUXIEME PERIODE.

1. Les objets qui m'environnent sont innombrables. Est-il une chose qui n'ait quelque rapport avec mon cœur ? Réduire tout à trois choses, c'est choisir ce qu'il y a de plus important; mais ensuite si je me néglige, je me trouverai rempli de défauts. Je m'examinerai donc; et, commençant par ce qui est vu et entendu de tous, j'étendrai cet examen au temps où personne ne me voit, ni ne m'entend; et mon cœur, plein d'une sollicitude craintive, se sentira toujours en présence de ces trois choses et n'osera pas les négliger.

2. Le soin de ma perfection n'a point de bornes. Est-il une chose que je puisse omettre par paresse? Résumer tout en trois, c'est s'arrêter au plus petit nombre possible. Mais si ensuite je m'enveloppe de ténèbres, j'aurai bientôt à rougir de moi-même. Je m'examinerai donc; et, commençant par le temps où je ne suis ni vu, ni entendu, j'étendrai ma correction à ce que tout le monde voit et entend; mon cœur animé d'un zèle inquiet sentira que l'examen de ces trois choses ne peut être omis un seul jour.

TROISIEME PERIODE.

1. De plus, si ayant une conscience, je ne l'examine point, qui donc l'examinera pour moi? Aussi, placé entre le ciel et la terre, je dois tendre à n'avoir jamais à rougir en leur présence. Si, laissant de côté l'examen de ma conscience, je ne songe qu'à jouir du repos et des plaisirs au milieu de tout ce qui m'environne, lorsque je rentrerai en moi-même, comment pourrai-je trouver la paix?

2. En outre si, ayant une conscience, je ne l'examine pas chaque jour, qui donc fera pour moi cet examen quotidien ? C'est pourquoi, venu en ce monde après les saints et les sages, je dois songer à ne pas mépriser leurs enseignements. Si, négligeant de m'examiner, je me contente de refouler mes remords au fond de mon cœur; plus tard je me repentirai, mais il ne sera plus temps.

Au petit séminaire les enfants apprennent pendant plusieurs années les livres classiques; et, lorsqu'ils en ont acquis une connaissance suffisante, ils étudient la langue latine, l'histoire, la géographie et l'arithmétique. Cependant, dès leur arrivée, ils consacrent trois heures par semaine aux premières notions du latin; puis, quand ils en ont commencé sérieusement l'étude, le Chinois n'est plus pour eux qu'accessoire.

ÉCOLE EXTERNE. Quarante-cinq élèves, parmi les quels on compte 16 païens, ont fréquenté, cette année, l'école de Zi-ka-wei. Ces derniers ne viennent point à nous pour apprendre la doctrine catholique; et nous ne pourrions même leur offrir des livres de Religion sans nous exposer à les voir déserter l'école: ils ne demandent à leurs maîtres qu'une instruction classique. Mais la science du christianisme pénétre peu à peu dans leurs âmes, grâce à l'explication des livres religieux qui se fait chaque jour, en leur présence, pour les enfants chrétiens, et qu'ils ne sauraient eux-mêmes s'empêcher

---

Conclusion. Donc toujours en présence de ces trois choses, je me les appliquerai par l'examen jusqu'au dernier jour de ma vie.

Comme il est facile de le remarquer, les mots du texte sont fréquemment répétés. Ils doivent tous reparaître dans l'exposition, les trois périodes et la conclusion avec un rhythme cadencé, qui fait le principal mérite de cette composition, et dont la prose française ne saurait donner une idée exacte.

Le P. de Prémare porte sur ce genre de littérature le jugement suivant:

" *Non loquor de* chi-ven [ouen-tchang]: *sic vocant compositiones illas rheto-*
" *ricas in quibus Sinæ litterati totam suam ætatem misere conterunt; ex quo*
" Vang-ngan-che, *regni minister sub familia* Song, *istas amplificationes pro scho-*
" *lasticorum examine instituit. Nihil illis fingi potest pulchrius et inanius.*
" *Ventus est qui molli sono jucunde pulsat aures sine ullo alio fructu; flosculi sunt*
" *qui pascunt oculos, interim dum mens jejuna remanet. Calamistris trita est ora-*
" *tio, pigmentis abundans, et sensu vacua; fac illa pulchella membra subeat ali-*
" *quis succus; Sinæ, ut sunt ingeniosi, illius saporem statim sentient. Sed non*
" *sunt vera philosophia reconditisque litteris satis instructi, ut emortuis suis*
"*floribus mentem et vitam addere valeant.*" Notitia linguæ sinicæ, auctore P. Premare. Malaccæ, cura Collegii anglo-sinici. *MDCCCXXXI. p.* 189.

d'entendre. Ces vérités déposées dans leurs cœurs produiront sans doute quelques fruits ; car l'expérience nous a prouvé que, sur le seuil même de la tombe, une réminiscence du premier âge vient parfois illuminer les âmes des païens ; ils se décident alors à demander le baptême, et la miséricorde de Dieu ne leur refuse pas cette faveur.

La présence de ces enfants à notre école nous permet en outre d'entrer en rapport avec leurs parents ; avantage inappréciable dans une contrée où le missionnaire ne sait quels moyens employer pour se faire agréer de la population païenne qui. jusqu'à ce jour, a déconcerté toutes les tentatives faites dans le but de la gagner à Dieu. Avant que la Providence nous eût envoyés des élèves infidèles, deux Frères Scolastiques indigènes, désireux de sauver des âmes, s'étaient présentés dans quelques familles païennes. La froideur avec laquelle ils furent accueillis leur laissait comprendre qu'une seconde visite serait inutile, et ils durent ajourner à un autre temps l'exercice de leur zèle. Cette année, ils se sont présentés de nouveau ; le début n'a pas été sympathique. "Oh ! nous savons ce que vous voulez ; leur dit-on à la première visite ; vous venez nous parler de votre religion." Ce préambule achevé, les paysans tournèrent le dos ; et chacun se mit en devoir d'aller à son travail. L'un des Scolastiques, chargé de l'école externe, ne se tint pas pour battu. "Mais, leur dit-il, nous venons vous parler de votre enfant qui étudie à Zi-ka-wei." A ces mots, les païens changèrent d'allure. Ils s'empressèrent d'offrir le thé aux Frères ; la conversation fut pleine de bienveillance et la visite se termina beaucoup plus poliment qu'elle n'avait commencé.

Grâce à cette école, l'entrée de plusieurs familles nous est ouverte ; mais le fait que nous venons de raconter prouve que les cœurs restent encore fermés aux exhortations du missionnaire qui voudrait parler du ciel. Quand viendra le jour où ces païens infortunés prêteront enfin une oreille attentive à la voix qui désire leur faire entendre les vérités chrétiennes, c'est là le secret de Dieu. Pour quelques-uns cependant ce jour ne semble pas éloigné. Il est en effet des parents qui permettent à leurs enfants de se rendre à l'église avec les élèves

chrétiens et de s'y agenouiller. Ces petits païens, sans étudier les prières, finissent par les apprendre, à force de les entendre répéter; puis, quand arrive le moment où leurs condisciples récitent le chapelet, ils se joignent volontiers à eux et se mettent à prier la Sainte Vierge. Puisse cette bonne volonté des enfants leur mériter ainsi qu'à leurs familles la protection de Marie et la grâce du saint Baptême.



OBSERVATOIRE.

LONGITUDE : 7*h.* 56*m.* 24*s. Est de Paris.* LATITUDE : 31° 12′ 30″ *Nord.*

Altitude : 6 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Le météorographe du P. Secchi est arrivé à l'Observatoire le 16 août 1874 ; et, le 25 septembre de la même année, il fonctionnait complètement et donnait des résultats sérieux.

Le Bulletin des observations météorologiques est imprimé chaque jour dans le "*The Shanghai Courier & China Gazette*," journal anglais de Chang-hai ; le Résumé mensuel de ces observations paraît dans le "*The Celestial Empire*" revue hebdomadaire publiée dans la même ville.

La Société asiatique se propose d'imprimer dans son "*Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society*" toutes les observations météorologiques et magnétiques ; elles formeront à la fin de l'année un recueil d'environ deux cents pages qui paraît déjà par parties sous forme de bulletin mensuel.

Le Bulletin quotidien est tiré à peu d'exemplaires, et n'est communiqué qu'à quelques Observatoires et à un petit nombre d'amis. L'envoi du bulletin mensuel est plus considérable.

Un des bureaux du Département de la guerre, à Washington, publie dans un Bulletin international les observations qui se font simultanément dans un grand nombre d'observatoires disséminés sur la surface du globe ; celles de Zi-ka-wei lui sont envoyées.

Les observations magnétiques ont été continuées sans interruption pendant l'année 1874-1875. De 6 heures du matin à 6 heures du soir, des observations horaires de la Déclinaison magnétique ont été faites, au moins 4 fois par mois, jusqu'au 1er janvier 1875. A partir de cette époque, jusqu'au mois de juin inclusivement, ce nombre a été doublé, en même temps qu'on s'est astreint à relever, toutes les demi-heures, la position de l'aiguille aimantée. Grâce à cette série

d'observations horaires, embrassant un espace de 16 mois, et à la discussion qui en a été faite, on a pu se former une idée nette des différents mouvements de l'aiguille aimantée à Zi-ka-wei et les rattacher heureusement aux diverses influences, étrangères au globe terrestre, déjà reconnues pas les travaux du P. Secchi et d'autres observateurs.

La Déclinaison magnétique moyenne pour 1874-1875, à Zi-ka-wei, est de 1° 54′, 7NO.

L'Inclinaison de l'aiguille aimantée observée régulièrement 4 fois par mois et sa valeur adoptée pour 1873-1875 est de 46° 15′.

L'Intensité totale absolue serait pour la même époque de 10,04001 unités anglaises, ou de 4,6292 unités françaises.

La cabane des observations magnétiques, dont les fondations et les piliers des instruments étaient d'abord en briques, à été transformée, quand on a reconnu dans ces briques du pays la présence d'une quantité notable d'oxyde de fer magnétique. Actuellement le bois et le cuivre entrent seuls comme matériaux employés pour la cabane, les fondations et les piliers: on se trouve ainsi dans les meilleures conditions possibles pour l'exactitude des observations.

L'observatoire est visité par les officiers de toutes les marines et par un grand nombre de voyageurs et d'étrangers de distinction. Le 3 août 1875, Vong-tsin-kouang, ancien directeur de l'Arsenal maritime de Chang-hai, et nommé récemment Tao-tai de cette ville, arrivait à Zi-ka-wei, vers six heures du soir. Esprit cultivé et doué de connaissances assez étendues en mathématiques et en astronomie, il a lu les ouvrages composés sur ces matières par les anciens Jésuites de Pé-king, et spécialement ceux du P. Verbiest; il désirait jouir de la vue des étoiles en les regardant au télescope: tel était le but de sa visite annoncée d'avance; et elle eut le succès qu'il en attendait. Un souper lui fut offert dans le salon de l'Observatoire, et, à neuf heures, il reprenait la route de Chang-hai, en se félicitant du gracieux accueil dont il avait été l'objet. Quelques jours plus tard, le R. Père Supérieur lui offrit, en souvenir de cette soirée, un portrait du P. Verbiest

peint à l'Orphelinat. Vong-tsin-kouang le reçut avec reconnaissance et écrivit au donateur la lettre suivante:

" J'ai visité votre belle maison, où vous m'avez honoré en m'of-
" frant un banquet somptueux. J'ai vu vos travaux grandioses d'as-
" tronomie et de géographie: ils m'ont instruit comme si j'avais lu les
" excellents livres de Lin-hié. (1)

" Je repassais dans mon esprit les souvenirs des sciences célestes
" et humaines que j'avais vues chez vous, lorsque j'ai reçu votre lettre.
" Elle a jeté dans mon esprit des rayons de lumière semblables à
" ceux que la lune fait briller sur les hommes dans la saison d'automne.

" Le portrait que vous m'avez offert ressemble à l'homme d'or. (2)
" Sa vue m'a charmé comme un souffle du printemps.

" Pendant que j'étais à Pé-king, je visitai l'Observatoire. Je vois
" maintenant la véritable image de celui qui l'a établi, comme Con-
" fucius vit Lao-tse et l'appela Dragon. (3)

---

(1) Astronome fameux.

(2) Personnage vénérable que vit en songe un empereur de la dynastie des Han.

(3) L'historien Sse-ma-thsien qui, du temps de Wou-ti de la dynastie des Han l'an 104 av. J. C., était le chef des historiens de l'Empire, a composé une biographie de Lao-tse. Elle fait partie des Annales officielles de la Chine et on y lit le passage suivant:

" Confucius se rendit au pays des Tcheou pour y interroger Lao-tse sur les rites.

Lao-tse lui dit: " Les hommes dont vous parlez ne sont plus; leurs corps et
" leurs os sont consumés depuis bien longtemps. Il ne reste d'eux que leurs
" maximes.

" Lorsque le sage se trouve dans des circonstances favorables, il monte sur
" un char; quand les temps lui sont contraires, il erre à l'aventure. J'ai entendu
" dire qu'un habile marchand cache avec soin ses richesses, et semble vide de
" tout bien; le sage, dont la vertu est accomplie, aime à porter sur son visage et
" dans son extérieur l'apparence de la stupidité.

" Renoncez à l'orgueil et à la multitude de vos désirs; dépouillez-vous de
" ces dehors brillants et des vues ambitieuses qui vous occupent. Cela ne vous
" servirait de rien. Voilà tout ce que je puis vous dire."

“ Li long-mie et Kou fou-deu étaient deux peintres habiles. (4)
“ Comment donc ne serais-je pas heureux d'avoir reçu de vous ce
“ portrait! J'aurais plutôt raison de m'étonner qu'il puisse y avoir
“ dans le monde tant de génie et de talent.

“ Ce don d'un ami est aussi estimable que l'homme illustre dont
“ il rappelle le visage.

“ Je vous remercie et vous salue. ”

La carte du Tao-tai, envoyée sous le pli de la lettre, remplaçait sa signature.

HISTOIRE NATURELLE.

Depuis le mois de novembre 1874 jusqu'au mois de mars 1875, le P. Heude a exploré les principales rivières du Hou-kouang. La rivière Hang, coulant toujours en plaine sur 150 lieues de son parcours, ne lui a rien offert d'intéressant. S'il avait pu la remonter dans sa seconde moitié à travers la province du Chen-si, il est à croire qu'il eût été plus heureux; mais voulant visiter le lac Tong-ting et ses affluents, il a dû rebrousser chemin. Vers la fin de janvier, il naviguait

---

Lorsque Confucius eut quitté Lao-tse, il dit à ses disciples: “ Je sais que les
“ oiseaux volent dans l'air, que les poissons nagent, que les quadrupèdes courent.
“ Ceux qui courent peuvent être pris avec des filets; ceux qui nagent, avec une
“ ligne; ceux qui volent, avec une flèche. Quant au dragon qui s'élève au ciel,
“ porté par les vents et les nuages, je ne sais comment on peut le saisir. J'ai vu
“ aujourd'hui Lao-tse: il est comme le dragon! ”

Vong-tsin-kouang par ces paroles : “ *Je vois maintenant la véritable image de celui qui l'a établi, comme Confucius vit Lao-tse et l'appela Dragon* ” veut dire que la science du P. Verbiest est aussi insaisissable que la doctrine de Lao-tse, tant elle est relevée.

(4) D'après le génie de la langue chinoise, il faut sous-entendre: “ *Celui qui a peint ce portrait égale leur talent.* ”

dans ce lac si vanté par les Chinois, et qui n'était alors qu'une immense plaine moitié vase, moitié prairie de carex. Dans la rivière Siang il s'est avancé jusqu'à Heng-tcheou fou. Cette rivière, fréquentée par les barques qui transportent les charbons du Hou-nan à Hang-keou lui a fourni quelques magnifiques espèces de mulettes. La faune et la flore de la contrée, si l'on excepte le *Laurus camphora* que l'on n'y trouve point, ne diffèrent pas de celles du Kiang-si à la même latitude. Au commencement d'avril le P. Heude rentrait à Ngan-king.

Pendant ses voyages on achevait en France le premier fascicule d'une publication sur la Conchyliologie fluviatile de Chine. Au dire des connaisseurs, les gravures lithographiques sont excellentes; mais le texte latin est trop concis. Du reste, dans la pensée de l'auteur, ce texte n'était que provisoire.

Le journal de voyage du P. Heude a été inséré *in extenso* dans un recueil de Lettres autographiées, qui ne sont pas livrées à la publicité.



ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.

Les premières constructions de cet établissement ont été commencées au mois de juillet 1864; ce n'est qu'en 1875 qu'il a été achevé. Missionnaires et Orphelins possèdent aujourd'hui des habitations distinctes dans deux corps de bâtiments complétement séparés. Le dimanche, 11 juillet 1875, une pieuse cérémonie inaugurait cet heureux changement. Ce jour là, le R. P. Foucault célébra la sainte messe dans une chapelle domestique nouvellement préparée et y plaça le Saint-Sacrement; il bénit ensuite les chambres qu'habiteront désormais les Pères et les Frères Coadjuteurs. A Tou-sai-vai les usages et les pratiques de la vie religieuse existent maintenant comme dans les autres Résidences de la Compagnie.

Le second corps de bâtiment et les dépendances peuvent facilement donner asile à deux cents enfants et à une centaine d'ouvriers ou de domestiques. Quelques maisons bâties sur la rive opposée du canal, qui coule à l'est et au midi de l'Orphelinat, sont habitées par les orphelins mariés depuis quelques années et complètent cette charitable fondation due aux aumônes de la Sainte-Enfance.

L'esprit chrétien ne le cède point à la prospérité matérielle. Les ouvriers s'approchent en grand nombre de la Table sainte, aux jours de grandes fêtes; et en temps ordinaire les communions ne sont pas rares. La confession mensuelle est obligatoire pour les enfants; beaucoup, loin de trouver cette règle gênante, tiennent à se confesser et à communier tous les quinze jours.

L'Orphelinat chrétien, fondé au mois d'août 1874, a produit d'excellents résultats. Les enfants, qui le composent, élevés dans les principes de la Religion, ont puisé au foyer domestique le respect du missionnaire; et dans leurs rapports avec les Pères ils se montrent ordinairement faciles et polis; leurs bons exemples exercent une salutaire influence sur les païens nouveaux venus et les rendent moins craintifs et moins défiants.



III

SECTION DE SOU-TSEU.

DISTRICT DE KIANG-YN, (ouest).

Ce district se compose aujourd'hui de 17 chrétientés centrales; 13 d'entre elles possèdent des Kong-sou (1), les 4 autres en sont privées; et le missionnaire, pour y célébrer la messe, est obligé de chercher un asile dans quelque famille dont la pauvreté fait souvent tout l'apanage. La chambre, qui sert successivement de réfectoire, de dortoir, de salle pour recevoir les chrétiens et les païens, change de nom, le matin, et prend alors le titre de chapelle. Le bœuf et l'âne de l'étable de Bethléem ne s'y trouvent pas; mais une natte tendue dans un coin cache parfois aux yeux de l'assemblée la présence d'animaux beaucoup moins nobles que ceux qui réchauffèrent de leur haleine les membres refroidis du Sauveur naissant. Pendant que le prêtre offre le saint sacrifice dans ces réduits couverts en paille, les païens se réunissent dans de riches pagodes où le démon reçoit leurs hommages. Combien de temps encore durera ce triste état de choses? Il serait d'autant plus difficile de le dire qu'aujourd'hui ces 17 chrétientés centrales sont loin de suffire pour réunir les 400 catéchumènes qui se préparent au baptême en de nombreux villages. Il est nécessaire d'établir de nouveaux centres; et ceux-ci comme les autres resteront longtemps privés de Kong-sou, si une main charitable ne vient en aide au missionnaire de cette contrée.

Le mouvement de conversions ralenti dans le district occidental de Kiang-yn, à cause des bruits de guerre contre les Européens, n'est

(1) L'église, quelques chambres, l'habitation réservée au missionnaire et à son catéchiste forment un groupe de bâtiments auquel on donne le nom de Kong-sou.

cependant point arrêté ; et le P. Debrix a eu la consolation de régénérer, cette année, 53 adultes dans les eaux du Baptême.

Quelques membres d'une famille puissante et ennemie du christianisme viennent de se convertir à Tang-teou-kiao, chrétienté dont l'origine toute récente mérite d'être racontée. Un homme de ce pays, nommé Ouang-hong-liang, avait reçu le don de la foi à Ou-si. De retour à Tang-teou-kiao, il eut des rapports avec les familles Tsang, Iao et Tsa qui, entendirent de sa bouche l'explication des vérités religieuses, se déclarèrent catéchumènes, et se préparèrent à recevoir le Baptême. Mais le démon, ennemi de tout bien, excita contre elles une rude persécution. L'esclavage existe en Chine. Le pauvre, privé de moyens d'existence, se vend parfois au riche avec tous les siens, et pour quelques piastres il aliène la liberté de ses descendants, à qui, en maintes circonstances, le maître demandera des services, que la loi païenne ne leur permet pas de refuser, mais que la conscience du chrétien réprouve. Les membres des familles Tsang, Iao et Tsa étaient esclaves et avaient pour maîtres des infidèles du nom de Si, hommes riches et puissants qui virent d'un mauvais œil leur conversion. A l'époque du sacrifice annuel en l'honneur des ancêtres, les catéchumènes reçurent l'ordre de se présenter et de faire les préparatifs de cette cérémonie idolâtrique ; ils refusèrent alors les services qu'ils avaient coutume de rendre. Irrités d'une résistance qui froissait leur orgueil, les Si n'eurent pour le christianisme que des paroles de haine, et usèrent de moyens violents pour contraindre leurs esclaves à obéir ; ils ne réussirent pas. Le sang coula. Le P. Pouplard, alors Supérieur de la Section de Sou-tseu, porta la cause au tribunal et soutint les opprimés. Les catéchumènes obtinrent justice ; et rentrèrent même de quelque manière en possession de leur liberté, puisque plusieurs d'entre eux achetèrent le globule de lettrés, honneur interdit aux esclaves. L'heureuse issue de cette affaire multiplia les conversions ; en 1871. 93 adultes reçurent le Baptême et S. Joseph de Tang-teou kiao compte aujourd'hui 292 chrétiens.

Sur divers points du district il s'opère en faveur de la religion un

mouvement qui fera entrer encore d'autres brebis dans le bercail de Jésus-Christ; et l'inauguration du Kong-sou de Ou-ka-kiao est venue ajouter de nouvelles espérances à celles qui existent déjà en plusieurs endroits. Le P. Debrix rend ainsi compte de cette solennité religieuse: "L'ouverture du Kong-sou de Ou-ka-kiao a eu lieu le "jour même de l'Annonciation, 5 avril, 1875. Malgré une pluie battante de la veille et de la nuit, beaucoup de chrétiens y ont pris part. "Mais ce qui me cause surtout une vive consolation, c'est l'affluence des "païens et leurs bons rapports avec le Père, les vierges apostoliques, et "leurs parents chrétiens. Si j'en juge par l'extérieur, ce peuple n'est "pas loin du royaume de Dieu."

A Ouang-tè, village considérable situé sur les bords du Kiang, les païens les plus influents avaient déclaré qu'ils ne souffriraient jamais l'introduction du christianisme dans leur contrée. Un catéchiste intelligent et zélé s'est rendu auprès d'eux; il a su par sa prudence calmer les esprits; le maire et ses conseillers ont promis de ne mettre aucun obstacle aux conversions, et plusieurs familles païennes, délivrées ainsi de toute crainte, annoncent qu'elles vont embrasser la foi.

A Nan-men, les chrétiens viennent en grand nombre passer le premier dimanche de chaque mois pour y recevoir la sainte communion; à Yu-men le même concours a lieu, le quatrième dimanche. Un jeune homme, heureux de constater ce pieux empressement, disait au missionnaire: "Si, dès le principe, nous avions pu trouver ici un Père, chaque quatrième dimanche, des centaines de catéchumènes n'auraient jamais déserté nos rangs." Cette parole montre la grande utilité de ces réunions mensuelles; mais les prêtres ne sont pas toujours assez nombreux pour faire face à tous les besoins de leurs ouailles.

Vingt-huit hommes, pour la plupart administrateurs des grands centres chrétiens ont suivi à Yu-men les exercices d'une retraite qui a produit les résultats les plus consolants. Une autre retraite donnée à soixante femmes a été couronnée d'un égal succès.

Le P. Debrix, comprenant que la parole n'est pas toujours

l'unique moyen de consolider la foi au sein des populations nouvellement conquises au christianisme, résolut de conduire en pèlerinage à Notre-Dame de Zô-sè quelques-uns de ses néophytes. Là, leurs yeux pourraient contempler les cérémonies imposantes du culte catholique sous les voûtes d'une église digne de recevoir l'hôte divin qui daigne y établir sa demeure ; ils se diraient alors que les pauvres Kong-sou et les misérables cabanes, où un missionnaire isolé vient célébrer en leur présence les mystères les plus augustes, ne sont point les asiles réservés au Dieu dont on leur a révélé la puissance et la majesté ; et, en voyant prosternés devant lui des chrétiens de tout âge et de tout rang accourus de mille endroits divers, ils sauraient enfin qu'ils sont membres d'une Religion qui compte de nombreux adeptes.

Le dimanche, 25 avril, les pèlerins étaient réunis à Kiang-yn. Leur pieuse phalange se composait de plus de 40 hommes et d'environ 60 femmes ou enfants. Ce nombre, en apparence bien minime, surpassait les espérances du missionnaire. En effet, les chrétiens de ces contrées sont pauvres ; le voyage qu'ils allaient entreprendre ne devait pas durer moins de quinze jours, il exigeait des dépenses et une cessation de travail qui laisseraient dans leurs bourses un vide considérable. Le P. Debrix ne comptait que sur une vingtaine de pèlerins ; grande fut sa joie, lors qu'il aperçut huit barques groupées autour de la sienne et prêtes à partir pour Zô-sè. La journée du dimanche fut employée à entendre les confessions. Le lendemain 26, eut lieu la messe du départ ; hommes, femmes et enfants y firent tous la sainte communion ; puis après avoir payé à Notre-Seigneur le tribut de reconnaissance que réclame cette grande action, ils reçurent la bénédiction du prêtre et montèrent sur leurs barques ; les hommes en occupaient quatre, les autres étaient réservées aux femmes et aux enfants. On leva l'ancre et on se mit en marche vers Ou-si, lieu désigné pour la première étape.

Afin d'occuper utilement les loisirs d'un aussi long voyage, le P. Debrix établit un règlement que tous accueillirent avec joie. Le temps devait être partagé entre la récitation des prières et l'exposition

de la doctrine catholique sous forme de catéchisme ou de conversation. Sur les barques montées par les hommes un catéchiste ou un chrétien suffisamment instruit présidaient à la récitation des prières et expliquaient les vérités religieuses; des vierges Apostoliques étaient chargées des mêmes fonctions auprès des mères de famille et des enfants. Grâce à cette mesure les pèlerins ne connurent point l'ennui; la piété et la joie firent tous les frais du voyage. Le premier jour, le vent resta constamment contraire et une pluie froide ne cessa de tomber; c'était la seule épreuve que l'on ait eu à signaler pendant toute la durée de la pieuse expédition. Arrivés à Ou-si, les chrétiens visitèrent la belle et spacieuse église de S. Joseph, que près de trois mille pêcheurs remplissent, aux grandes solennités de l'année.

Le 27, les nuages pluvieux de la veille avaient disparu; à partir de ce moment le vent ne cessa plus de se mettre au service des pèlerins, et il les emporta rapidement vers Sou-tseu. Plusieurs d'entre eux avaient quitté Kiang-yn en dépit d'une fièvre, dont ils redoutaient la ténacité; elle disparut ce jour-là, et ils remercièrent Notre-Seigneur d'une faveur qui leur faisait bannir toute crainte pour le reste du voyage. Dans les barques on n'entendait que le chant des prières ou l'explication de la doctrine chrétienne.

Le soir, halte à Sou-tseu; et le lendemain 28, arrivée à Lo-ka-pang. Le 29, les pèlerins s'embarquèrent pour Zô-sè; et, vers deux heures de l'après-midi, ils jetaient l'ancre au pied de la montagne, but de leur pèlerinage. Le débarquement ne se fit pas attendre et une procession s'organisa immédiatement. En tête s'avançaient les enfants de chœur précédés de la croix; derrière eux marchaient les hommes placés sur deux rangs et suivis des congréganistes revêtus de surplis, venait ensuite le missionnaire; les femmes terminaient le défilé. De toutes les bouches s'échappaient les prières du Rosaire; elles ne cessèrent que devant la première station du chemin de croix. Aux louanges de Marie succédèrent alors les méditations de la voie douloureuse; cet exercice achevé, la procession fit son entrée dans l'église et alla s'agenouiller aux pieds de la statue de Notre-Dame-Auxiliatrice. Là

de nouvelles prières s'élevèrent vers le ciel avec un entrain qui révélait la ferveur des âmes ; puis les pèlerins descendirent les coteaux de Zô-sè.

De retour dans leurs barques, ils donnèrent un libre cours à leur joie. L'acte religieux qu'ils venaient d'accomplir avait attiré sur eux les regards du ciel. Pauvres, et ne gagnant qu'au prix de pénibles fatigues les quelques sapèques qui servent à entretenir leur vie, ils n'avaient pas craint de s'imposer de rudes privations pour entreprendre un long voyage et donner à Marie une preuve de leur piété. La Sainte Vierge ne se laissa pas vaincre en générosité ; elle les combla de ses maternelles faveurs. Ils goûtèrent alors des consolations dont ils ignoraient jadis la suavité; ils sentaient la foi et l'amour de Dieu grandir dans leurs cœurs, et se plaisaient à constater ce consolant phénomène, dont le paganisme ne possédera jamais le secret. "Ah ! disaient-ils, quand nous "allions aux pagodes ou aux pèlerinages païens, ce n'était pas comme "ici ; il y a la distance du ciel à la terre."

Le 30, ils assistèrent à la messe du pèlerinage et y firent tous la sainte communion ; puis, en témoignage de leur amour pour Marie, ils suspendirent un cœur d'argent au piédestal de sa statue. Pendant cette journée ils ne se lassèrent pas de parcourir la montagne, de visiter l'église et les chapelles ; on les trouvait sans cesse agenouillés devant l'autel de la Sainte Vierge ou les stations du chemin de croix.

Le lendemain eut lieu l'ouverture du mois de mai. Douze missionnaires et trois à quatre mille chrétiens étaient accourus à Zô-sè pour célébrer cette belle solennité. Les néophytes de Kiang-yn n'avaient jamais vu aussi nombreuse réunion, et ne se lassaient pas d'en parler. Cependant le moment de quitter la sainte montagne était arrivé, et ils devaient regagner leurs demeures ; mais les noms de Zi-ka-wei et de Chang-hai avaient trop souvent retenti à leurs oreilles pour ne faire naître aucun désir dans leurs cœurs ; tous, au lieu de reprendre la route de Lo-ka-pang, voulurent se diriger vers Se-king ; un jour de plus de voyage leur permettrait de visiter des églises dont les Missionnaires leur avaient maintes fois parlé. Le P. Debrix accueillit avec joie ce désir de ses néophytes, que la main de Dieu dirigeait pour les

affermir dans la foi ; la pieuse flotille leva l'ancre en saluant Notre-Dame de Zô-sè ; le soir, elle la jetait en face de l'église S. Ignace, à Zi-ka-wei.

La matinée du lendemain fut consacrée à visiter les établissements de la Mission. Aux yeux de ces bons paysans tout était merveilles et leur étonnement égalait leur joie.

Ils désiraient vivement se prosterner aux pieds de leur Evêque et recevoir sa bénédiction. Monseigneur Languillat, malgré son état de souffrance, daigna condescendre à leur désir ; il les admit dans sa chambre, reçut leurs salutations, s'entretint quelques instants avec eux et les bénit. Cet accueil paternel les toucha vivement, et ils se retirèrent en louant la charité du Pasteur, aux soins duquel Notre-Seigneur les a confiés.

Pendant que les hommes visitaient le collége, le petit séminaire et la Résidence de Zi-ka-wei, les femmes s'étaient rendues au Sen-mou-ien. L'empressement que l'on mit à satisfaire leur légitime curiosité excita dans leurs cœurs des sentiments d'une douce reconnaissance, et il y a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Après la visite de Zi-ka-wei, quelques coups de tam-tam donnèrent le signal du départ, et, deux heures plus tard, toutes les barques s'arrêtaient à Chang-haï sur la rive du Ouang-pou. Nos pèlerins après avoir prié devant l'autel de S. Francois-Xavier dans l'église de Tong-ka-dou, se rendirent à celle de S. Joseph, au quartier français de Yang-king-pang et de là s'acheminèrent vers le sanctuaire de l'Immaculée-Conception situé dans la ville murée. Partout ils admirèrent la beauté des édifices élevés à la gloire du vrai Dieu ; et l'accueil sympathique et affectueux, dont ils furent l'objet de la part des Missionnaires, leur fit bénir de plus en plus le jour où Notre-Seigneur daigna les arracher aux ténèbres de l'idolâtrie, pour les admettre au sein d'une Religion, où ils ne rencontraient qu'amour et vérité.

Chang-hai était le point le plus éloigné qu'ils devaient visiter, et, en le quittant, ils reprirent la route de Kiang-yn. La récitation des prières et l'explication de la doctrine partagèrent de nouveau les

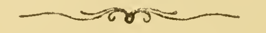
différentes heures. Le jour de l'Ascension, les pèlerins communièrent dans l'église de Sou-tseu; le dimanche 9 mai, ils mirent pied à terre à l'endroit où ils s'étaient embarqués, le 26 avril; et, après quinze jours d'absence, chacun rentrait dans sa demeure.

"Avant d'aller à Zô-sè, disait un néophyte au P. Debrix, je "croyais bien un peu, mais ma foi n'avait pas de consistance; je me "sentais froid et indécis. J'ai vu Zô-sè et Chang-hai; maintenant je "crois sérieusement. A Chang-hai je n'ai acheté que des prières à "Notre-Dame-Auxiliatrice, afin que dans ma chrétienté on puisse "l'honorer chaque jour."

"La Sainte Vierge m'a guéri, disait un autre. J'avais une "maladie invétérée; elle a disparu à Zô-sè, et depuis lors je n'en ai "plus ressenti les atteintes. Oh! Que la Sainte Vierge est bonne!"

Plusieurs autres guérisons et grâces particulières furent obtenues dans le sanctuaire de Marie. Quelques jours après, le P. Debrix écrivait ces consolantes paroles: "Tous nos pèlerins ont été affermis "dans la foi; et leurs récits ont tellement enflammé le cœur de leurs "parents et de leurs voisins que ceux-ci veulent dès maintenant se "préparer à un nouveau pèlerinage."

Il existe dans le district occidental de Kiang-yn deux Confréries qui maintiennent la ferveur parmi les chrétiens; ce sont celles de l'Annonciation pour les hommes et du Scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel pour les femmes. Elles ont leurs réunions mensuelles. Les membres qui les composent doivent donner à tous le bon exemple; on les rencontre au chevet des malades qu'ils exhortent à la patience, ou qu'ils disposent à paraître devant Dieu. S'il est question d'accomplir une bonne œuvre, c'est à eux que le missionnaire s'adresse; et on les aperçoit souvent agenouillés à la table sainte.



DISTRICT DE KIANG-YN, (Est).

“ Habitants de Kiang-yn, gens de dix-huit peuplades. ” dit un vieil adage. En effet les territoires de Hai-men, de Tong-tcheou, ceux de Tai-hien et de Tai-ping tcheou, situés au nord du Kiang, envoient fréquemment à celui de Kiang-yn des bandes de colons, qui diffèrent de mœurs et de langages.

L'ancienne population se compose en grande partie de laboureurs; les marchands sont peu nombreux; le sol est la propriété de quelques riches familles qui possèdent des esclaves et d'immenses revenus; et le paysan n'a reçu de ses ancêtres qu'un médiocre héritage.

La terre malgré sa fertilité suffit à peine à nourrir les habitants, et l'apparence même d'une disette vient jeter l'effroi dans les campagnes. Aussi chaque année, pendant la 2e, 3e, 4e, 7e, 8e, et 9e, lune, chacun cherche à se rendre *Ciel* et *Terre* favorables. Les pagodes sont alors remplies d'adorateurs; les paysans brûlent de l'encens, suspendent en l'air des lanternes et ont recours au ministère des bonzes pour obtenir d'abondantes moissons. C'est l'époque du *Kien-tié* et du *Pao gnang en*, ou de l'adoration du *Ciel* et de la reconnaissance envers la *Terre*, cette mère qui par mille productions diverses répand partout ses bienfaits.

Ces superstitions vivaces se présentent périodiquement pendant six mois de l'année, et sont un des obstacles les plus difficiles que le missionnaire ait à surmonter pour la propagation de l'Evangile. Cependant le christianisme est parvenu à s'implanter dans cette contrée. Avant la rébellion de 1860 on y comptait une seule chrétienté, celle de Kin-tong-kiao; elle renfermait dans son sein des hommes de bonne volonté et animés de l'esprit de Dieu; ils se mirent à l'œuvre, annoncèrent à leurs compatriotes la vérité catholique, et si dans l'espace de quinze ans plus de 2,000 adultes ont reçu le Baptême

au district de Kiang-yn, les chrétiens de Kin-tong kiao réclament une large part dans le mérite de cette conquête.

Sur les bords du grand canal qui relie Ou-si, Tsang-zo et Kiang-yn, à environ soixante-dix lys de cette dernière ville, se trouve le bourg de Zen-ze, point central autour duquel viennent se grouper de nombreux villages où le christianisme commence à pénétrer. Le P. Royer visita le premier Zen-ze en 1870. Un chef de famille nommé Ko-fo-koué, en proie à des obsessions diaboliques, demandait le secours de son ministère. Une messe célébrée dans la maison même du malade attira sur elle la bénédiction de Dieu ; et, au mois de mars 1871, le Père eut la consolation de baptiser toute la famille Ko, composée de sept personnes. Tels furent les premiers néophytes de Zen-ze. Grâce à ses courses apostoliques, le missionnaire fit de nouvelles recrues dans les villages de Tsang-mo-so, Li-kiao, Ki-kang et Gné-ka-kiao, et une fervente famille de Ou-si, venue sur ces entrefaites s'établir à Zen-ze, activa le mouvement qui se déclarait en faveur du christianisme. Un Kong-sou bâti à Lo-ka-kiao, et dont l'ouverture solennelle a eu lieu le dimanche de la Quasimodo, 4 avril 1875, sert aujourd'hui de lieu de réunion à tous les chrétiens de ce pays.



DISTRICT DE TSANG-TSEU.

Ce district se compose des quatre sous-préfectures de Yang-ou, Vou-tsin, I-hing, Kin-ki, et de plusieurs territoires relevant de celles de Ou-si, Kin-koué, et Kiang-yn.

Tsang-tseu se distingue par sa haine pour l'Evangile et les Missionnaires qui le prêchent. Depuis dix ans maintes tentatives ont été faites pour y acheter un terrain et y construire une église ; aucune n'a réussi. Les lettrés ont juré de mettre à mort quiconque nous vendrait un coin de terre. En 1870, un libelle infâme où la Religion chrétienne et ses ministres étaient voués au mépris, sortait des imprimeries de cette ville, et se vendait par milliers d'exemplaires pour exciter le peuple au massacre des prêtres et des Européens ; cette opération plus haineuse que mercantile avait lieu quelques semaines avant la catastrophe de Tien-tsin.

En 1875, une nouveau pamphlet, non moins incendiaire que le précédent, circulait impunément et ravivait les passions populaires : cette fois encore on demandait du sang. Le P. Della Corte en possédait un exemplaire, il l'envoya au Grand-juge de Sou-tseu, en le priant de prendre des mesures pour assurer la sécurité des Missionnaires. Le préfet de Tsang-tseu, les sous-préfets de Yang-ou et de Vou-tsin reçurent l'ordre d'empêcher la circulation du libelle : les planches furent saisies. Quant à l'imprimeur, il avait déjà subi son jugement devant un tribunal plus redoutable que celui des mandarins de la Chine ; la mort venait de le citer à la barre du Souverain Juge pour y recevoir la peine due à son odieux trafic.

Mais laissons là Tsang-tseu. Une prière faite pour le salut de ceux qui l'habitent lui sera plus profitable qu'un trop long récit de ses haines insensées.

SOUS-PRÉFECTURE DE YANG-OU.

Tong-tsin, Tao-iu-li, et Tsi-ze-ié, sont les principaux centres autour desquels se groupent actuellement les fidèles et les catéchumènes de la sous-préfecture de Yang-ou.

TONG-TSIN est une chrétienté de pêcheurs; elle ne possède une église que depuis le 16 juillet 1871, jour où le P. Pouplard, alors Supérieur de la Section de Sou-tseu, vint en faire l'ouverture avec les Pères Ferrand et Royer. Cette solennité frappa les infidèles et leur permit d'admirer la beauté de nos cérémonies religieuses: des catéchumènes surgirent alors en de nombreux villages, et les pêcheurs contribuèrent par leur industrieuse charité à maintenir et à augmenter ce mouvement de conversion. Aux jours de fêtes, deux ou trois cents catéchumènes et néophytes arrivaient à Tong-tsin. Les plus éloignés trouvaient sur les barques une place pour le voyage; ils y reposaient la nuit, après avoir pris part durant la journée aux repas de la famille; puis la flotille se mettait en marche pour regagner les canaux de pêche; catéchumènes et néophytes rentraient avec elle, appelant de leurs vœux le jour où une solennité nouvelle les réunirait au pied des autels.

Dieu a béni la charité des pêcheurs de Tong-tsin; en 1874 et 1875 ils ont vu l'eau sainte du Baptême couler sur le front de 47 catéchumènes agenouillés dans l'église, où ils se plaisaient à les conduire.

Parmi ces néophytes dix-huit appartiennent à une même famille et l'histoire de leur conversion mérite d'échapper à l'oubli. Un enfant fut donné dès l'âge le plus tendre à un chrétien nommé Sen, qui le reçut et le traita comme son fils adoptif. Les années se succédaient, et rien ne lui révélait le secret de sa naissance; lorsque tout à coup quelques paroles indiscrètes vinrent lui apprendre qu'il ne se trouvait point dans la maison paternelle et qu'il était né dans la famille Yé. Cette nouvelle ne lui fit éprouver aucun sentiment de haine contre ceux qui l'avaient abandonné, mais sous l'inspiration de la grâce

divine il se dit : "Je suis chrétien, mes parents sont privés de ce bonheur, je veux le leur procurer." Puis s'acheminant vers la maison qui refusa d'abriter son enfance, il en franchit le seuil sans colère et n'eut pour tous que des paroles affectueuses. On le regardait avec un étonnement mêlé de joie, et ses parents avaient de la peine à re-reconnaître leur cinquième fils dans ce vigoureux adolescent. Si en cette circonstance quelque front avait à rougir, ce n'était assurément pas le sien. De plus, il ne venait point faire valoir des droits, ni troubler la paix de la famille, en réclamant sa part d'héritage, et les avantages de sa position favorisaient le projet qu'il avait conçu.

Il annonça simplement le motif de sa démarche ; expliqua les principales vérités chrétiennes, et fit une peinture du bonheur et des peines de l'autre vie. Ses paroles furent accueillies avec bienveillance, et couronnées d'un entier succès. La grand'mère déclara immédiatement qu'elle voulait embrasser le christianisme ; le père, qui tenait sans doute à réparer des torts humiliants, s'empressa d'accéder aux désirs de son fils; la mère suivit son exemple; tous, frères et belles-sœurs déclarèrent qu'ils renonçaient au paganisme. Le jeune Yé entreprit lui-même l'éducation religieuse de sa famille ; sur son invitation quelques congréganistes des Saints-Anges, de la chrétienté de Tong-tsin, lui vinrent en aide pour enseigner les prières aux nouveaux convertis, qui les apprirent avec zèle et ne laissèrent aucun doute sur la sincérité de leurs intentions. Ils observèrent dès lors toutes les pratiques de la Religion, et, au mois d'octobre 1874, le P. Royer leur conféra le Baptême.

Yé et ses quatre fils avaient contracté leurs alliances au sein du paganisme ; ils voulurent participer aux bénédictions que Dieu fait descendre sur les époux chrétiens; et, un mois après leur Baptême, le 5 novembre, ils venaient tous s'agenouiller dans l'église de Tong-tsin, où le missionnaire leur suppléa les cérémonies du mariage. Ce jour-là aussi, au pied du même autel, en présence de sa double famille, le cinquième fils de Yé, s'unissait à une jeune chrétienne ; et son père adoptif, pour honorer sa piété filiale, voulut lui-même pourvoir aux dépenses de la fête.

TAO-IU-LI. En 1868 ce village ne comptait aucun chrétien ; et Té-sin te, de Ouang-kè-gnang, était le seul catéchumène de cette contrée, où les Missionnaires n'avaient point encore annoncé l'Evangile. L'année suivante, le P. Ravary la visita ; et, en 1870, environ 50 adultes y étaient baptisés. Le 1er octobre 1873, le P. Royer jetait les fondements d'une église ; et, le 25 février 1874, il y célébrait la première messe. Une école s'élevait en même temps pour l'instruction des enfants, et deux vierges parcouraient en tous sens les ving-trois villages, où se trouvent dispersés les néophytes et les catéchumènes. De 1873 à 1875, 25 adultes ont été régénérés dans les eaux du Baptême.

TSI-ZE-IÉ. La rébellion de 1860 fit affluer à Chang-hai une population innombrable, qui fuyait devant les hordes incendiaires dont la marche répandait partout l'effroi. Tsi-ze ié eut ses émigrants comme les autres villes et bourgades du Kiang-sou méridional. Sept d'entre eux reçurent le don de la foi dans les asiles, que les Missionnaires ouvraient aux fugitifs, non loin de la Résidence de Tong-ka-dou, et rentrèrent ensuite dans leur pays, qui ne comptait encore aucun chrétien. Le P. Royer y arriva au mois de février 1867 et les rencontra : ils formaient alors avec une trentaine de païens toute la population de Tsi-ze ié. Ce bourg, situé sur les deux rives du canal impérial, et jadis le centre d'un commerce florissant, n'offrait plus aux regards qu'un triste amas de ruines ; maisons et pagodes, tout avait disparu au milieu des incendies allumés par les Rebelles, et dix cabanes couvertes en chaume étaient les seules habitations nouvellement construites sur ce sol dévasté. Le 6 avril 1867, le P. Royer offrit le saint Sacrifice dans l'une d'elles, appartenant à la famille Tsang, et y baptisa 3 adultes et 2 enfants ; en 1868, 7 autres adultes y reçurent le Baptême. Quelques familles ont commencé peu à peu à suivre les lois du christianisme et l'on compte aujourd'hui 29 néophytes ou catéchumènes dans cette chrétienté naissante. La même cabane continue à servir d'église ; à l'arrivée du missionnaire, on range contre les murs le métier à toile, les rouets à filer, les bancs et les tables ; quelques animaux, hôtes habituels de ce pauvre réduit, n'ont

plus le droit de se montrer, et quelques planches placées entre deux fourneaux forment l'autel sur lequel Notre-Seigneur consent à descendre. C'est là que le P. Royer donne les exercices de la mission; l'auditoire composé de chrétiens et de païens prend place dans tous les recoins laissés libres.

" Hors les temps de la mission, écrit le Père, quand je viens " visiter le centre de Tsi-ze-ié, je dis la messe dans ma barque. Les " six barques des pêcheurs de la Congrégation de S. Pierre de Tong- " tsin, stationnées en cet endroit, s'approchent alors de la mienne; et " pendant que je célèbre le Saint Sacrifice sur mon temple flottant, au " milieu du grand canal, les chrétiens récitent à haute voix leurs " prières du matin, celles de la messe et les litanies. Les deux rives " se couvrent alors de curieux qui regardent et écoutent en silence. La " messe finie, je sors de ma barque, je fais mon instruction. sans ou- " blier le petit mot aux païens; et, après mon déjeûner, je lève l'ancre " le cœur joyeux et content d'avoir annoncé le nom de Jésus et parlé " du bon Dieu à tant de pauvres aveugles."

SOUS-PRÉFECTURE DE VOU-TSIN.

Yang-zu-pao, Sio-dang, et So-tsen chrétientés de date récente, ne comptent encore qu'un petit nombre de néophytes.

YANG-ZU-PAO seul possède une église, dédiée à tous les Saints, et où la première messe a été célébrée, le 27 décembre 1874. Les deux frères Ki, tailleurs, sont les prémices de la Religion catholique en cette contrée, et leur conversion ne remonte qu'à l'année 1869. Une vingtaine de catéchumènes et 56 néophytes composent aujourd'hui la chrétienté de Yang-zu-pao.

SIAO-DANG a traversé des épreuves qui ont diminué le nombre des catéchumènes. Huit familles du village de Zao-ko-deu suivaient depuis quelques temps les lois de l'Eglise; effrayées par les bruits sinistres qui annonçaient le prochain massacre des chrétiens, elles ont de nouveau fléchi le genou devant leurs idoles et méprisé la grâce de

conversion qui leur était offerte. Les néophytes sont restés fidèles à Dieu, et le P. Royer leur a donné pour la première fois les exercices de la mission en 1874, dans la maison de l'administrateur Ouang-lin-dang. Le premier païen qui a embrassé le christianisme à Siao-dang se nomme Kou-kin-fa; il reçut le Baptême à Tsu-ki-gnang, en 1870.

SO-TSEN. Situé au milieu des collines de Za-ié, de Ouang-sè-kiao et de Kiang-yn, So-tsen est un des villages les plus populeux de la sous-préfecture de Vou-tsin. Là, comme à Yang-zu-pao et à Siao-dang, le christianisme ne compte encore que quelques années d'existence; 2 néophytes et 30 catéchumènes forment actuellement tout le troupeau que le missionnaire vient y visiter. La garde en a été confiée à deux vierges Apostoliques, qui travaillent chaque jour à en augmenter le nombre.

SOUS-PRÉFECTURE DE I-HING.

Ici comme dans les deux sous-préfectures de Yang-ou et de Vou-tsin, nous n'avons que peu d'endroits à mentionner; Gneu-ko-tsen, Che-li-pa et Lié-to sont en effet les seuls, où les Missionnaires aient pu fonder des chrétientés.

GNEU-KO-TSEN. En 1866 ce village renfermait une famille disposée à embrasser le christianisme; c'était un dernier reste de ces nombreux catéchumènes, que la rébellion des hommes aux longs cheveux avait dispersés depuis six ans. Le P. Royer se rendit à Gneu-ko-tsen en 1867, et célébra la messe dans la maison de Gneu-ven-koué, qu'il baptisa avec quelques autres personnes. La chrétienté était fondée; sa position avantageuse sur le grand canal qui relie I-hing à Ly-ang la désignait naturellement pour devenir un centre, autour duquel le missionnaire chercherait à faire de nouvelles conquêtes. En 1872, une église y était bâtie, et la première messe fut célébrée, le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, au milieu d'un concours considérable de païens, accourus de tous les villages environnants. Les pêcheurs de Ly-ang font actuellement partie de cette chrétienté

naissante et l'initient à la vie et aux habitudes catholiques. Une douzaine de catéchumènes se préparent à recevoir le Baptême.

CHE-LI-PA. Au mois de novembre 1867, le P. Ravary et le P. Royer parcoururent le territoire de I-hing. Chemin faisant, ils apprirent que des chrétiens étaient venus s'établir à quelques lys au nord de cette ville, après avoir quitté le pays de Tong-tcheou, leur première patrie. Rencontrer des chrétiens au milieu d'une population toute païenne c'était une bonne fortune que les Missionnaires appelaient de leurs vœux; ils se mirent à la recherche des émigrés et découvrirent les familles Yu et Tsang, à sept lys de I-hing. La chaumière de Yu-lo-sè servit de sanctuaire, et les deux Pères y célébrèrent le Saint Sacrifice de la messe. Le fils aîné raconta qu'à trois lys plus loin, du côté du nord, à Che-li-pa, un paysan indigène vendrait volontiers un coin de terre et n'attendait que des acheteurs. Trois mois plus tard, ce terrain appartenait au district de Tsang-tseu; le P. Ravary y bâtissait à petit bruit quatre chambres, et, en 1869, le P. Royer venait y donner les exercices de la mission aux émigrés de Tong-tcheou et aux pêcheurs de I-hing, qui formaient la chrétienté nouvelle. Le Kong-sou fut agrandi peu à peu; 45 catéchumènes se mêlèrent bientôt aux anciens chrétiens, et se préparèrent à recevoir le Baptême. Mais ce mouvement de conversion n'est qu'une ombre de celui qui s'était manifesté en 1858; 600 païens, dispersés dans trente villages, accouraient alors auprès des Pères Clavelin et Sentinier pour solliciter la faveur d'être admis dans l'Eglise catholique. La tourmente révolutionnaire de 1860 a ruiné les belles espérances que les Missionnaires avaient conçues en ces jours heureux, et la moisson qu'ils se disposaient à recueillir a été flétrie par le souffle de Satan. Aujourd'hui Che-li-pa ne compte plus que 15 catéchumènes.

LIE-TO. Lors de la première mission qu'il donnait à Che-li-pa, en 1869, le P. Royer reçut la visite d'un homme qui, se prosternant devant lui, se mit à frapper la terre du front et à verser d'abondantes larmes. Surpris de cette démarche, le Père le releva, lui adressa quelques paroles bienveillantes et le pria de se faire connaître. “Je suis originaire de

" l'île de So-long située dans les eaux du Kiang, dit alors l'étranger, " et je me nomme Yu-tsang-sen. J'ai reçu le Baptême à Kin-tong-kiao " des mains du P. Clavelin, la dixième année du règne de l'empereur " Hien fong (1860) et depuis ce moment je n'ai plus revu aucun mis- " sionnaire. Les grandes désolations des Rebelles sont venues fondre " sur notre malheureux pays, j'ai dû émigrer et je croyais que la Reli- " gion du Maître du Ciel était anéantie. " - " Mais qui donc a pu te conduire ici ? lui demanda le Père."-"Je demeure à Lié-to, répond Yu-tsang-sen. J'avais entendu dire, qu'un Père spirituel était arrivé à I-hing. " Ne sachant pas si vous étiez un prêtre de ma Religion, je suis venu " m'en assurer. Quand je vous ai vu, j'ai été saisi d'une émotion que je " ne pouvais maîtriser. Oui ; me suis-je dit, ce missionnaire est com- " me le P. Clavelin. Puis je me suis mis à regarder les chrétiens ; ils " avaient des chapelets. A ce signe j'ai reconnu que je ne me trompais " pas. Depuis mon Baptême, je n'ai jamais manqué de réciter mon cha- " pelet ; c'est le P. Clavelin qui me l'a donné."- A ces mots, Yu tsang-sen saisit ce précieux souvenir et le montra au P. Royer.

" Garde-le bien, lui dit alors le missionnaire ; et n'oublie pas que, si "jusqu'à ce jour tu as conservé la foi, c'est à ta dévotion envers la " Sainte Vierge que tu es redevable de ce bienfait. Il faut que tu de- " viennes dans ta nouvelle patrie le fondateur d'un centre de chrétiens. "

Yu-tsang-sen accepta la proposition et se mit à l'œuvre. Sa femme. païenne obstinée dans ses pratiques superstitieuses, ne voulut point les abandonner ; son fils et sa bru renoncèrent au paganisme et observèrent les règles de l'Eglise ; et, en 1870, deux habitants du pays s'inscrivaient au nombre des catéchumènes. L'année suivante, le P. Colombel visita Lié-to. Le mouvement de conversion commençait à se propager ; et, en 1872, le P. Royer acheta dans le voisinage, à Gné-tsang, une maison et quelques arpents de terre. Peu de temps après, il y baptisait 18 adultes ; et 11 autres se disposaient à recevoir la même grâce.

Le 21 mai 1875, il se trouvait à Lié-to ; il apprit que 2 nouvelles familles s'étaient déclarées catéchumènes, et que 120 autres, dispersées en dix villages, désiraient se faire instruire des vérités du christianisme.

L'avenir nous montrera si elles persévèreront dans cet heureux projet.

SOUS-PRÉFECTURE DE KIN-KI.

Cette contrée comptait autrefois de nombreux catéchumènes ; ils ont disparu à l'époque de la rébellion, et la plupart d'entre eux sont morts ou n'ont jamais revu leur pays natal. Tong-tsu et Long-sè sont les seuls centres qui se partagent aujourd'hui quelques rares chrétiens, dont le nombre ne s'élève pas à dix.

Mais il est un village, dont le nom doit échapper à l'oubli ; nous voulons parler de SI-TE-KIO-IU.

Le P. Clavelin se promenait un jour sur la montagne de Wei-sè, située à quelques lys de Ou-si, en face du Ta-hou, lac immense qui mesure quatre-vingts lieues de circuit, sur vingt de largeur, au dire des pêcheurs habitués à sillonner ses ondes. C'était en 1856. Le pays de I-hing et de Kin-ki se déroulait sans limites sous les yeux du missionnaire, qui se prit à dire. " Que ne m'est-il donné d'aller sauver des âmes dans cette belle contrée ! " Son catéchiste Zi-tse-zen lui répondit. "Père, si vous voulez me le permettre, j'irai moi-même la visiter." Va, reprit le P. Clavelin ; tu pourras au moins baptiser les enfants moribonds."

Zi-tse-zen partit, et pendant quinze jours il parcourut les campagnes et y annonça la parole de Dieu. Dans une de ses courses la pluie l'obligea de s'arrêter au bourg de Siu-so ; il entra dans un thé, et s'y trouva en nombreuse compagnie. Quelques curieux lui demandèrent quel était son commerce. " Mon commerce, répondit le catéchiste, consiste à propager la Religion du Maître du Ciel." Un groupe se forma immédiatement autour de lui et on l'invita à parler des vérités religieuses. Dieu, le ciel et l'enfer furent les sujets qu'il développa devant ses auditeurs. "Maître, lui dit l'un d'eux, vous êtes bien l'homme que " j'ai vu en songe, la nuit dernière ; la doctrine que vous nous ensei- " gnez est celle que j'ai entendue et elle me semble conforme à la loi " naturelle. Je vous en prie, venez dans ma maison, vous m'instruirez " et je me charge de pourvoir à tous vos besoins." Zi-tse-zen ne put se

rendre à cette invitation, le nombre de ses jours de voyage était fixé et il devait reprendre la route de Ou-si. Mais, charmé d'avoir rencontré un homme de bonne volonté, il lui demanda son nom, s'engagea à revenir le visiter, et lui offrit quelques livres de Religion ; " Prenez-les, lui dit-il, ils vous suffiront jusqu'à mon retour. " Vong les reçut avec joie. Ainsi s'appelait le premier catéchumène de Si-tè-kio-iu. Le P. Clavelin, heureux du succès obtenu, en fit part au P. Sentinier ; et tous deux, à diverses reprises, ils vinrent encourager le nouveau converti. Mais en ces temps désastreux les Missionnaires voyaient souvent s'évanouir leurs plus douces espérances ; Si-te-kio-iu n'échappa point au sort commun. Les Rebelles, maîtres de Nan-king, se mirent alors en marche vers le midi du Kiang-sou ; les populations s'ébranlèrent, et l'émigration commença. Craignant de ne pouvoir embrasser le christianisme avant l'invasion, s'il n'allait lui-même à la recherche d'un prêtre, Vong partit pour Ou-si avec onze membres de sa famille, qu'il avait instruits des vérités religieuses. Tous y reçurent le Baptême et reprirent la route de leur patrie. Peu de temps après, le P. Sentinier allait visiter la chrétienté naissante et baptisait un grand nombre de catéchumènes ; mais, au mois de mai 1861, les Rebelles envahirent I-hing et le pays fut fermé aux courses apostoliques. En 1865, la paix était rendue au Kiang-sou ; un missionnaire parcourut ces campagnes, où la lumière de l'Evangile venait de jeter quelques rayons; c'est à peine s'il put retrouver la trace des villages où elle avait brillé ; il ne marchait qu'à travers des ruines, et cette contrée n'était plus qu'un vaste désert. Le 29 décembre 1872, le P. Royer arrivait à Si-tè-kio-iu et demandait si la famille Vong existait encore. " Des quatre frères, lui répondit-on, il ne reste plus que le troi-
" sième. Tous les chrétiens sont morts. Il y a encore deux catéchumè-
" nes ; l'un, du nom de Vong, est âgé de quarante ans ; le second s'ap-
" pelle Ou ; et en a vingt-cinq. " (1) Le missionnaire reçut la visite de

---

(1) De nouvelles informations apprirent au P. Royer que onze membres de la famille Vong avaient été tués et mangés par leur compatriotes païens, pour avoir

ces deux hommes et les encouragea à persévérer dans la bonne résolution qu'ils avaient prise d'embrasser le christianisme. Vong savait encore faire le signe de la croix et pouvait réciter le *Pater* et *l'Ave*; Ou, depuis l'époque de l'émigration, n'avait trouvé aucun moyen d'apprendre les prières. Son père était mort chrétien, et il voulait lui-même, disait-il, obtenir la même faveur. Le P. Royer retourna à Si-tè-kio-iu, en 1874; et, le 20 juin 1875, il s'y rendait de nouveau. Les deux catéchumènes lui manifestèrent le désir de recevoir le Baptême, et plusieurs païens semblent disposés à suivre leur exemple; mais jusqu'à ce jour il n'a pas encore été possible de leur envoyer un catéchiste pour les instruire.

---

refusé de se nourrir eux-mêmes de chair humaine, parce que, disaient-ils, leur religion ne permettait pas ces horribles festins. Le plus jeune des fils, échappé à la mort, avait pris un engagement sur les bateaux des soldats impériaux.

Tel a été le sort des premiers catéchumènes de Si-tè-kio-iu, si l'on en croit le récit de habitants. Ils sont morts victimes de leur respect pour des corps créés à l'image de Dieu.

Que des hommes se soient nourris de chair humaine, c'est un fait que l'on ne peut révoquer en doute. Il s'est reproduit dans plusieurs villes et contrées occupées par les Rebelles. A cette époque malheureuse, les bras faisaient souvent défaut pour la culture des terres et l'élève du bétail; les animaux manquaient, et, afin d'échapper à la mort, les populations avaient recours aux moyens les plus désespérés. La province du Chen-si peut nous en fournir une nouvelle preuve. Lors de ses excursions dans la préfecture de Hang-tchong, M. L'abbé David rencontra un missionnaire indigène qui lui fit le récit suivant: "Ce Monsieur—le "P. Tchao, prêtre Chinois—me raconte encore que, avant les ravages des Rebel- "les, ces régions étaient très-peuplées, très-riches, très-bien cultivées, qu'il y "avait beaucoup d'arbres auprès des nombreux villages, etc., mais que l'inva- "sion des *Tchang-mao* a tout ruiné, comme un ouragan détruit la moisson. Ce "district renfermait beaucoup d'établissements chrétiens et le nombre des fidèles "montait à douze mille. Maintenant il y en a beaucoup moins; un grand nom- "bre d'entre eux sont morts plutôt de misère que par le fer des Rebelles. Pen- "dant deux ans la seule viande qui s'est vendue aux boucheries est la viande "humaine, celle des personnes mortes d'inanition. Plusieurs mères dénaturées "furent précipitées dans la rivière, pour avoir vendu leurs enfants, comme s'ils

CHRÉTIENTÉS SITUÉES DANS LA SOUS-PRÉFECTURE DE OU-SI.

Gné-kia-iu, Gno-ki, Yé-kiao, Si-tsang, Yang-ong-zang, Lo-za, et Tsong-kiao-deu telles sont les chrétientés que le district de Tsang-tseu possède sur le territoire de Ou-si.

GNÉ-KIA-IU, village où les missionnaires n'ont point encore de pied-à-terre, est un point central autour duquel se groupent les hameaux de Song-ka, Tong-ko-tsie, Chiu-ka-tsen et Gné-ka-tsen. Quatorze familles de néophytes et sept de catéchumènes sont les prémices du christianisme au sein de cette populeuse contrée. Le 10 mai 1875, le P. Royer l'a visitée, et a offert le Saint Sacrifice de la messe à Gné-kia-iu sous le toit hospitalier d'une maison chrétienne; ce jour-là, 8 adultes reçurent le Baptême. L'affluence des païens accourus à la cérémonie était considérable; le missionnaire eut la consolation de leur expliquer le sens des images religieuses suspendues aux murs de sa chapelle improvisée, et les rites du sacrement qu'il venait de conférer aux catéchumènes. Une légion d'enfants prendrait, chaque année, son essor vers le ciel, et de nombreux infidèles pourraient connaître les vérités du christianisme, si une vierge Apostolique résidait à poste fixe au sein de ces populations; mais la pénurie des ressources pécuniaires ajournera peut-être longtemps encore ce charitable projet.

GNO-KI. Il y a seize ans, un pauvre tailleur, nommé Yang-ken-dou, quittait ce village pour se rendre à Chang-hai. La providence dirigeait ses pas, et il eut le bonheur d'assister aux grandes solennités religieuses de l'église de Tong-ka-dou. Frappé de la beauté des cérémonies du culte catholique, il sentit son cœur s'ouvrir à la grâce, et

---

'étaient morts d'eux-mêmes, tandis qu'elles les avaient tués pour en vendre "la chair"...

Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire Chinois, par M. L'abbé Armand David. Tome I. chap. XVI. page 325.

prit la résolution de renoncer aux superstitions païennes et d'embrasser le christianisme. Son séjour à Chang-hai ne fut pas de longue durée ; mais, au lieu de retourner dans sa patrie, il dirigea ses pas vers Ou-si ; demeura au Kong-sou pour y apprendre les prières et la doctrine chrétienne, et reçut bientôt le Baptême des mains du P. Sentinier. Rempli de l'esprit de Dieu, il n'eut plus d'autre désir que celui de convertir ses parents et ses amis, et s'achemina vers son village, priant le ciel de lui venir en aide. Le secours divin ne lui manqua pas ; et, grâce à son zèle, Gno-ki comptait 56 néophytes, au moment où les Rebelles envahirent le pays de Tsang-tseu. Des insinuations perfides circulèrent alors de toutes parts ; et on accusa bientôt les chrétiens de fomenter l'insurrection ; les païens de Gno-ki formèrent l'horrible projet de les massacrer et la famille de Yang-ken-dou fut désignée la première à la vindicte publique. Une bande furieuse assaillit la maison du nouveau converti, au moment où ceux qui l'habitaient s'y trouvaient tous réunis : huit personnes tombèrent sous les coups des meurtriers et les flammes dévorèrent leur demeure. Effrayés de cet acte de barbarie les néophytes se hâtèrent de prendre la fuite pour échapper à la mort. En 1866, douze d'entre eux étaient rentrés dans leurs foyers ; une famille avait apostasié ; le sort des autres restait inconnu. L'année suivante, le P. Royer visita cette chrétienté désolée ; et, montrant au maire et aux habitants le passe-port qui l'autorisait à parcourir le Kiang-nan, et le décret de l'Empereur qui accordait aux Missionnaires la liberté de prêcher l'Evangile, il leur déclara nettement que le but de son voyage était de les exhorter à embrasser le christianisme et qu'ils le verraient souvent revenir au milieu d'eux. Les Rebelles avaient disparu ; la haine était calmée et le massacre hors de saison ; mais le souvenir du meurtre de Yan-ken-dou et des siens glaçait tous les cœurs, et ce ne fut qu'en 1870 que quelques familles osèrent se dire catéchumènes. Au mois de mars 1872, 19 adultes reçurent le Baptême. Le mouvement de conversion se déclarait pour la seconde fois ; et, en 1874, le P. Royer songeait à construire un pied-à-terre où le Saint Sacrifice de la messe pût être

célébré plus convenablement que dans la demeure d'un néophyte, mais un nouvel orage se formait à l'horizon, et rendait impossible la réalisation de ce projet. Des négociations étaient alors entamées entre la Chine et le Japon relativement à l'île de Formose ; on se demandait quelle en serait l'issue et la guerre semblait parfois probable. Des bouches malveillantes firent alors courir le bruit qu'il n'était nullement question d'hostilités entre les Japonais et les Chinois, mais qu'au contraire ces deux nations allaient unir leurs efforts pour chasser les Européens et en purger le sol de leurs empires. Semblables nouvelles souriaient trop aux instincts haineux des païens pour n'être pas accueillies avec joie, et les cris de "*Mort aux Européens*" retentirent plus d'une fois aux oreilles du missionnaire dans ses courses apostoliques. Force fut donc de renvoyer à des temps plus heureux le projet de construction, et aujourd'hui Gno-ki est encore dans l'attente d'un Kong-sou. Ses 68 néophytes et ses 27 catéchumènes se réunissent sous le toit de quelques familles pour prier et célébrer les fêtes de l'Eglise.

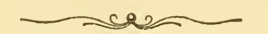
YÉ-KIAO. Vieille terre chrétienne, pleine de souvenirs, Yé-kiao voit chaque année de nouveaux catéchumènes entrer dans le sein de l'Eglise. Le 25 mars 1874. le P. Royer en a baptisé 35, et en 1875 10 autres ont reçu le même bienfait. Cinq vierges Apostoliques, Vê-sin-pao, Vê-gni-kou, Li-tou-kou, Zi-siao-kou et Vê-gni-ki, nées dans cette chrétienté, ne sont point étrangères au mouvement religieux de la contrée; elles l'ont parcourue en tous sens comme beaucoup d'autres encore dans la préfecture de Tsang-tseu. Yé-kiao compte actuellement 211 fidèles, et 10 catéchumènes s'y préparent à recevoir le Baptême.

SI-TSANG. En 1866, 186 personnes formaient toute la population de l'ancienne chrétienté de Si-tsang ; aujourd'hui on en compte 262 et 20 catéchumènes obligés de se presser dans une église trop petite pour les contenir.

YANG-ONG-ZANG. De tristes souvenirs se rattachent à ce nom. Les chrétiens de Yang-ong-zang apostasièrent sous le règne du persécuteur Kien-long. En 1848, le P. Tseu, Lazariste chinois, parvint

à ramener dans le bercail de Jésus-Christ quelques-uns des rares survivants de cette époque malheureuse; la conversion entière de la génération nouvelle n'eut lieu que plus tard sous l'administration du P. Clavelin. Yang-ong-zang compte aujourd'hui 59 chrétiens; mais là, comme en maintes contrées du Kiang-sou, où l'apostasie vint désoler l'Eglise, le souffle de Dieu ne se fait plus sentir, et les catéchumènes ont disparu.

LO-ZA. Il y a quatorze ans, un petit enfant nommé Lieu-en-iong quittait Lo-za son pays natal, à l'approche des Rebelles, et arrivait à Chang-hai. Privé de toute resource il parcourut en mendiant les rues des Concessions européennes; mais cette vie aventureuse et sujette à de nombreuses privations offrait trop de contraste avec les jours heureux qu'il avait passés sous le toit paternel; il ne put s'y habituer et chercha d'autres moyens d'existence. Il parvint à se faire admettre dans une bande d'ouvriers maçons occupés à la construction de la Procure, que M. Libois venait établir au quartier français. Toujours actif, souriant, et docile à la voix de ceux qui lui donnaient des ordres il attira l'attention du vénéré missionnaire qui résolut de le secourir, et, avant de partir pour Hong-kong, le recommanda à M. Casenave premier Procureur de la Congrégation des Missions-Etrangères, à Chang-hai. La maison achevée, Lieu-en-iong dit adieu à ses compagnons, quitta sans regret son métier de manœuvre et se mit au service de M. Casenave. Assidu aux catéchismes de l'église S. Joseph de Yang-king-pang, il acquit bientôt une connaissance suffisante des vérités chrétiennes et fut baptisé à la fête de la Pentecôte, en 1864. Quelques-uns de ses parents vinrent le rejoindre, et dans la même maison trouvèrent le même bonheur: ils se firent chrétiens. En 1862, Lieu-en-iong quitta Chang-hai pour retourner à Lo-za, dont il est le premier néophyte. Telle est l'origine de cette chrétienté nouvelle, qui ne compte encore que 11 membres et 5 catéchumènes.



CHRÉTIENTÉS SITUÉES DANS LA SOUS-PREFECTURE DE KIN-KOUÉ.

Le missionnaire de Tsang-tseu est chargé de l'administration des chrétientés de Teu-sé, Keu-tsong-kiao et Za-sin-kiao, dans la partie orientale du territoire de King-koué.

TEU-SÈ. 23 néophytes et 15 catéchumènes offrent aujourd'hui leurs adorations à Notre-Seigneur dans ce village, qui ne connait le christianisme que depuis six ans. Dieu s'est servi d'une obsession diabolique pour faire éclater la puissance de son bras et briller la lumière de son Evangile aux yeux de ceux qu'il voulait enrichir du don de la foi

Au mois d'août 1868, un néophyte de Kin-tong-kiao, chrétienté du district occidental de Kiang-yn, était au service d'une famille païenne. Son maître nommé Tsu-tsio-sié, vieillard de soixante-huit ans, fut saisi tout à coup d'une maladie étrange, connue dans le langage du pays sous le nom de *Zia-pin*. L'Eglise l'appelle une obsession ou possession diabolique. Les bonzes sont les seuls médecins auxquels on ait recours en pareille occurrence; ils furent appelés. Leurs jongleries ne servirent qu'à prouver leur impuissance; le diable leur tint tête; et, malgré les conjurations les mieux accentuées, il resta maître de la position. Le néophyte de Kin-tong-kiao eut son tour; il parla de Dieu à Tsu-tsio-sié et lui révéla la puissance de Celui qui a créé toutes choses et fait trembler les démons. "Si vous voulez vous faire chrétien, lui dit-il, je me charge de chasser, au nom du Maître du ciel, le diable qui vous tourmente." La proposition souriait au vieux païen; il l'accepta. Le néophyte se rendit alors à Ouang-tang, chrétienté voisine de Teu-sè, pour y prendre de l'eau bénite, et pria l'administrateur de lui indiquer les moyens de mener son entreprise à bonne fin. "Tu commenceras

“par faire le signe de croix sur le malade, répondit l'administrateur; tu “lui donneras ensuite de l'eau bénite à boire, et tu aspergeras sa cham-“bre; mais aie bien soin d'enlever de la maison toutes les images su-“perstitieuses.” Muni de ces instructions, le néophyte arrive près de la couche de Tsu-tsio-sié, et les suit en tout point. L'eau sainte et le signe de la croix mirent en fuite le démon, l'agitation terrible du vieillard cessa immédiatement, et il retrouva un repos que son corps et son âme ne connaissaient plus. Cette guérison merveilleuse, due à la foi d'un chrétien et à la puissance de l'eau consacrée par les prières de l'Eglise, eut du retentissement. Tsu-tsio-sié tint parole; il se mit à étudier les prières, et son exmple fut suivi par les siens et quelques autres personnes. En 1869, le P. Royer vint visiter les nouveaux catéchumènes et offrit le Saint Sacrifice de la messe dans la maison même d'où le démon avait été chassé; puis, au mois d'avril de l'année suivante, il baptisa Tsu-tsio-sié et 4 membres de sa famille. En 1871, 7 adultes entrèrent dans le sein de l'Eglise et vinrent augmenter le nombre des néophytes. Telle est l'origine de la chrétienté de Teu-sè. Des vierges Apostoliques y ont séjourné en 1874 et en 1875, à deux reprises différentes, pour initier ses habitants aux habitudes de la Religion qu'ils ont embrassée.

KEU-TSONG-KIAO. Les quatre premières familles de Keu-tsong-kiao ont été converties à Zi-ka-wei par la vierge Chiu-lin-kou, de Si-tsang, en 1862. C'est là qu'elles reçurent le Baptême. Rentrées dans leur pays après la défaite des Rebelles, elles ne craignirent pas de professer courageusement leur foi au milieu de leurs compatriotes infidèles. Keu-tsong-kiao possède aujourd'hui un petit Kong-sou, où se réunissent 40 néophytes et 6 catéchumènes.

ZA-SIN-KIAO. Les chrétiens de Za-sin-kiao, comme ceux de Yang-ong-zang, apostasièrent sous le règne de Kien-long Un pêcheur de Ou-si, nommé Zen-lo-zen, se mit en rapport avec leurs descendants et les exhorta à embrasser le christianisme. C'était en 1856. Le premier qui voulut revenir à la foi de ses ancêtres se nommait Yang, et grâce au zèle du P. Clavelin et aux exhortations de son catéchiste Zi-tse-zen,

90 adultes reçurent le Baptême dans l'espace de trois ans. L'année suivante, arrivaient les Rebelles avec leur cortège de misères ; le Kong-sou de Za-sin-kiao devint la proie des flammes ; les chrétiens dispersés moururent en grand nombre, et 40 seulement rentrèrent plus tard dans leur pays natal. Un temple des ancêtres, bâti par les anciens apostats, fut démoli et construit de nouveau à la place même du Kong-sou que les Rebelles avaient incendié. Il sert aujourd'hui d'église. Des jours plus heureux semblent renaître pour cette chrétienté qui se compose actuellement de 90 néophytes et de 10 catéchumènes.

Il ne nous reste plus, pour achever l'histoire du district de Tsang-tseu, qu'à mentionner ici la seule chrétienté qui lui appartienne sur le territoire de Kiang-yn, celle de LÈ-TI. Elle compte 102 fidèles, et 28 catéchumènes ; 18 adultes y ont reçu le Baptême pendant l'année 1874-1875.



DISTRICT DE OU-SI.

A trois lys de la ville de Ou-si, du côté de l'ouest, et près du canal impérial se trouve la chrétienté de SÈ-LI-KIAO, la plus nombreuse et une des plus florissantes de la Mission de Nan-king. Elle possède une église gothique, où près de 3,000 pêcheurs peuvent assister aux solennités religieuses. Le 22 décembre 1873, Mgr. Languillat accompagné des Pères Della Corte, Royer, Debrix et Philippe Ouang, la bénit, au milieu d'un concours considérable de fidèles et de païens accourus à cette cérémonie. (1)

Les pêcheurs de Sè-le-kiao forment actuellement une population de 2,851 chrétiens, divisés en huit congrégations.

		Chrétiens.
Congrégations de	S. André	263.
	S. Jean	269.
	S. Jacques	293.
	S. Joseph	372.
	S. Paul	317.
	S. Matthieu	723.
	S. Ignace	311.
	S. François-Xavier	303.
	Total	2,851.

(1) L'église de Sè-li-kiao a 36 mètres de long sur 12,m. 65 de large. Son transsept mesure 29,m. 40 en longueur, et 12, 65 en largeur. La hauteur de la nef est de 10 mètres, celle des bas-côtés de 5m. 35. Commencés au mois d'août 1872, les travaux de construction étaient achevés au mois de septembre 1873.

Un missionnaire écrivait en 1870: " J'ai eu 500 communions à la fête de Noël, à Sè-li-kiao" ; puis il ajoutait plaisamment : " Encore une fête comme celle-là, et vous pourrez me préparer un cercueil." Cette parole est encore vraie en 1875, et tout porte à croire qu'elle le sera long-temps. En effet, aux jours des grandes solennités religieuses, où les Congregations sont réunies, les confessions abondent; et le prêtre, dût-il passer la nuit à les entendre, ne pourra jamais prêter l'oreille à tous ceux qui désirent s'agenouiller au tribunal de la pénitence ; le temps lui manque et ses forces sont impuissantes à seconder son zèle. Heureuses les contrées où la pureté des mœurs et la ferveur des âmes amènent au pied du ministre de Jésus-Christ des légions d'hommes et de femmes avides de se nourrir du pain eucharistique !

Une chétienté nouvelle s'est fondée en 1874, au district de Ou-si. Les laboureurs de **KO-TSANG-OU-LI** ont bâti un Kong-sou dans leur village et cessent d'appartenir à Sè-li-kiao.

HONG-SÈ compte actuellement 60 chrétiens ; 9 catéchumenes s'y préparent au Baptême.

A NGHEU-ZANG. 2 adultes ont été baptisés.

TSI-KOUÉ-KIAO, la dernière des cinq chrétientés du district de Ou-si dont il nous reste à parler, était, il n'y a que quelques années encore, un village inconnu aux Missionnaires ; et son nom ne se rencontrait point sur les registres du Vicariat. Là cependant le christianisme comptait autrefois de nombreux adeptes.

Au mois d'octobre 1866, le P. Royer donnait les exercices de la mission aux pêcheurs de Sè-li-kiao, et il écrivait un jour dans ses notes : " Aujourd'hui j'ai entendu la confession d'une vieille paysanne nommée Ouang, qui habite à Tsi-koué-kiao, dans le voisinage du Ta-hou : à visiter. " Une année se passa sans qu'il put se rendre au lac ; mais en 1868, par une chaude journée de printemps, il arrivait à Tsi-koué-kiao. Les villageois étaient presque tous assis sur l'aire de leurs maisons, occupés à dévider de la soie ; et les curieux accoururent en grand nombre pour voir un européen ; puis après quelques

minutes de conversation, la confiance gagnant peu à peu, on invita le missionnaire à s'asseoir et le thé lui fut servi. La vieille paysanne vint alors le saluer; elle était accompagnée de ses trois fils, dont l'un n'avait pas encore reçu le Baptême. Son arrivée donna lieu à maintes questions sur la famille Ouang, et les rapports n'en devinrent que plus faciles. Une femme païenne s'approcha tout à coup du Père et, sans mot dire, lui remit entre les mains un enfant âgé seulement de quelques mois. Craignant de froisser ces pauvres infidèles, il le reçut puis le rendit bientôt à sa mère, en demandant la raison de cette démarche. "Cela lui portera bonheur", répondit la païenne; et elle avait à peine fait quelques pas pour se retirer, qu'une seconde femme vint déposer son enfant sur les genoux du missionnaire qui le lui rendit aussi après l'avoir béni. Cette coutume excitait la curiosité du P. Royer.

— Pourquoi donc, dit-il, m'apportez-vous ainsi vos enfants?

— Nous savons que vous les bénissez, et que vous faites descendre le bonheur sur leurs têtes.

— Qui vous a dit que je les bénis?

— Mais nous sommes d'anciens chrétiens.

— Comment donc?

— C'est parfaitement vrai. Nos ancêtres, il y a trois générations, étaient tous de la Religion du Maître du Ciel.

Le Père appelle alors la femme chrétienne et son fils aîné.

— Que signifient donc ces paroles? leur dit-il. J'avais toujours cru que vous apparteniez à une famille de néophytes baptisés par le P. Tseu, Lazariste chinois, la 28e année du règne de l'empereur Tao-kouang.

— Tout cela est vrai, répondit la paysanne; et ce que ces païens viennent de vous dire n'est pas faux. En voici l'explication. Autrefois le missionnaire disait la messe dans ma famille maternelle, car ma mère nous répétait souvent que la sienne avait dix ans, quand le Saint Sacrifice fut célébré ici pour la dernière fois.

Il y avait plus d'un siècle qu'un prêtre n'avait visité le village de Tsi-koué-kiao.

— Mais quels sont donc parmi vous les descendants des anciens chrétiens ? demanda le P. Royer.

— Ce sont les familles Ouang, Ye, Tsang et plusieurs autres ; on comptait jadis ici plus de trois cents personnes appartenant à la Religion du Maître du Ciel.

— Nous ne faisons pas de superstitions, dit alors un des Ouang, et nous n'adorons pas les idoles ; mais nous ne prions pas, parce que personne n'est venu nous enseigner la prière.

— La prière, on vous l'enseignera désormais, répondit le Père, heureux d'avoir découvert ce village, dont il reprenait possession au nom de Notre-Seigneur

Au mois de mars 1870, il passa trois jours à Tsi-koué-kiao dans la famille Ouang et y donna les exercices d'une mission, à laquelle vinrent assister plusieurs familles de néophytes baptisés à Zi-ka-wei et à Tong-ka-dou, lors de l'invasion des Rebelles.

Des catéchumènes ne tardèrent pas à surgir dans les villages de Lou-kiao, Neu-tsang, Hiu-wei-li et Tang-wei-li ; le moment était venu de bâtir un Kong-sou où se réuniraient, aux jours de fêtes et de dimanche, tous ceux qui faisaient profession d'adorer le vrai Dieu, et il fut résolu qu'on le construirait à Tsi-koué-kiao, berceau du christianisme dans cette contrée. Ce projet fut bientôt connu, et l'enfer mit tout en œuvre pour en empêcher la réalisation.

Un païen désirait vendre quelques arpents de terre au missionnaire ; on l'enferma dans une pagode, où les lettrés et le maire lui firent entendre de terribles menaces et le contraignirent à choisir un autre acheteur. Les persécuteurs menacèrent même de mettre à mort un néophyte qui voulait faire don d'un terrain pour construire un Kong-sou à Tseu-ki-kiao. Averti de ces menées par le P. Pouplard, Supérieur de la Section de Sou-tseu, le mandarin de Ou-si fit afficher à Tsi-koué-kiao une proclamation dans laquelle il annonçait au peuple que le missionnaire avait droit d'acheter un terrain pour bâtir une église ; puis, fidèle aux traditions des hommes de son rang, il avertissait secrètement le maire de mettre tout en œuvre afin d'empêcher

les paysans de céder un pouce de terre.

Un néophyte de la famille Ouang en vendit quelques arpents; sa maison fut pillée et, pour éviter de plus grands malheurs, il dut s'enfuir à Ou-si, où d'autres compatriotes le suivirent bientôt; car les vexations des païens leur rendaient insupportable le séjour de Tsi-koué-kiao. Enfin la persécution alla si loin que des chrétiens furent battus et conduits dans une pagode où on voulut les faire renoncer a leur religion. Ces faits se passaient au mois d'avril 1873.

Le 24, vers six heures du soir, le P. Royer arrivait à Tsi-koué-kiao, et se rendait dans la famille Ye, où il apprit que les infidèles craignaient d'être privés à jamais de bonheur, si une église s'élevait au milieu d'eux. " Ils n'auraient plus, disaient ils, ni vent, ni eau"; cette triste perspective excitait leur haine et expliquait les excès auxquels ils s'étaient livrés envers les chrétiens. A huit heures, le Père était rentré dans sa barque, pour y passer la nuit, lorsqu'il aperçut un grand nombre d'hommes, qui approchaient avec des lanternes et venaient se grouper sur les deux rives du canal. Son catéchiste leur demanda ce que signifiait cette réunion nocturne. «Nous voulons parler au missionnaire," dit alors un lettré.—" Me voici; répondit le P. Royer en se présentant à l'avant de la barque; que désirez-vous? — " Le Père veut-il bâtir une église ici, à Tsi-koué-kiao? - Oui - " Nous le prions d'abandonner ce projet qui gâterait le vent et l'eau, " reprit le lettré. Réfuter cette idée absurde, enracinée dans la tête des Chinois païens, était alors le seul parti à prendre. Le Père leur annonça un Dieu créateur, maître du vent et de l'eau, comme de toutes choses, et les gouvernant avec une bonté et une sagesse infinies. Un temple élevé en son honneur, loin de l'irriter, ne pouvait donc que le décider à combler de bienfaits la contrée où il allait recevoir l'honneur qui lui est dû. Ces paroles étaient écoutées silencieusement et aucune voix ne s'élevait pour les contredire, lorsque des paysans arrivèrent à l'improviste aux cris de: " Tuons, tuons le diable d'Europe;" ils lancèrent sur la barque des brandons enflammés, et n'épargnèrent au Père ni les insultes, ni les coups. Il dut alors quitter Tsi-koué-kiao et se rendre

à Ou-si. Le sous-préfet de cette ville, informé de ces actes de violence, promit de punir les malfaiteurs et de prêter appui aux Missionnaires ; mais, quelques jours après, il était appelé à remplir de nouvelles fonctions. Son successeur, homme timide, craignit de sévir contre l'instigateur de tous ces désordres, un vieux docteur âgé de soixante-dix ans, qui dans un banquet où il réunit tous les maires de la contrée leur avait fait prêter le serment de s'opposer à la construction de l'église. Cependant une proclamation, sortie du tribunal de Ou-si, invitait de nouveau le peuple à se calmer et à permettre aux Missionnaires d'élever en paix un temple au Maître du Ciel. L'avertissement ne produisit aucun effet ; les barques chargées des matériaux de construction furent assaillies le long des canaux ; on ne pouvait donc songer à bâtir, et les chrétiens qui s'étaient enfuis de Tsi-koué-kiao n'osaient y rentrer. Une lettre adresseé par M. Godeaux, Consul-général de France, au Tao-tai de Chang-hai vint mettre fin à une situation qui donnait gain de cause aux païens. Le Tao-tai envoya à Ou-si un délégué chargé de traiter en son nom cette odieuse affaire ; elle fut bientôt terminée, et les maires du pays ainsi que le fauteur de tous les troubles vinrent à Sè-li-kiao, le 25 décembre, demander pardon aux Missionnaires. Le sous-préfet, le délégué et le R. P. Della Corte, nouveau Supérieur de la Section de Sou-tseu, se rendirent ensemble à Tsi-koué-kiao ; le mandarin harangua le peuple, fixa lui-même les limites du terrain acheté et revêtit de son sceau le contrat d'acquisition. Au mois de février 1874, les travaux commencèrent et, le 3 mai suivant, le P. Royer célébrait pour la première fois la messe dans la nouvelle église consacrée au S. Rédempteur ; ce jour-là 7 adultes y reçurent le Baptême. Tsi-koué-kiao compte actuellement 67 chrétiens et 6 catéchumènes.

Les conversions sont rares dans le district de Ou-si. Le christianisme y est en butte à trop de calomnies, pour que les infidèles le préfèrent au culte de leurs aïeux ; et quand un homme poussé par la grâce ose déclarer qu'il va suivre les lois de l'Eglise, ses parents, quelquefois même les habitants de tout un village s'insurgent contre lui ;

il se voit en butte à mille vexations ; et, s'il n'est doué d'un courage extraordinaire, il abandonne le projet que Dieu lui avait inspiré.

Une vingtaine de païens se disposent maintenant à recevoir le Baptême. Quelque petit que soit leur nombre, fasse le ciel qu'on n'ait pas le regret d'y signaler plus tard des défections.



DISTRICT DE TSANG-ZO.

Deux chrétientés nouvelles viennent de se former dans ce district. La famille Pang a construit une chapelle dans sa demeure, et s'est ainsi séparée de Lo-ieu, où elle suivait autrefois les exercices de la mission.

De plus, aux environs de Liu-so, un certain nombre de néophytes se sont également constitués en chrétienté ; ils recevront chez eux le missionnaire et ne seront plus obligés de se rendre à Tang-kao.

Ving-sept catéchumènes ont été baptisés cette année, dans le district de Tsang-zo. Le mouvement des conversions se manifeste surtout du côté de l'occident, non loin de la sous-préfecture de Kiang-yn ; et les vexations diaboliques ont maintes fois décidé des païens à renoncer à leurs idoles pour embrasser la Religion de Jésus-Christ. Entre autres faits de ce genre qu'il nous suffise de citer le suivant, de date toute récente.

Au village de Siao-li, près du bourg de Liu-so, une jeune femme, nommée Tseu-ou-ze, était obsédée du démon, et les jongleries des bonzes ne pouvaient lui apporter aucun soulagement. Harcelée de mille manières par son redoutable ennemi, elle s'attendait à une mort prochaine, lorsqu'un de ses voisins releva son courage et lui dit que, si elle voulait guérir, il fallait s'adresser à la maison du Maître du Ciel. Il y avait aux environs un petit Kong-sou, où habitait une veuve du nom de Tseu-lieu-ze, chargée d'enseigner les prières et le catéchisme aux enfants. La veuve fut appelée. Des païens, accourus en grand nombre, remplissaient la chambre de la malade ; celle-ci avait complètement perdu l'usage de la parole et ne laissait entendre qu'un grondement extraordinaire, qui lui sortait du gosier. Elle a avoué plus tard que le diable la saisissait alors à la gorge et la pressait de le suivre. Tseu-lieu-ze lui versa un peu d'eau bénite dans la bouche et lui dit d'invoquer intérieurement les saints noms de Jésus et de Marie. Le diable lâcha prise immédiatement, mais il revint les jours suivants et long-

temps encore ; il se plaisait à multiplier ses visites pour se venger de l'échec qu'on lui avait fait subir. La veuve chrétienne visita alors la maison et y aperçut plusieurs objets superstitieux ; pour obtenir un résultat définitif et enlever au démon tout droit de persécuter sa victime, elle invita la famille à croire en Dieu et à détruire les symboles diaboliques appendus çà et là dans les chambres. Tout fut enlevé, sauf l'idole du foyer encastrée dans la partie extérieure de la cheminée d'un fourneau. Les apparitions devinrent plus rares, et la malade suffisamment instruite des vérités religieuses, reçut le Baptême des mains de Tseu-lieu-ze. Cependant le démon ne respecta point le caractère sacré imprimé par le sacrement de la régénération dans l'âme de la néophyte, il se présenta de nouveau devant elle ; à sa vue elle éprouvait une telle frayeur qu'elle s'évanouissait et perdait connaissance. Informé de toutes les circonstances de cette obsession, le P. Bichon envoya un catéchiste détruire le dieu du fourneau. Le diable se montra encore une ou deux fois. Le missionnaire se rendit lui-même dans la chrétienté, interrogea minutieusement le beau-père de l'obsédée, et lui demanda s'il avait entièrement rompu avec toute pratique superstitieuse. Notre homme finit par avouer que le nom de sa bru était encore suspendu, en guise d'ex-voto, devant l'idole d'une pagode voisine, et qu'il s'était engagé lui-même à offrir une somme d'argent dans ce temple diabolique, si l'obsession venait à cesser. Le nom fut enlevé sur-le-champ, et le païen promit de ne pas payer une sapèque. Le P. Bichon put alors, en toute confiance, suppléer les cérémonies du Baptême à la néophyte. Depuis ce moment elle a cessé d'être en butte aux attaques du démon, et sa famille, composée de sept personnes, observe fidèlement les règles de l'Eglise.

DISTRICT DE KOUEN-SÈ.

Dans les faubourgs de Kouen-sè on rencontre quelques païens désireux d'apprendre les vérités chrétiennes.



IV

SECTION DE SONG-KANG.

Dans un rapport écrit sur l'état actuel de sa Section le P. Ferrand compte 2634 chrétiens de plus qu'en 1870. Cette augmentation ne provient pas seulement de la conversion des païens ; elle est le résultat de plusieurs causes réunies. D'abord quelques chrétientés, dépendant autrefois de Zi-ka-wei et de Yang-king-pang, ont été assignées à la section de Song-kang et lui ont apporté un effectif de 898 personnes. Les 1736 autres fidèles se répartissent comme il suit : quatre sixièmes sont dûs aux naissances ; un sixième provient de l'adoption d'enfants païens ; le reste est fourni par les Baptêmes d'adultes.

L'instruction religieuse a fait de notables progrès et le nombre des chrétiens ignorants diminue de plus en plus. Le dimanche et les fêtes sont aussi mieux observés que par le passé ; et, même aux jours ordinaires, le missionnaire voit une nombreuse assistance agenouillée au pied des autels pour entendre la Sainte Messe.

Si l'on excepte la sous-préfecture de Ka-ding, où quelques dizaines de catéchumènes ont embrassé, cette année, le christianisme, les autres districts ne comptent que peu de Baptêmes d'adultes.

Les païens qui songent à se convertir ne sont pas tous guidés par le même motif, et le désir du salut éternel n'est pas le seul mobile qui les décide à faire cette démarche. Dans les contrées infidèles le démon exerce un empire tyrannique et se plaît sans cesse à tourmenter ses victimes ; les obsessions ou possessions diaboliques y sont fréquentes, et c'est à cette cause que l'on peut attribuer un grand nombre de conversions dans la Section de Song-kang. Le païen torturé par Satan fait maintes promesses aux idoles qui n'ont point d'oreilles pour l'écouter, il a recours aux bonzes dont les conjurations restent

sans effet ; il ne lui reste plus qu'un moyen de salut, c'est de demander assistance à la Maison du Maître du Ciel. Ses parents invitent alors une vierge ou un administrateur à réciter quelque prière près de sa couche et à faire sur son corps des signes de croix, en l'aspergeant d'eau bénite. Si ce pauvre infidèle, *pris de la maladie du diable*, consent à renoncer à ses pratiques idolâtriques et à s'instruire des vérités chrétiennes, pour recevoir plus tard le Baptême, le démon est contraint de fuir et perd tout son empire sur celui qu'il torturait autrefois. Dans chaque district on compte plusieurs néophytes, à qui Satan a fait trouver ainsi la route du ciel.

Les Missionnaires de la Section de Song-kang ne sont pas les seuls à signaler cette cause de conversion ; les faits que nous avons racontés, en parlant des districts de Tsang-tseu et de Tsang-zo, la constatent également ; et il n'est pas une contrée dans la Mission de Nan-king, où nous ne puissions trouver des exemples à l'appui de ce phénomène, que l'on ne saurait révoquer en doute. Telles sont les raisons qui nous ont engagé à le mentionner ici une fois pour toutes avec quelques détails.

D'autres infidèles recherchent la protection des Missionnaires pour échapper à des persécutions, ou à des injustices dont ils se voient menacés ; et, afin de l'obtenir, ils promettent d'observer les lois de l'Église et de se préparer au Baptême. Le prêtre leur rend les services qu'ils réclament, lorsque la prudence et la charité chrétienne ne s'y opposent pas, et il cherche à se faire tout à tous pour gagner des âmes à Jésus-Christ ; mais il a soin de soumettre ces catéchumènes à de longues épreuves, avant de verser sur leurs fronts l'eau sainte du Baptême.

Il est une troisième classe de païens qui demandent à se convertir uniquement pour sauver leurs âmes. La vérité de l'Evangile brille à leurs yeux et les intérêts temporels ne sont d'aucun poids dans la résolution qu'ils prennent de renoncer aux superstitions idolâtriques ; ils cèdent simplement a l'attrait de la grâce qui les pousse vers Dieu. Ces dispositions se manifestent surtout chez les mourants. Ils ont eu autrefois des rapports avec les chrétiens et connaissent les dogmes du

paradis et de l'enfer ; en face de l'éternité, où ils vont entrer, ils mettent à exécution le projet qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur, et reçoivent à la dernière heure de la vie l'innocence baptismale qui leur ouvre la porte du ciel.

Telles sont les raisons principales qui déterminent les infidèles à s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ ; il n'y a du reste dans cette Section aucun mouvement sensible vers le christianisme ; et les conversions y sont rares.

La fréquentation des Sacrements continue d'être en honneur. Les hommes, dans beaucoup de chrétientés, ne le cèdent point aux femmes en ferveur, et on les voit s'agenouiller en grand nombre à la Table sainte.

Les écoles sont florissantes et nombreuses ; on en compte 164 ; elles sont dirigées par 85 maîtres et 79 maîtresses. Les vierges Présentandines et les anciennes élèves du Sen-Mou-ieu se distinguent par leur zèle et leur habileté à instruire les enfants et à leur faire prendre les habitudes de la vie chrétienne.

“ Si Dieu nous accorde la paix, dit le P. Ferrand en terminant “ son rapport, si des guerres étrangères ou intestines ne viennent pas “ semer le désordre dans cette vaste et florissante Section, la Religion “ s'y implantera de plus en plus et y jettera de profondes racines. ”

PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME-AUXILIATRICE, À ZÔ-SÈ.

La maison construite, il ya douze ans, à mi-coteau, n'existe plus. Celui qui en jeta les fondements lui souhaitait sans doute une plus longue durée ; ses désirs cependant n'ont point été deçus et Dieu a daigné les réaliser au delà de toute espérance. En effet, à la place des quelques chambres que l'on rencontrait autrefois, s'élève aujourd'hui à Zô-sè une maison nouvelle, où les Missionnaires, que les solennités religieuses appellent au pèlerinage, peuvent trouver un spacieux asile. Commencée au mois de septembre 1874, elle reçut ses premiers hôtes, l'année suivante, à l'ouverture du mois de Marie. La chapelle domestique, dont l'extérieur n'offrait aux yeux que l'apparence d'une maison ordinaire, a subi d'heureuses modifications ; et une façade en style dorique redit à tous qu'elle est la demeure du Maître du Ciel. Deux salles d'attente ont été construites parallèlement sur la petite esplanade qui lui sert d'entrée, et les pèlerins vont s'y reposer.

Il était nécessaire de mettre l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice à l'abri de toute tentative de vol, et de la soustraire avec les stations du Chemin de croix aux desseins coupables de visiteurs malintentionnés. Deux murs d'enclos descendront du sommet de la montagne jusqu'au canal et fermeront complètement l'entrée de cette enceinte réservée ; sanctuaire et stations se trouveront ainsi en sûreté. Ces murs sont en voie de construction et les aumônes des chrétiens, nous l'espérons, ne les laisseront point inachevés.

De nombreux pèlerins accourent chaque année à Zô-sè, pour y honorer Notre-Dame-Auxiliatrice ; aux jours de sa fête on les compte par milliers. Monseigneur Languillat a sollicité pour eux, auprès de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, une faveur spéciale ; et par un indult, en date du 10 septembre 1874, une Indulgence plénière a été

accordée à tous ceux qui, après s'être confessés et avoir reçu la sainte communion feront le pèlerinage de Zô-sè, au jour où sera célébrée sa fête patronale et y prieront aux intentions du Souverain-Pontife, pour sa prospérité et l'accroissement de la Sainte Eglise. (1)

Cet indult fut reçu à Chang-hai, le 17 décembre de la même année, et, le 29, une circulaire épiscopale en donnait connaissance aux Missionnaires et aux chrétiens. Le 24 mai 1875, environ 4,000 pèlerins s'agenouillaient à la Table sainte dans le sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice et gagnaient, pour la première fois, l'Indulgence plénière nouvellement accordée.

A ce jour se rattache le souvenir d'une conversion remarquable.

Un homme originaire de la chrétienté de Kou-li-tsen, au district de Tsang-zo, n'observait plus, depuis dix ans, aucune pratique religieuse ; il ne franchissait jamais le seuil de son église et sa vie était celle d'un apostat. La foi cependant n'avait point encore disparu de son cœur. Il avait entendu souvent des pèlerins faire le récit des fêtes de Zô-sè, et résolut d'aller jouir lui-même de ce pieux spectacle. Le

---

(1) Texte de l'Indult: "Ex audientia SSmi habita die 10 Septembris 1874, SSmus D. N. Pius, Divina Providentia PP. IX, referente me infra scripto S. C. de Propaganda Fide Cardinali Prœfecto, ad preces R. P. D. Adriani Languillat Epi Sergiopol. Vicarii Apostolici Nankinensis in Sinis, Indulgentiam plenariam bene concessit semel in anno lucrandam a christianis omnibus rite confessis et sacra communione refectis qui in montem prope Chang-hai, vulgo dictum Zô-sè, piœ peregrinationis causa convenerint, ibique pro Reipublicœ christianœ augmento ac Romani Pontificis prosperitate, et juxta ejusdem Summi Pontificis intentionem oraverint, die quo festum B. M. V. titulo Auxilium Christianorum celebrari contigerit.

Dat. Romœ ex Œd. dict. S. C. die et anno prœdictis.
Gratis sine ulla solutione quovis titulo.
Alex. Card. Franchi Prœf.

L † S.

Concordat cum Originali.

† Adrianus Languillat S. J.
Epus Sergiop. Vic. Apos. Nan-king.

25 mai, jour de la Sainte Trinité, il arrivait à la montagne, et se hâta d'en gravir les sentiers, où il aperçut bientôt une foule d'hommes, de femmes et d'enfants agenouillés ; ses oreilles entendaient retentir de toutes parts les prières du chemin de croix. Une vive émotion s'empara alors de son âme, et parvenu au sommet de la montagne, il entra dans l'église pour assister à la bénédiction du Saint Sacrement. C'est là que Marie voulut lui accorder une grâce de conversion. Les années qu'il avait passées loin de Dieu se présentèrent alors à son esprit ; et, comme tant d'autres pécheurs avant lui, il sentit toute l'amertume des jours écoulés dans l'oubli des devoirs les plus sacrés. Des larmes abondantes tombaient de ses yeux, et au pied de l'autel, devant la statue de Notre-Dame-Auxiliatrice, il prit la résolution sincère de rester fidèle aux lois de l'Eglise et de réparer par une conduite chrétienne les scandales qu'il avait donnés. Il fit à un missionnaire l'aveu de ses fautes, et le lendemain, fête du pèlerinage, il s'agenouillait à la Table sainte pour y recevoir le Dieu des miséricordes ; puis il quitta Zô-sè, emportant au fond de son cœur une paix, qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Cette journée du 24 mai ne le cédait point en magnificence aux grandes solennités de 1873 et de 1874 : 33 Missionnaires appartenant aux diverses Résidences et Sections de la Mission, 10 Scolastiques et environ 12,000 chrétiens s'étaient réunis pour la célébrer avec l'éclat qui lui est dû.

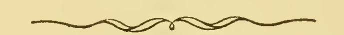
Les ministères spirituels pendant le mois de Marie se résument comme il suit.

Communions .... 7,196.
Grand pèlerinage .... 1.
Pèlerinages des districts, avec offrandes de
cœurs à la Sainte Vierge : .... 7.
Messes célébrées .... 100.
Nombre des pèlerins .... environ 30,000.

Le grand pèlerinage est celui de la fête patronale. Les missionnaires des districts de Tang-mou-kiao, Kiang-yn, Ou-si, Tsang-king, Tsi-pao,

Tsang-ka-leu, Tsang-tseu et Tsu-king ont fait avec leurs chrétiens des pèlerinages particuliers.

Les païens se sont déchaînés contre ces fêtes. A Sou-tseu et dans les contrées voisines ils ont répandu le bruit que les multitudes accourues à Zô-sè forment une grande association politique qui pourrait menacer un jour la sécurité du pays. Le 24 mai, 100,000 hommes, disaient-ils, étaient réunis avec d'innombrables drapeaux et treize pièces de canon sur la montagne, dont le sommet est parfaitement aplani et se changera peu à peu en une forteresse redoutable. Toutes ces calommies sont tombées, et n'ont point obtenu le succès qu'en attendaient leurs auteurs.



V

SECTION DE NÉ-WEI.

L'état matériel de cette Section est loin d'être prospère. Elle possède sans doute, comme nous l'avons déjà dit (1), quelques belles églises bâties depuis une dizaine d'années, mais elle en compte trente-deux qu'il serait nécessaire de renverser, ou qui exigent des réparations considérables. L'argent manque pour entreprendre de semblables travaux. "Quant au mobilier de ces églises il est généralement très-pauvre, souvent brisé, déchiré, pourri." Ce sont les expressions même dont se sert le P. Loriquet dans un rapport sur la Section de Né-wei. Puis il rend ainsi compte de l'état des âmes. "Les chrétiens, hommes "et femmes dit-il, fréquentent de plus en plus les sacrements de Péni- "tence et d'Eucharistie. Outre les grandes fêtes, et les mois du "Sacré-Cœur, de Marie, et de S. Joseph, la répartition des diman- "ches de chaque mois entre les divers endroits centraux contribue "sans doute aussi à ce résultat. Ces dimanches sont autant de rendez- "vous périodiquement préparés à la piété et à la dévotion pour tout "le voisinage.

' La Religion rencontre ici peu d'opposition et de difficulté de "la part des païens. Ils se montrent généralement disposés à la laisser "jouir de la paix et de la liberté. Rarement entend-on un mot d'injure. "Les mandarins eux-même dans leurs relations habituelles se mon- "trent polis et prévenants. A moins donc que le vent ne change dans "les régions plus élevées de l'atmotsphère gouvernementale, il n'y a

(1) Voir "Relations de la Misson de Nan-king. Tome I. 1873-1874. page 33.

" point à craindre d'orages locaux ni de violentes vexations. Ce qui " gêne les progrès de la Religion et l'empêche de gagner les classes " païennes, c'est plutôt l'inertie, l'indifférence, la coutume, la crainte " d'observer les lois de l'Eglise, l'avarice et d'autres passions qui ôtent " même à ceux qui auraient intérieurement quelque bonne volonté " l'énergie ou la faculté d'agir et de suivre le mouvement de leur rai- " son et de leur conscience.

"A part les faibles lueurs d'espérance qui commencent à poindre " dans le district de Tang-mou-kiao, tous les Missionnaires s'accordent " à constater ce fait, aussi désolant que certain, qu'il n'y a dans la " Section aucun mouvement sensible de conversion prochaine de la " part des païens. Ce n'est que de loin en loin qu'on en voit venir " quelques-uns mus par un désir plus ou moins formel de salut.

" Les néophytes, après leur Baptême, montrent généralement du " zèle pour leur instruction et l'observation de leurs devoirs. Pourvu " qu'ils soient suivis et aidés de bons conseils, on ne les voit guère " retourner à leurs superstitions."



DISTRICT DE TANG-MOU-KIAO.

Ce district, un des plus populeux de la Mission, est resserré dans un cercle étroit, mesurant à peine une lieue de rayon. Aux grandes fêtes de l'année, Tang-mou-kiao, sa principale chrétienté, voit plus de 3,000 personnes s'entasser péniblement dans une église trop petite pour les contenir. Les solennités religieuses sont amoindries lorsqu'on ne peut les contempler avec calme, et le chrétien ne savoure pas les douceurs du banquet eucharistique quand, pour s'approcher de la Table sainte ou pour s'en éloigner, il ne doit songer qu'à se frayer un difficile passage. Il oublie alors l'hôte divin qui réclame ses pensées. A Tang-mou-kiao, ces obstacles si nuisibles à la piété chrétienne disparaîtront sans retour, quand une vaste église permettra à tous les fidèles d'y trouver une place où s'agenouiller à l'aise. Mais au milieu d'une population pauvre la réalisation de ce projet offre de de sérieuses difficultés; et des souscriptions ouvertes parmi les chrétiens ne sauraient fournir au missionnaire la somme nécessaire pour l'entreprendre.

La ferveur, que le P. Pouplard se plaisait à constater l'année dernière parmi ses ouailles, ne s'est point refroidie. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont de jour en jour plus fréquentés par les hommes comme par les femmes, et, la veille des fêtes solennelles, le missionnaire se voit dans l'impossibilité d'entendre les confessions de tous les pénitents qui se pressent en foule auprès de lui. A l'époque où il donne les exercices de la mission dans les diverses chrétientés, un nombreux auditoire est chaque jour réuni à l'église, et des hommes, qui jadis vivaient éloignés de toute pratique religieuse, se laissent euxmêmes entraîner par le mouvement général et rentrent dans les sentiers de la vertu. Le Sacré-Cœur de Jésus n'est point étranger à cette action de la grâce, et au district de Tang-mou-kiao presque tous les chrétiens, grands et petits, portent sur leurs poitrines son image bénie.

Quant aux païens, ils ne songent point à lever les yeux vers le ciel; les intérêts matériels ou les jouissances de la terre se disputent leurs cœurs et leur temps: parmi eux les conversions sont rares. Cependant dans la petite ville de Tsé-souo de nombreux visiteurs appartenant aux diverses classes de la société viennent voir l'église, assistent même aux cérémonies de la messe et écoutent volontiers les enseignements de la doctrine catholique. C'est un premier pas fait vers le christianisme. Plaise à Dieu qu'il devienne le commencement de leur conversion!

DISTRICT DE NÉ-KIAO.

Les confessions et communions de dévotion semblaient autrefois chose réservée aux femmes dans ce district; les hommes s'agenouillaient aux pieds du prêtre à l'époque de la mission pour obtenir le pardon de leurs péchés et satisfaire ensuite au précepte de la communion annuelle. Là se bornait toute leur piété, et aux plus grandes solennités religieuses ils ne songeaient point à s'approcher de la Table sainte. Aujourd'hui cette tiédeur commence à disparaître, et, sur les nombreuses communions de dévotion que le P. Marchi a le bonheur d'enregistrer, un cinquième appartient aux hommes.



VI

SECTION DE HAI-MEN.

L'œuvre des écoles attire surtout l'attention des Missionnaires; et leur persévérance à former des maîtres et maîtresses capables d'instruire les enfants fera disparaître peu à peu l'ignorance des populations chrétiennes de Hai-men.

Une nouvelle église dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice a été bâtie, cette année, dans la petite île de Po-ta-so; et les insulaires pourront désormais avoir leurs fêtes religieuses comme les chrétiens du continent.

TSONG-MING.

DISTRICT DE ZANG-SO.

Les hommes de ce district se contentaient autrefois d'une communion annuelle; un heureux changement vient de s'opérer parmi eux et le P. Rossi les a vus, pendant le mois de mai, s'approcher presque tous de la Table sainte. Puisse cette communion renouveler leurs âmes et leur inspirer le désir de s'unir plus souvent au Dieu de l'Eucharistie !

La sanctification du dimanche, l'assistance à l'église, pour y réciter en ce jour consacré au Seigneur les prières d'usage et faire le chemin de la croix, étaient deux points que plusieurs familles n'observaient qu'avec tiédeur, quand elles ne les oubliaient pas complétement; aujourd'hui elles semblent disposées à rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû.

Lorsque le missionnaire célébrait le Saint Sacrifice de la messe, quelques voix d'hommes et de femmes faisaient seules entendre les prières de la liturgie ; les autres chrétiens se maintenaient dans un silence qui révélait leur ignorance ou leur paresse ; aujourd'hui, grâce aux avis réitérés du P. Rossi, une réaction se manifeste en plusieurs endroits : hommes et femmes récitent en grand nombre et à deux chœurs ces mêmes prières.



VII
SECTION DE NAN-KING.

MISSION DE NAN-KING,
proprement dite.

Les anciens chrétiens, comme nous le disions l'année dernière, se rallient autour du missionnaire. Quant aux néophytes, la Religion n'est pour la plupart d'entre eux qu'un mot dont ils rougissent et qui ne semble leur rappeler que de tristes souvenirs. Aux jours de l'exil et de la pauvreté, ils allèrent à Chang-hai chercher asile et protection auprès des Pères de Tong-ka-dou, et furent accueillis avec charité. Le Baptême leur parut un moyen d'obtenir plus sûrement les secours matériels que réclamait leur indigence, ils le demandèrent; les paroles de foi tombaient facilement de leurs lèvres; on les voyait assister aux offices; ils prêtaient volontiers l'oreille aux catéchistes chargés de les instruire, et n'aspiraient qu'au bonheur d'être reçus au sein de l'Eglise: ils y furent admis. Leur vie chrétienne a eu la même durée que leur séjour à Chang-hai; rentrés à Nan-king ils ont apostasié. Des tentatives ont été faites pour les ramener au bercail de Jésus-Christ, qui probablement ne fut jamais le leur; mais elles n'ont point été couronnées de succès. Il n'y a que quelques mois encore, un homme se présentait à la Résidence pour demander des remèdes; on les lui accorda. Ce bienfait fut accompagné d'une aumône spirituelle; on lui parla de Dieu, de l'âme et de ses destinées éternelles; il accueillit volontiers cet enseignement et se montrait disposé à renoncer au paganisme pour embrasser la vérité catholique. Quelques heures après, on apprenait qu'il avait été baptisé à Chang-hai, où il avait vécu avec les apparences d'un chrétien; mais de retour au milieu de ses parents et de ses amis, il renonça immédiatement à toute pratique religieuse et évita de se mettre en rapport avec les Missionnaires, qui probablement

ne le reverront plus. Telle est l'histoire de la plupart des néophytes de Nan-king.

Que dire des païens ? Les calomnies semées à profusion au milieu des masses, pour préparer le massacre des chrétiens et des Européens en 1870, ont laissé dans les esprits des traces profondes. Les enfants grandissent en entendant répéter mille récits odieux, qui les façonnent au mépris et à la peur des prêtres et des étrangers ; et la génération qui se développe hérite d'une dose de haine contre laquelle le christianisme aura longtemps à lutter, pour se concilier les cœurs. Les preuves ne manquent pas pour appuyer cette thèse.

Trois enfants entraient au mois de mai dernier dans la cour de la Résidence, à Nan-king ; deux d'entre eux étaient coutumiers du fait; et, apercevant un Père, ils le suivirent au parloir et lui demandèrent quelques objets européens. Le troisième, malgré des invitations réitérées, refusa obstinément de faire un seul pas. " Pourquoi donc ne veut-il pas entrer" ? dit alors le Père. " C'est qu'il a peur qu'on lui arrache les yeux"; répondirent ses compagnons.

D'autres enfants sont encore moins courageux ; ils redoutent jusqu'à l'approche des Missionnaires ; et, dès qu'ils les aperçoivent, ils s'enfuient en toute hâte, pour sauvegarder leurs cœurs et leurs yeux. Parmi nos voisins ces paniques commencent à devenir rares ; mais dans les quartiers éloignés elles se reproduisent fréquemment.

L'établissement des écoles est un des moyens les plus efficaces que l'on puisse employer, pour réagir contre les odieux préjugés du paganisme. A Nan-king, environ 60 enfants infidèles viennent chaque jour étudier dans notre Résidence. Ceux-là ne songent point à fuir les Européens ; les attentions dont ils sont l'objet, les récréations intéressantes, auxquelles ils prennent part, ont complètement changé leurs idées ; ils nous connaissent, ils nous aiment, et se plaisent à nous visiter. Cet heureux résultat n'est point l'œuvre d'un jour; quoi qu'il en soit, on a pu l'obtenir, et les familles païennes qui nous confient leurs enfants contribuent à faire tomber les calomnies dirigées contre nous.



MISSION DE YANG-TCHEOU.

Le P. Gandar, dans sa relation de 1875, les donne détails suivants sur l'état matériel et spirituel de la Mission qui lui est confiée.

"Nous n'avons, dit-il, dans toute la Mission de Yang-tcheou, aucune église proprement dite. Si l'on excepte les sanctuaires de Tchen-kiang, Ou-ho et Hoa-kia-tou, nos chapelles ne sont que de simples chambres qui servent aux fidèles de lieu de réunion. On y dresse un simulacre d'autel pour y célébrer les saints mystères. Il serait inutile d'y chercher une sacristie, une table de communion, un confessionnal et des fonts baptismaux. Nos ressources pécuniaires et l'exiguité de nos Kong-sou ne nous permettent point de déployer les pompes du culte catholique. Tous ces Kong-sou ont été à peu près complètement achetés ou bâtis aux frais de la Mission ; de plus, quelques chrétientés seulement peuvent nourrir le missionnaire ; et, pour soutenir ses œuvres, il ne doit compter que sur la générosité des Associés de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

"Nous avons des catéchumènes un peu partout; cependant le plus grand nombre se trouve dans la sous-préfecture de Tan-yan. Le champ du Père de famille n'a pas encore été assez cultivé, pour produire des fruits abondants, et je ne puis constater aucun mouvement notable vers le christianisme.

"Les personnes qui embrassent notre sainte foi sont ordinairement des jeunes filles mariées dans des familles chrétiennes, ou des vieillards, à qui les infirmités et les années ont enlevé toute espérance ici-bas. On trouve cependant, surtout dans la sous-préfecture de Tan-yang, des familles entières qui se sont sérieusement données à Dieu. Toutes apprennent les prières et livres de religion à leur portée, et nous les voyons généralement persévérer. Quelques-unes d'entre elles deviennent même très-ferventes.

"Quant à la masse du paganisme, elle reste inébranlable dans

le bourbier de ce monde. Les Chinois de tous rangs ont une idée vague de notre Religion ; mais il en est fort peu qui se montrent curieux de la connaître. Ils ne comprennent souvent ni notre but, ni nos intentions ; aussi nous supposent-ils des motifs d'action tout humains. Quand nous ne faisons que visiter un endroit, ils nous laissent passer tranquillement ; mais si nous voulons nous y établir, à l'instant toutes les passions se déchaînent contre nous. Les mandarins nous supposent des vues politiques. Les gens du peuple s'imaginent que notre présence leur sera nuisible ; ils vont jusqu'à croire que nous arrachons les yeux et les cœurs pour les envoyer en Europe. Ajoutez à ces préjugés la haine instinctive de l'étranger, la pratique séculaire du culte des idoles, et vous comprendrez qu'il ne faut rien moins que la toute-puissance de Dieu pour enlever une âme au pouvoir du démon.

"Cependant nous devons encore compter avec la pauvreté et l'ignorance du peuple. Le paupérisme est affreux. Que de milliers de familles qui ne vivent qu'au jour le jour ! Il est bien difficile d'obtenir qu'elles prennent sur leur travail un peu de temps, pour écouter des instructions et apprendre des prières.

"Et que dire de l'ignorance ? Les femmes n'étudient pas. Les trois quarts des garçons ne mettent jamais le pied à l'école ; et, la moitié des élèves cessent d'étudier, avant de pouvoir lire d'autres livres que ceux qu'ils ont appris par cœur durant cinq, six ou sept ans. Les lettrés sont capables de lire et d'écrire, mais toute leur science se concentre dans la doctrine de Confucius. Toutes leurs facultés sont absorbées dans l'art de faire une belle composition, pour parvenir plus facilement à gagner des piastres. De tels hommes sont aussi éloignés du royaume des cieux que les Scribes et les Pharisiens de l'Evangile. Il en est venu des centaines nous faire visite, je n'en ai pas rencontré un seul qui songeât à sauver son âme. Néanmoins la position s'améliore, et ils ne nous sont plus aussi hostiles qu'autrefois."

La Mission de Yang-tcheou se compose des trois districts de

Yang-tcheou proprement dit, Ou-ho, et Tan-yang.

DISTRICT DE YANG-TCHEOU,

proprement dit.

Ce district comprend actuellement les préfectures de Yang-tcheou, de Houé-ngan et la ville de Tchen-kiang.

PRÉFECTURE DE YANG-TCHEOU.

Les missionnaires y ont établi 7 centres d'action, dans la ville même de Yang-tcheou, à Ho-kia-kiao, Tchang-min-kiang, Kao-yeou-tcheou, Siue-pei-tchouang, Chao-pei et Che-eul-wei.

YANG-TCHEOU. Cette ville opulente a été pillée et incendiée en grande partie par les Rebelles, à trois reprises différentes. La maison, que les Missionnaires y possèdent depuis quelques années, est située dans l'enceinte nouvellement bâtie, au quartier de San-y-ko. La chambre, qui sert de chapelle, peut à peine contenir vingt personnes, et cependant Yang-tcheou compte plus de cent chrétiens. La construction d'une église et d'une petite résidence ne saurait désormais se faire beaucoup attendre; le terrain, où elles doivent s'élever, a été acheté, en 1872, à Kieu-keou-men, près du canal impérial.

L'orphelinat établi, en 1867, dans la grande rue de Tong-kouang-men, laissait concevoir pour la conversion des adultes de légitimes espérances; mais elles ne se sont pas réalisées, au gré de nos désirs.

En effet, parmi les nombreuses nourrices qui le fréquentaient, plusieurs écoutaient volontiers l'explication de la doctrine chrétienne et apprenaient des prières; elles se firent inscrire au nombre des catéchumènes. Les administrateurs de Yang-tcheou et les vierges chargées

de la direction de l'orphelinat les instruisaient volontiers; le missionnaire du district se rendait lui-même dans leurs quartiers de Sen-kia-chan et de Po-kia-za-miao, pour y jeter la semence de l'Evangile; et cependant ces tentatives n'ont été couronnées que d'un médiocre succès. Quelques femmes seulement sont mortes chrétiennes. Les autres — et on en compte plus de trente — ne fréquentent pas l'église; des obstacles, qu'elles ne peuvent ou n'osent briser, les retiennent dans le paganisme; et pas un homme ne songe à se convertir.

HO-KIA-KIAO. *Eglise de Sainte Anne.* Au sud-est de Yang-tcheou habitent quelques familles d'anciens chrétiens, qui donnaient asile au missionnaire, lorsque la persécution l'obligeait à se cacher. En ces jours malheureux les fidèles de la cité sortaient d'une enceinte, où il n'osait pénétrer; ils allaient le trouver à Ho-kia-kiao, s'agenouillaient à ses pieds; et, après avoir obtenu le pardon de leurs péchés et reçu, au milieu de la nuit, dans une pauvre chambre, le Dieu de l'Eucharistie, ils regagnaient furtivement leurs demeures, sans exciter les soupçons des mandarins. Mais, lorsque les temps devenaient meilleurs, et que la Religion et ses ministres n'étaient plus en butte à autant de haîne, les chrétiens de Ho-kia-kiao se voyaient obligés d'aller à Yang-tcheou, pour y suivre les exercices de la mission, ou assister aux fêtes, car ils ne possédaient pas de sanctuaire dans leur village. Depuis quelques années, un petit Kong-sou composé de trois chambres, dont l'une sert d'église, a été bâti au milieu d'eux; et Li-chio-ouen, administrateur de l'orphelinat de Yang-tcheou, est le chef de la nouvelle chrétienté.

TCHANG-MIN-KIANG. *Eglise de S. François-Xavier.* Un médecin nommé Fang est à la tête des fidèles de ce village, où il a bâti une chambrette en roseaux, pour recevoir le missionnaire. Chaque année, il ouvre les portes du ciel à un grand nombre d'enfants moribonds; il exhorte lui-même, ou fait exhorter par sa femme les malades qui forment sa clientèle; l'année dernière, il en a baptisé quatre qui sollicitaient cette faveur, au moment où ils allaient paraître devant Dieu.

KAO-YEOU-TCHEOU. *Eglise de Notre-Dame des Anges.* Au mois de mai 1874, le P. Garnier, Supérieur de la Section de Nan-king, et

le P. Grillo, chargé du district de Yang-tcheou, arrivaient à Kao-yeou-tcheou. Ils venaient prier le mandarin Io-te-tchang, d'enregistrer un contrat, attestant qu'ils avaient légitimement acquis une maison située à Siue-pei-tchouang; et les ordres formels du Vice-roi l'obligeaient à leur rendre ce service, qu'il avait deux fois refusé. Tout en apposant ses sceaux, il leur dit d'un air un peu moqueur: "Vous "avez acheté une maison à 65 lys d'ici; c'est trop loin, et s'il vous "arrive quelque accident, je ne pourrai pas vous protéger. Si elle "se trouvait dans la ville, à la bonne heure!" Ces paroles renfermaient un défi. Le mandarin s'imaginait que les Missionnaires ne réussiraient jamais à s'établir dans sa cité; mais il se trompait. En effet, un mois après cette entrevue, grâce aux démarches habiles d'un néophyte nommé Yang-tsiu-yuen, le P. Grillo parvint à faire l'achat d'une maison dans l'enceinte même de Kao-yeou-tcheou, au quartier connu sous le nom de Tsong-eul-pou. Il en donna avis au mandarin, et le pria d'apposer les sceaux du tribunal sur le contrat et de publier une proclamation. La réponse de Io-te-tsang fut peu encourageante; il semblait renvoyer aux calendes grecques les faveurs demandées. Le P. Grillo lui écrivit une seconde lettre, et lui prouva que, d'après les traités conclus avec la Chine, un missionnaire catholique a le droit de s'établir n'importe où. Cette lettre fut remise au mandarin, le 27 juin, au soir. Craignant que le P. Grillo n'eût recours à une autorité supérieure pour obtenir justice, il réunit immédiatement son Conseil. Le 28, les sceaux furent apposés, et, le 29, on lisait sur les murs de la ville la proclamation suivante:

"*Edit de Io, mandarin de Kao-yeou-tcheou.*

"Les articles du traité conclu avec la France permettent aux Missionnaires de bâtir des églises, de prêcher, d'établir des écoles gratuites et de faire d'autres bonnes œuvres dans l'intérieur de l'empire. Le prêtre français Mang (P. Grillo) a acheté, dans la ville de Kao-yeou-tcheou, de la famille Pié, un terrain, pour y établir une école gratuite et une église. Nous, après avoir informé nos Supérieurs de

cette acquisition, nous avons apposé notre sceau sur l'acte d'achat, conformément au traité. Tout cela est exécuté.

" Considérant que les Missionnaires n'exhortent qu'à faire le bien, nous ordonnons par la présente proclamation que le peuple les traite avec honneur comme des hôtes, qu'il observe avec eux les règles de la justice dans les contrats, et qu'il se montre animé à leur égard de sentiments pacifiques. Que si quelqu'un venait à les outrager, à les calomnier, à violer envers eux les règles de la justice, les maires des localités, où se présenteraient semblables faits, doivent immédiatement dénoncer les coupables, afin que nous puissions les faire saisir et les punir.

" Que tous se conforment à ces ordres.

" Le 16 de la 5e lune."

Cette proclamation, demandée au nom du traité français, n'avait été accordée qu'à contre-cœur. Le mandarin était froissé, et l'on pouvait s'attendre à quelque vexation. Il n'osa s'en prendre au missionnaire, mais il déchargea sa colère sur Yang-tsin-yuen.

Le 20 septembre, le P. Gandar, qui succédait au P. Grillo, arrivait à Kao-yeou-tcheou. Yang-tsin-yuen vint le saluer d'un air triste.

— Qu'as-tu donc ?

— Père spirituel, j'ai été frappé au tribunal du mandarin, et en voici la raison. Vers la fin de la 5e lune, j'étais à Yang-tcheou, pour vous aider à acheter la maison de Chao-pei. Pendant mon absence, un de mes cousins au cinquième degré vendit à une veuve une portion de terre dans mon champ, pour y enterrer son mari. A mon retour, j'aperçus un tombeau au milieu de ma rizière et je demandai l'extraction du cercueil. La veuve refusa, et je dus porter une accusation au tribunal. Pour se justifier, cette femme déclara que, au moment où elle avait acheté le terrain, je me trouvais absent et " à la suite des Européens." A ces mots, le mandarin demanda si j'étais bien ce Yang, qui s'est mis au service des Missionnaires. Sur une réponse affirmative, il me fit appeler. A peine étais-je arrivé :

— Aujourd'hui, dit-il, nous allons juger un chrétien, un diable d'Europe. Yang-tsiu-yuen, pourquoi fais-tu un procès pour mille sapèques? (C'est le prix de la terre vendue). On t'a offert, par conciliation, cinq mille sapèques, et tu les a refusées? En espérais-tu dix mille?

Mandarin, je n'ai jamais proféré qu'une parole: "Rendez-moi mon terrain, je ne veux pas de votre argent."

— Tais-toi; tu es un mauvais sujet. Il faut être un barbare des pays d'Occident, pour m'écrire deux lettres comme celles que j'ai reçues de ton maître Européen, dans le courant de la 5e lune.

— Vénérable Père, ce n'est pas moi qui les ai écrites.

— Tu es un menteur.

Il ordonna alors à un satellite de me donner dix soufflets.

— Père et mère du peuple, répliquai-je, je suis Chinois, et votre sujet. Si j'ai commis un crime, vous pouvez me châtier; mais ma qualité de chrétien ne vous autorise pas à me frapper injustement et à refuser de me rendre justice.

— C'est assez, retire-toi. La cause est finie.

Tel fut le récit de Yang-tsiu-yuen. Il ajouta:

— Vous le voyez bien, Père spirituel, j'ai perdu la face et mon terrain. N'est-ce pas une raison d'être triste? De plus, cette affaire est connue dans toute la ville; le maître d'école, que j'avais retenu, ne veut plus venir enseigner, et les élèves, qui avaient donné leurs noms, déclarent qu'ils n'osent pas venir étudier à la Maison du Maître du Ciel. On dit même que le mandarin ne vous permettra pas de vous établir ici, et qu'il vous rendra l'argent que vous avez déboursé. Père spirituel, voilà la cause de mon chagrin.

Le missionnaire crut d'abord qu'il y avait de l'exagération dans ce récit, et il envoya son catéchiste prendre des renseignements dans les divers quartiers de la ville. Celui-ci confirma les paroles de Yang-tsiu-yuen; il ajouta même que la sentence du mandarin avait produit très-mauvais effet sur le peuple, qui la considérait comme une vengeance contre les chrétiens.

Le P. Gandar fit alors présenter sa carte au sous-préfet et lui annonça qu'il venait prendre possession de la maison achetée par son prédécesseur. De plus, il déclarait que les bruits qui circulaient au sujet du procès de Yang-tsiu-yuen lui semblaient faux et qu'il serait heureux de voir les pièces du jugement. L'entrée du Père dans la ville ne causait à Io-te-tsang aucune inquiétude ; il promettait même de le protéger ; mais il refusait de livrer les pièces demandées.

L'opération la plus urgente, était la prise de possession ; c'est par là que commença le missionnaire. La maison se compose de trois corps de bâtiments occupés par autant de locataires qui, selon la teneur du contrat d'achat, devaient les laisser libres, le 18 septembre. Le 21, ils ne songeaient pas encore à changer de demeure. Sommation de partir leur fut faite, et l'un des trois se décida à livrer les clefs de la partie qu'il habitait. On y plaça aussitôt les images du ciel, de l'enfer, du décalogue, huit tableaux de la doctrine chrétienne et la proclamation du mandarin ci-dessus mentionnée. Un petit autel y fut installé, et le nouveau sanctuaire fut consacré à la Sainte Vierge sous le vocable de *Regina Angelorum*.

Le 24, à trois heures de l'après-midi, le Père quitta sa barque, monta en chaise, traversa les principales rues de Kao-yeou-tcheou et prit possession de sa nouvelle Résidence, dont la cour fut bientôt remplie d'une foule de curieux. Il envoya des présents au mandarin, pour le remercier de la permission qu'il lui avait accordée d'entrer dans la ville, et les accompagna d'une lettre dans laquelle il réitérait énergiquement son désir d'avoir une copie du jugement rendu contre Yang-tsiu-yuen. Le mandarin envoya cette pièce ; elle suffisait pour le faire condamner.

La journée du 25 fut employée à des visites au sous-préfet, au directeur et au sous-directeur de l'instruction, et à quatre des principaux personnages de la ville. Le missionnaire n'eut qu'à se louer de leur politesse. Io-te-tsang éprouvait bien quelque inquiétude au sujet de son jugement.

— Yang-tsiu-yuen a eu tort, dit-il au P. Gandar ; mais enfin le

plus grand saint peut avoir des écarts. Il faut lui pardonner et l'exhorter à se soumettre à ma décision.

— Mandarin, reprit le Père, il m'est bien pénible de voir traiter ainsi l'un des sept de vos sujets, qui ont embrassé le christianisme, car les infidèles qui s'étaient déclarés nos amis n'osent plus maintenant venir à nous. Je n'ai pas encore eu le temps de considérer attentivement la pièce officielle, que vous m'avez envoyée hier, et je vous en parlerai plus tard.

— De grâce, répondit notre homme, que ce soit fini. La cause est jugée.

Le soir, Io-te-tsang venait rendre sa visite. Après les compliments d'usage, le Père se fit apporter la copie du jugement et lut le passage, où il est déclaré que c'est une tierce personne, qui a vendu la terre de Yang-tsiu-yuen.

— Mandarin, dit-il alors, Yang-tsiu-yuen n'avait délégué personne pour cette vente. En Europe, on n'oserait pas vendre le bien d'autrui, sans avoir une procuration par écrit, et je serais étonné qu'il en fût autrement en Chine.

Le sous-préfet, ne sachant que répondre, promit d'instruire de nouveau la cause et d'appeler à son tribunal le vendeur frauduleux. Puis, s'empressant de mettre fin à cette conversation :

— Vous êtes logé bien à l'étroit, dit-il ; vous pourriez ouvrir une porte de communication avec l'autre corps de bâtiment.

— C'est bien là mon intention, reprit le Père ; mais le locataire refuse de quitter ma maison.

A ces mots, le sous-préfet fit appeler l'adjoint du quartier, et lui intima l'ordre de faire déguerpir au plus tôt le locataire entêté.

Cette visite produisit un heureux effet. Les quelques chrétiens de Kao-yeou-tcheou et les amis de Yang-tsiu-yuen entrèrent sans crainte à la nouvelle Résidence, et le missionnaire eut la consolation de se mettre en rapport avec eux.

Le 26, les visiteurs se pressaient en si grand nombre pour voir les images religieuses, que les catéchistes avaient de la peine à

maintenir l'ordre. A la demande du P. Gandar, Io-te-tsang publia un arrêté de police, par lequel il invitait le peuple à se présenter avec dignité à la Maison du Maître du Ciel, pour demander des explications sur la doctrine chrétienne, et non pour s'amuser, encore moins pour se moquer et causer du trouble. L'exécution de cet arrêté fut confiée à l'adjoint.

Telle est l'histoire de notre établissement dans la ville païenne de Kao-yeou-tcheou.

Dans une lettre, datée du 31 décembre 1874, le P. Gandar exposait en ces termes l'état de la chrétienté naissante :

" J'ai été content de ma visite à Kao-yeou-tcheou. La propagation de l'Evangile s'y fait avec rapidité ; les gens sont simples et viennent écouter volontiers l'explication des mystères de la Religion. Deux païens, bien au courant de la doctrine chrétienne, l'exposent aux visiteurs avec plus de verve que nos catéchistes eux-mêmes. Ce sont deux pères de famille. Ils savent déjà les prières essentielles ; mais seront-ils jamais baptisés ? Ils ont tant d'obstacles à vaincre, l'un surtout ! Il a à sa charge sa femme et ses quatre enfants, de plus, la veuve de son frère et ses cinq enfants. Pour nourrir tant de bouches, il n'a que l'exercice de son art. Il est devin, diseur de bonne aventure, explorateur du vent et de l'eau, jette les cartes, etc. Ajoutez que, pour réussir dans toutes ses opérations, il est ordinairement en rapport immédiat avec le diable. Son métier lui rapporte chaque année 300,000 sapèques. Il en dépense 200,000 en bonnes œuvres, pour faire venir l'eau à son moulin. Il m'a assuré que, dès qu'il pourrait d'une autre manière subvenir a l'entretien de sa famille, il renoncerait à toutes ces diableries. Ce devin a été bonze, tao-ze, et a vécu un an, au Kiang-si, avec le Bouddha vivant. C'est de lui qu'il tient tous ses diplômes, énormes pancartes qu'il m'a montrées. "

Le 10 janvier 1875, le P. Gandar était de passage à Kao-yeou-tcheou et y recevait du mandarin une proclamation qui l'autorisait à établir une école.

La nouvelle chrétienté se compose de 14 fidèles appartenant

à une famille nommée Ouen, originaire du Se-tchouan. Aucun habitant du pays n'a encore reçu le Baptême.

SIUE-PEI-TCHOUANG. *Eglise des Saints Anges.* En 1866, le Hia-ho fut inondé ; et les habitants, réduits à une affreuse misère, quittèrent leur pays, pour aller chercher en d'autres contrées quelques moyens d'existence. Un grand nombre d'entre eux se dirigèrent sur Tchen-kiang. Le P. Seckinger était alors missionnaire en cette ville ; et reçut dans son école plusieurs enfants émigrés. Dix d'entre eux, appartenant à des familles venues de Siue-pei-tchouang, y furent admis comme internes, et y restèrent pendant trois ou quatre ans. Neuf reçurent le Baptême; et, après s'être formés aux habitudes de la vie chrétienne, ils partirent de Tchen-kiang et reprirent le chemin de leur patrie. C'est à eux que la chrétienté de Siue-pei-tchouang doit son origine ; elle compte aujourd'hui une quinzaine de fidèles. Une chrétienne de Houé-ngan vient de s'y établir, pour enseigner dans le Kong-sou les prières aux personnes de son sexe.

Quelques-uns des anciens élèves, dont nous venons de parler, se sont mis au service de la Mission.

CHAO-PEI. *Eglise de Notre-Dame du Saint Rosaire.* Chao-pei est un bourg situé sur le canal impérial, à quarante lys au nord de Yang-tcheou, à l'endroit même où les eaux du Hong-tsé et des autres lacs s'échappent vers l'est, pour aller arroser les campagnes du Hia-ho. Le P. Garnier, Supérieur de la Section de Nan-king, frappé des avantages qu'offrait cette position pour la propagation de l'Evangile, y fit acheter une maison, où le P. Gandar put s'établir, le 11 janvier 1875.

Cette chrétienté naissante ne compte qu'une seule famille, venue du Kiang-si pour se livrer au commerce.

CHE-EUL-WEI. *Eglise du Saint Rédempteur.* Ici tout est nouveau. Le bourg de Che-eul-wei n'a encore que deux ans d'existence, et la chrétienté n'est établie que depuis quelques mois. Voici en peu de mots l'histoire de cette double origine.

De nombreuses barques chargées de sel stationnaient autrefois à

Tsi-ho, en face de Tchen-kiang, et gênaient la circulation. Le gouvernement décida que désormais elles s'arrêteraient, à quelques lys de la ville de Y-tchen, près de la douzième jetée construite sur la rive du Yang-tse-kiang et désignée sous le nom de Che-eul-wei (in). Aujourd'hui une forêt de mâts couvre le fleuve, sur une étendue de trois à quatre kilomètres aux abords de la nouvelle station; et là, où l'on n'apercevait jadis aucune demeure, s'élève une bourgade populeuse, fréquentée par des marchands accourus de toutes les provinces de l'empire. Cinq ou six familles chrétiennes, originaires du Hou-pé, y ont établi leur domicile, et c'est pour veiller au salut de ces quelques ouailles qu'une maison y a été achetée. La garde en est confiée à l'ancien propriétaire nommé Ouang, administrateur de la nouvelle chrétienté, composée d'une trentaine de personnes.

PRÉFECTURE DE HOUÉ-NGAN.

HOUÉ-NGAN-FOU. *Eglise du Sacré-Cœur de Marie.* A l'époque où le Ouang-ho, plus connu sous le nom de Fleuve jaune, baignait les murs de cette grande cité, elle jouissait d'une splendeur qu'auraient pu lui envier beaucoup de villes de l'empire. Centre d'un commerce considérable, elle voyait affluer dans ses canaux des barques venues de maintes contrées lointaines; et, pour donner asile à tous les étrangers qui lui demandaient un coin de terre, elle avait dû se créer une double enceinte, en dehors de ses premières murailles. De là les noms de Kieou-tchen, Sin-tchen et Kia-tchen vieille ville, nouvelle ville et ville ajoutée, employés pour la désigner. Depuis 1850, le Fleuve jaune a changé son cours, il se jette dans le golfe du Pé-tché-ly; et, en fuyant les rives de Houé-ngan, il lui a ravi sa fortune et sa renommée. Puis, aux maux causés par la nature, les Rebelles sont venus en ajouter d'autres. Kia-tchen ressemble aujourd'hui à un désert, et Sin-tchen compte à peine quelques maisons, disséminées çà et là au milieu de

ses murs en ruine. Le commerce a disparu, et c'est à peine si les ouvriers peuvent trouver un peu de travail. Les misères morales marchent de pair avec les désastres matériels : la passion du jeu et l'usage de l'opium ont appauvri la population de Houé-ngan.

En 1866, Mgr. Languillat chargea le P. Seckinger de l'administration des chrétientés situées sur les bords du canal impérial, depuis Tan-yang, jusqu'au nord du Kiang-sou. Le Père vint à Houé-ngan et donna les exercices de la mission dans une famille particulière, car alors il n'y avait pas de Kong-sou. A l'époque de la rébellion de 1860, l'émigration et la mort avaient éclairci les rangs des fidèles ; des 500 qui composaient jadis cette florissante chrétienté, il en restait à peine un tiers. Pour sauver ces derniers débris, le missionnaire résolut d'acheter une maison, où il pût habiter et réunir ses ouailles, aux jours de son passage à Houé-ngan. En 1868, il fit l'acquisition d'une demeure située dans la vieille ville, au quartier de Siao-kao-pi-hang ; mais il eut maintes difficultés à vaincre pour en prendre possession. Les mandarins dans leur haine aveugle contre la Religion et les Européens brûlèrent le contrat d'achat et cherchèrent à revendre la maison ; puis, ne pouvant y réussir, ils la destinèrent à une œuvre de bienfaisance, et en remboursèrent le payement pris sur les deniers publics. Le Consul Général de France à Chang-hai, et la Légation de Pé-king furent avertis de cet acte d'injustice ; la diplomatie nous fit rendre une propriété légalement acquise ; et, l'année suivante, au mois de juillet, un nouveau contrat scellé en bonne et due forme fut remis au missionnaire par un des mandarins. Ce Kong-sou sert aujourd'hui de lieu de réunion aux fidèles dispersés en divers endroits de la ville et même dans la campagne. La foi et la ferveur des anciens jours commencent à renaître, et les brebis égarées rentrent au bercail. Nés dans les rangs du peuple, les chrétiens de Houé-ngan n'ont pas été les derniers à souffrir des maux de leur patrie. Ils sont non-seulement incapables de pourvoir aux frais, que nécessitent les besoins du culte et la visite du missionnaire, mais beaucoup d'entre eux reçoivent de leur Père spirituel les secours que réclame une extrême indigence.

Païens et chrétiens du bas peuple sont en proie à une égale misère. “Pendant l'hiver, dit le P. Gandar, on distribue, une ou deux fois par jour, aux plus indigents un brouet clair mêlé de riz, pour les empêcher de mourir de faim. Je demandais à notre maître d'école pourquoi il avait si peu d'élèves dans sa classe. Il fait froid, me répondit-il; beaucoup d'enfants n'ont pas d'habits; et puis, ils vont manger la pitance que l'on distribue aux pauvres.”

Cette année, une école a été établie pour les filles; deux seulement s'y présentaient. Etonné de cette pénurie d'élèves, le Père voulut en connaître la cause; et il apprit que les filles comme les garçons ne trouvaient plus chez leurs parents la nourriture, dont elles avaient besoin, et qu'elles allaient la demander aux fourneaux de bienfaisance. Il promit alors de donner un repas par jour; dix petites filles arrivèrent à l'école; une jeune femme y fut même amenée par son mari, et elle s'engageait à étudier pendant trois mois, si on lui assurait deux repas au lieu d'un; sa demande fut agréée, et elle se mit au nombre des élèves. Nous ne saurions taire ici les noms de Tsiang-iun-kou, jeune vierge de 25 ans, originaire du village de Kin-ka-haong, près de Chang-hai, et de Yang-tsang-ze, veuve fervente de Houé-ngan. Ces femmes dévouées dirigent l'école des filles, et ont rendu à la chrétienté des services que Dieu n'oubliera pas. A l'époque de la mission, les paysannes chrétiennes viennent passer un ou deux jours dans leur maison, et trouvent auprès d'elles instruction et conseils. Pendant l'année, elles enseignent les prières aux personnes de leur sexe, qui désirent embrasser la Religion et les initient aux pratiques du christianisme.

Outre les deux écoles dont nous venons de parler, il en existe une troisième dans l'enceinte de Kia-tchen. Les enfants païens qui la fréquentent sont obligés d'apprendre le catéchisme et d'entendre des instructions proportionnées à leur âge.

Tel est l'état actuel de la chrétienté de Houé-ngan.

TSIN-KIANG ou TSIN-HO HIEN. Au mois d'octobre 1874, un médecin, nommé Hia-kiun-tsiuen, écrivit au P. Gandar pour l'inviter à venir dans cette ville. Originaire de la province du Chan-tong, il

n'avait pas rencontré un seul missionnaire depuis onze ans et désirait se confesser et communier ainsi que toute sa famille. Le 21 novembre suivant, le P. Gandar arrivait à Tsin-kiang avec le R. P. Foucault, qui visitait alors le district de Yang-tcheou. Il se rendit pendant la nuit à la demeure du médecin, afin de ne pas exciter l'attention publique, y exerça les fonctions de son ministère et distribua la sainte communion aux pieux chrétiens, qui l'avaient appelé. Quelques heures après, il était de retour sur sa barque. Le R. P. Foucault, informé de l'heureux résultat de cette démarche et des bonnes dispositions de la famille Hia, décida qu'une maison serait achetée à Tsin-kiang, pour permettre au missionnaire de s'occuper de cette chrétienté naissante. Peu de temps après, cet achat était réalisé ; mais des difficultés surgirent, au moment où le propriétaire, nommé Kin, dut apposer sa signature sur le contrat de vente. Au lieu du nom du P. Gandar il aperçut les cinq caractères "*Tien-tchou-tang Kong-tsang*" — formule usitée pour toutes les acquisitions faites par la Mission. — "Si vous écrivez le nom du missionnaire ou de son catéchiste, dit-il alors, je vais signer immédiatement. Mais, si vous employez les mots "*Tien-tchou-tang Kong-tsang*," je ne consentirai à signer que quand vous m'aurez apporté un certificat du sous-préfet, attestant que je ne serai pas molesté, pour avoir vendu ma maison au "*Tien-tchou-tang*." Voilà la raison pour laquelle tant de païens refusent de céder leurs propriétés, même à des prix élevés : ils craignent de se voir exposés à mille vexations de la part des mandarins et de perdre, pour s'y soustraire, une partie de la somme qu'ils ont reçue. Le passe-port du P. Gandar, puis le décret de l'empereur Hien-fong, attestant que les Missionnaires ont le droit d'acheter des maisons et des terres, furent inutilement mis sous les yeux de Kin ; ces pièces ne lui inspiraient aucune confiance, car il ne pourrait les invoquer sans s'exposer à être battu, si le sous-préfet de Tsin-kiang le citait à son tribunal (1).

---

(1) Quand M. Neel, de la Congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au Kouy-tcheou, fut saisi et conduit au prétoire de Kay-tcheou, le 18 février

En présence de ces difficultés, il ne restait qu'un seul parti à prendre ; c'était de réclamer l'appui du mandarin. Le Père lui demanda une audience et ne l'obtint pas sans peine. Ce début faisait prévoir des négociations difficiles ; en effet, la première visite ne produisit aucun résultat, et elle fut suivie d'une seconde dans laquelle le sous-préfet se montra de nouveau inflexible. Il refusait d'apposer le sceau du tribunal sur le contrat d'achat, s'il n'y lisait pas les mots de "*Tien-tchou-tang Kong-tsang* ;" et, d'un autre côté, il ne voulait point conseiller au propriétaire de le signer, quand ces mêmes mots y seraient écrits.

Le soir, le P. Gandar eut le mot de l'énigme. Son catéchiste et Hia-kiun-tsiuen se rendirent au tribunal, pour essayer une troisième fois d'obtenir justice. Le sous-préfet les reçut poliment, but le thé avec eux et leur dit : "Le missionnaire Kang (1) veut acheter une maison à Tsin-kiang ; et il me montre son passe-port et le décret de l'empereur ; c'est inutile. Je sais qu'il a le droit pour lui ; mais si je le laisse s'établir ici, c'est un nouveau tribunal dans la ville. J'ai à craindre en haut, j'ai à craindre en bas. L'empereur a promulgué ce décret ; j'en conviens ; mais moi je ne puis voir l'empereur, ni compter sur sa protection. Tous les ordres me viennent de mes supérieurs ; et ici c'est le Vice-roi qui gouverne. Apportez-moi un mot de sa part, et à l'instant je vous permets tout ; car alors je n'aurai rien à craindre ni pour ma personne, ni pour ma place. Si, sans cette précaution, je laisse établir ici une Maison du Maître du Ciel ; le peuple

---

1862, il voulut montrer son passe-port au mandarin, pour lui prouver qu'il avait le droit de prêcher la Religion de Jésus-Christ. — "Ce passe-port, s'écria le mandarin, t'a été délivré par ton gouvernement et non par le nôtre ; *il ne fait pas foi pour nous.*" *Les Missions Catholiques* 8e *année, n°* 350, *p.* 83. Et cependant le passe-port des Missionnaires, rédigé en français et en chinois, est muni de la signature des autorités chinoises tout aussi bien que de celle du ministre de France à Pé-king.

(1) Nom Chinois du P. Gandar.

n'a qu'à se révolter comme à Tien-tsin, alors je suis perdu. Voilà la raison pour laquelle je ne cède pas à la demande du missionnaire."

Ces paroles font connaître la tactique gouvernementale. L'empereur signe les traités et publie les décrets, que réclament les puissances Européennes, quand il ne peut les refuser; mais ces actes *ne font pas foi pour lui;* et les fonctionnaires, en les éludant, acquièrent des droits à sa reconnaissance. Ceci explique la conduite, en apparence contradictoire, des mandarins dans diverses parties de l'empire; les uns tolèrent la Religion, d'autres la persécutent. Le christianisme n'a point leurs sympathies; Confucius est leur maître, et ils ne permettront point à Jésus-Christ de régner sur leur patrie. Mais, en hommes habiles, ils se prêtent ordinairement aux circonstances. S'ils peuvent nous persécuter sans créer à leur gouvernement des embarras dont il se plaindrait, et dont ils seraient eux-mêmes victimes, ils se font persécuteurs, c'est pour eux un titre de gloire. Quand la persécution n'est pas opportune, si elle est même difficile, ils ménagent les chrétiens; et, après les avoir vexés dans une cité ou une province, en changeant de poste, ils changent de tactique. On les voit même parfois se montrer pleins de courtoisie à l'égard des Missionnaires, qui profitent de ces bons moments pour obtenir d'eux quelques faveurs (1).

Mais revenons à l'affaire qui nous occupe. Le P. Gandar, ne pouvant obtenir justice du sous-préfet de Tsin-kiang, s'abstint momentanément de faire d'autres démarches. Celui-ci écrivit au Vice-roi de Nan-king un rapport, dans lequel il lui racontait ce qui s'était passé, et il en reçut une réponse qu'il communiqua au missionnaire. Le Vice-roi déclarait qu'il venait d'examiner le traité conclu avec la

---

(1) Lieu-kouen-ie, si on le juge seulement d'après le récit de sa visite à Tong-ka-dou, semble favorable à la Religion. Mais, pendant qu'il était gouverneur du Kiang-si, Missionnaires et chrétiens n'avaient qu'une voix pour se plaindre de son administration.

On rencontre cependant des mandarins à qui la douceur et la droiture de leur caractère font une loi de protéger les chrétiens; mais ils sont rares.

France et il en exposait ainsi la teneur : 1° les Missionnaires peuvent acheter des terrains ou des maisons, quand ils trouvent un vendeur ; mais ils ne doivent forcer personne à vendre ; 2° quand ils désirent faire une acquisition, ils sont obligés d'en donner connaissance au mandarin, qui alors prendra les informations nécessaires, examinera le vent et l'eau, etc, et leur remettra ensuite un contrat enregistré, qu'ils recevront très-humblement.

Ces principes exposés, le Vice-roi concluait que le P. Gandar n'avait pas le droit de contraindre le propriétaire Kin à céder sa maison au *Tien-tchou-tang*.

Deux réflexions se présentent ici naturellement. Il est d'abord évident que le sous-préfet de Tsin-kiang, dans son rapport, avait exposé l'affaire d'une manière inexacte, pour ne pas dire fausse. Le propriétaire Kin ne refusait point de vendre sa maison, puisqu'elle était déjà vendue ; mais les mots de *Tien-tchou-tang Kong-tsang*, écrits dans le contrat, lui faisaient redouter la colère du mandarin, et, pour s'y soustraire, il exigeait une garantie, que celui-ci refusait d'accorder.

De plus, le Vice-roi, en exposant la teneur du traité, altère le texte ; ou, s'il le cite exactement, sa citation vient jeter un nouveau jour sur la tactique de son gouvernement, qui met entre les mains de ses fonctionnaires des documents différents de ceux que les plénipotentiaires ont signés (1).

---

(1) En effet, l'article 13 du traité signé, le 27 juin 1858, à Tien-tsin par le baron Gros et les commissaires impériaux Kouei-liang et Houa-cha-na, est ainsi conçu : " La religion chrétienne, ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communions chrétiennes jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et le libre exercice de leurs pratiques religieuses ; et une protection efficace sera donnée aux Missionnaires, qui se rendront pacifiquement dans l'intérieur du pays, munis des passe-ports réguliers, dont il est parlé dans l'article 8. Aucune entrave ne sera apportée, par les autorités de l'empire Chinois, au droit qui est reconnu à tout individu en Chine d'embrasser, s'il le veut, le christianisme, et d'en suivre les pratiques sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait.

Le P. Garnier, informé de toutes ces menées, écrivit au Vice-roi pour solliciter sa protection ; il n'en reçut qu'une réponse semblable à celle qui venait d'être adressée au sous-préfet de Tsin-kiang. Sur ces entrefaites, celui-ci fut appelé à un nouveau poste et remplacé par un mandarin nommé Hou, employé autrefois au tribunal des affaires européennes, à Nan-king. Le 5 juin 1875, le P. Gandar lui fit une visite. Hou se montra poli ; sa parole était même parfois aimable et respectueuse ; mais il avait dans le cœur trop de haine contre le christianisme, pour la dissimuler complètement, et il lui échappa des propos amers contre Hia-kiun-tsiuen, qui avait négocié l'achat de la maison de Kin. Dans une proclamation, affichée sur les murs de la ville, il venait de faire connaître au peuple les conditions auxquelles serait soumis quiconque désirait céder une propriété aux Missionnaires : " Le vendeur était tenu à consulter ses voisins sur l'opportunité de cette transaction ; il devait ensuite en donner avis au tribunal et recevoir la visite du mandarin et de ses employés, qui examineraient le local

---

" Tout ce qui a été précédemment écrit, proclamé ou publié en Chine, par ordre du gouvernement, contre le culte chrétien, est complétement abrogé, et reste sans valeur dans toutes les provinces de l'empire. "

La " Convention de paix additionnelle au Traité de Tien-tsin conclue le 25 octobre 1860 " renferme un article relatif à la Religion. En voici la teneur : article 6. " Conformément à l'édit impérial du 20 février 1846, on annoncera dans tout le royaume qu'il est permis au peuple de propager et de pratiquer la doctrine du Seigneur du Ciel, de tenir des réunions dans ce but, de bâtir des églises et d'y vaquer aux exercices du culte ; ceux qui sans raison s'opposeraient à ces droits seront légalement punis. Une indemnité sera payée pour les églises, écoles, cimetières, terres et bâtiments qui appartenaient autrefois aux chrétiens persécutés ; elle sera remise au représentant de la France à Pé-king, qui la transmettra à qui de droit. De plus, il est permis aux Missionnaires français de louer et d'acheter des terres dans toutes les provinces et d'y bâtir à leur gré. "

Voilà le texte des traités ; et on peut se demander de quel droit la Cour de Pé-king, ou les mandarins veulent les modifier, à l'aide de conditions arbitraires et vexatoires.

mis en vente." Ces formalités étaient odieuses et nécessitaient des dépenses que peu de gens voudraient affronter: c'était opposer aux desseins des Missionnaires des obstacles à peu près insurmontables. Cependant Hou ne craignit pas d'annoncer au P. Gandar qu'il venait de publier en sa faveur une proclamation conforme aux traités. Un jeune homme désirait vendre sa maison et se rendit au tribunal, pour s'informer si cette résolution serait favorablement accueillie. Tous les employés lui conseillèrent de renoncer à son projet, parce qu'il ne pourrait jamais se soustraire aux vengeances du mandarin ; et nous sommes encore à nous demander quand nous pourrons avoir un pied-à-terre à Tsin-kiang.

TCHEN-KIANG. Procure de la Section de Nan-king. *Eglise du Sacré-Cœur de Jésus.*

Située à l'embranchement du canal impérial et du Yang-tse-kiang, sur la rive méridionale de ce fleuve, Tchen-kiang est une cité populeuse et florissante, ouverte au commerce étranger par les traités de 1858. Les Anglais y possèdent une concession et les Chinois y entretiennent une garnison tartare. Une trentaine d'Européens, pour la plupart employés de la douane chinoise, sont les seuls étrangers qu'on y rencontre. Avant la rébellion de 1860, on y comptait environ 150 chrétiens; dix-huit seulement échappèrent à cette tourmente révolutionnaire; trois habitaient la ville; les quinze autres avaient établi leur demeure en dehors de son enceinte.

En 1864, le R. P. Gonnet, Supérieur Général de la Mission, acheta à Tchen-kiang une vieille maison, qui devait leur servir de point de ralliement. Deux ans plus tard, le P. Seckinger fit l'acquisition d'un terrain, à deux cent cinquante pas du fleuve ; il y établit une petite Résidence, une école et une pharmacie. L'école compta bientôt treize pensionnaires, parmi lesquels neuf devinrent, comme nous l'avons vu, les fondateurs de la chrétienté de Siue-pei-tchouang. La pharmacie, confiée aux soins du F. Bernard, fut ouverte à des milliers de malades; quelques-uns embrassèrent le christianisme; les autres, peu soucieux du salut de leurs âmes, ne nous demandaient que des

remèdes et tournaient le dos à quiconque essayait de leur indiquer la route du ciel.

En 1868, une petite colonie de chrétiens du Hou-pé vint s'établir à Tsi-ho, vis-à-vis de Tchen-kiang, sur la rive opposée du fleuve. Les uns achetèrent quelques pauvres chaumières pour y faire leur commerce; les autres habitaient sur leurs barques, transportaient du sel en diverses contrées et trouvaient dans cette industrie un moyen d'existence; tous devinrent membres de la chrétienté de Tchen-kiang jusqu'en 1874, époque où ils durent se rendre à Che-eul-wei.

Cependant la misère envoya bientôt aux Missionnaires quelques catéchumènes; 62 reçurent le Baptême; mais la plupart ne tardèrent pas à retourner à l'idolâtrie; ils n'avaient vu dans le christianisme qu'un moyen de se procurer quelques avantages temporels; et, déçus dans leurs espérances, ils secouèrent le joug de la foi.

Les années suivantes n'ont point fourni de plus abondantes moissons d'âmes; et cependant rien n'a été négligé pour jeter la semence de la parole divine au milieu de la population païenne. La première Résidence était incommode; une nouvelle fut bâtie, en 1871, sur la Concession anglaise; pharmacie, école, orphelinat au quartier chinois, salle d'exhortation dans la ville tartare, tous ces moyens réunis ont à peine amené quelques néophytes au bercail de Jésus-Christ.



DISTRICT DE OU-HO.

Le P. Gandar nous a laissé sur cette contrée, où il a exercé pendant un an le ministère apostolique, des notes qu'on ne lira pas sans intérêt.

“ Le pays de Ou-ho, dit-il, n'est qu'une vaste plaine arrosée par cinq cours d'eau, qui parfois l'inondent complètement et lui donnent l'aspect d'un lac. Pour se prémunir contre ce fléau, les habitants élèvent au dessus du sol, à la hauteur de sept à dix pieds, des terrassements sur lesquels ils construisent leurs maisons. Si l'on excepte les pagodes et la demeure de quelques riches familles, toutes les habitations ont des murs en terre et des toits de chaume ; beaucoup d'entre elles s'écroulent à l'époque des débordements. Des massifs d'arbres les prémunissent plus ou moins contre les bourrasques des vents du nord ; si elles ont à subir le souffle d'un typhon, elles perdent ordinairement leurs toits et éprouvent parfois de plus graves avaries.

“ Les ressources agricoles de cette contrée sont fort médiocres ; l'engrais manque pour féconder la terre, et, aux deux récoltes annuelles, les céréales sont de qualité inférieure et les graines peu abondantes. Le tabac est une des cultures principales, et on en fait une grande consommation : hommes et femmes, tout le monde fume.

“ Les pâturages naturels ou artificiels font complètement défaut ; aussi les paysans ne nourrissent-ils que le bœuf ou l'âne, dont ils ont besoin pour labourer leurs champs. La vache ne donne pas de lait. Les chevaux et les mulets sont fort rares.

“ Les habitants sont généralement pauvres. Beaucoup d'entre eux n'ont pour demeure que des huttes de roseaux et vivent dans la misère. Leur mobilier est fort restreint, et l'on chercherait inutilement chez eux maints objets que l'on rencontre chez les paysans des autres contrées. Une natte étendue sur le sol leur sert de siége et de table. Assis ou debout, c'est là qu'ils mangent leur riz et leur brouet ; ceux qui possèdent quelque fortune achètent pour s'asseoir de petits bancs

en bois. Leur lit est d'une simplicité primitive, quatre planches en forment les traverses; et des pieux de vingt-cinq à quarante centimètres de hauteur servent de pieds; des cordes de paille tressées en mailles largement espacées recouvrent ce tréteau, sur lequel on se couche pendant la nuit, et qui sert de siége aux visiteurs durant la journée.

" Les écuries sont ici chose inconnue; en toute saison, bœufs et vaches, chevaux, ânes et mulets n'ont d'autre abri que la voûte du ciel; on leur laisse le soin de s'aguerrir contre le froid, le soleil et la pluie.

" Les greniers et les granges n'existent pas, et les moissons sont entassées devant les maisons. Le battage n'est pas usité, et le froment sort des épis sous la pression d'un rouleau de pierre, qu'un bœuf ou un âne, et quelquefois les deux réunis, promènent à longues journées sur les gerbes qui couvrent l'aire du fermier. La paille enlevée avec un rateau, on lance en l'air le grain, que le souffle du vent débarrasse des dernières enveloppes qui le recouvrent; il retombe à terre après cette opération; c'est là son vannage, puis on le ramasse. Quelle que soit l'activité des laboureurs, on rencontre dans la sous-préfecture de Ou-ho des milliers d'arpents de terre en friche, et les bras manquent pour les cultiver.

" En temps ordinaire les vivres ne sont pas chers. La livre de viande se vend 50 sapèques; celle de farine de froment 14, et celle de riz 12 (1). Un œuf ne coûte que 3 sapèques, et le prix des autres denrées est aussi fort modique. Mais le salaire des ouvriers est peu élevé et l'argent fort rare dans les campagnes: le papier-monnaie circule avec l'approbation des mandarins en valeurs de deux ligatures; la piastre-carolus est fort recherchée, et on refuse la mexicaine, à cause de sa trop grande quantité d'alliage.

" Aucun service de poste n'aboutit à Ou-ho. Le missionnaire, que la Providence envoie dans ces contrées, y vit dans un isolement complet, et il lui arrive de passer trois ou quatre mois sans recevoir

---

(1) Dix sapèques valent cinq centimes de notre monnaie de france.

aucune nouvelle de ses frères; mais les chrétiens le traitent avec respect et les païens ne le tourmentent pas."

Ce district dont l'administration a été confiée, cette année, au P. Grillo compte actuellement six centres d'action: Tchang-kia-tan, Teou-pou, Tche-kia-kiao, Hiu-kia-tchang, Tchong-iang-tsi et He-yu-keou. Leurs Kong-sou ne sont que de pauvres chambres en terre recouvertes de chaume. Celui-de Ou-ho, bâti à la porte orientale en dehors des murs de la ville, est plus solidement construit; la brique et les tuiles n'y font pas complétement défaut. Son église, dédiée à S. Joseph, a été bénite le 29 juin 1874, jour de la fête des Apôtres S. Pierre et S. Paul.

La ville de Ou-ho, grâce aux avantages de sa position, rend facile la propagation de l'Evangile. Entourée de cinq fleuves, elle voit se ranger sous ses murs de nombreuses barques, qui se rendent en diverses provinces. Les mariniers, après avoir mis pied à terre, viennent visiter la Maison du Maître du Ciel. Là, un catéchiste les reçoit dans une chambre dite salle d'exhortation, leur montre les tableaux des principaux mystères de la Religion, leur parle de Dieu, de Notre-Seigneur, de l'âme humaine et de ses destinées éternelles; puis ils se retirent et laissent la place à de nouveaux visiteurs que la curiosité nous amène. Les habitants de la ville connaissent aussi la salle d'exhortation; parmi eux il en est qui désirent sérieusement s'instruire des vérités chrétiennes, mais sans autre pensée ultérieure; ils ne songent point à renoncer au paganisme. D'autres se décident à apprendre les prières; mais leur bonne volonté n'est qu'éphémère, ils n'ont pas le courage de briser les obstacles, qui s'opposent à leur conversion. La famille, les faux amis, les passions et le démon étouffent la bonne semence, qu'ils avaient reçue du ciel et l'empêchent de se développer.

Un petit pensionnat a été fondé à Ou-ho. Il compte aujourd'hui dix-neuf élèves, fils d'anciens chrétiens, et qui un jour, nous l'espérons, aideront le missionnaire à propager l'Evangile.

Dans la ville une vierge, nommée Lin-san-kou, se consacre à l'instruction des femmes païennes; Elle se rend aussi dans les familles,

pour y baptiser les enfants moribonds, et elle a même entrepris de ramener à la foi les apostats qui ne sont pas rares dans cette chrétienté et parmi lesquels on compte sept bacheliers.

Grâce aux nouveaux Kongsou bâtis durant ces dernières années, les fidèles du district peuvent recevoir fréquemment la visite du missionnaire, et les habitudes de la vie chrétienne se développent de plus en plus parmi eux.

A l'extrémité occidentale du Ngan-houé, et non loin de la frontière du Ho-nan se trouve la chrétienté de Ho-kieou confiée aux soins du P. Grillo. Il s'y est rendu avec deux catéchistes à la fin de l'année 1874, pour porter à ses ouailles les secours spirituels qu'elles réclament; et il nous a laissé dans les pages suivantes le récit de sa pieuse et intéressante expédition.

" Partis du Ou-ho, le 25 novembre, dit le P. Grillo, nous ne pûmes faire, ce premier jour, qu'une trentaine de lys. Le 26, impossible de sortir du bourg de Ngan-hoai-tsi, où nous avions jeté l'ancre, la nuit précédente. Le vent était devenu contraire; le courant que nous devions remonter est des plus rapides; et l'inondation nous enlevait l'avantage de pouvoir haler notre barque. Je passai la matinée à terre, accompagné de mes deux catéchistes Li-tchang-ken, et Nie-min-hien. Nous visitâmes les familles plus ou moins chrétiennes qui demeurent dans le bourg, et nous allâmes ensuite dans deux pagodes, pour y chercher l'occasion de dire quelque chose de notre sainte Religion. La première de ces pagodes est sous la garde d'un jeune bonze, dont les allures sont fort grossières. Quand nous y entrâmes, il était occupé à tresser des sandales en jonc, et nous fit un accueil qui n'était rien moins que poli. De tous les bonzes que j'ai vus depuis que je suis en Chine, celui de Ngan-hoai-tsi est le seul qui m'ait mal reçu. La seconde pagode est le siége d'une école préparatoire au baccalauréat. Un bachelier, nommé Tchen, y donne des leçons à une douzaine de jeunes gens. Nous le visitâmes; et nous nous séparâmes bons amis, après lui avoir exposé les éléments essentiels du christianisme. Je rentrai vers midi sur ma barque, et j'y trouvai les

administrateurs de Hiu-kia-tchang, chrétienté située à sept lys de Ngan-hoai-tsi, qui venaient m'inviter à célébrer la messe dans leur Kong-sou. Je laissai dans ma barque une partie de ma suite, et je me rendis à Hiu-kia-tchang, en attendant que le vent nous permît de poursuivre notre route.

" Le 28, une brise se leva. La barque vint me rejoindre; et nous continuâmes lentement notre voyage jusqu'au village de Mo-tang-tse, situé à une trentaine de lys de Hiu-kia-tchang. Un jeune bachelier, maître d'école, nous y fit un accueil sympathique, écouta la doctrine avec le plus grand intérêt, et beaucoup de visiteurs, accourus des environs, profitèrent de notre enseignement et s'en montrèrent satisfaits.

" Le dimanche 29, premier de l'Avent, nous jetâmes l'ancre à Lin-kouai-kouang. Cette ville, autrefois très-commerçante, est tristement renommée pour la corruption de ses mœurs. Elle a été presque entièrement engloutie sous les eaux de la Hoei; et ses habitants regardent cette catastrophe comme un châtiment du ciel. L'école que nous avons visitée ici est située à quelques pas de la rive gauche du fleuve, et le bachelier qui la dirige s'appelle Suen. Il nous a accueillis avec un air froid et embarrassé; la question religieuse surtout lui souriait peu. Pour nous tenir tête, il appela à son secours un autre Lettré nommé Tchou, qui commença par nous dire que les Lettrés, n'avaient nul besoin de la religion du Seigneur du Ciel et qu'ils rendaient leurs hommages au Ciel et à la Terre. Serré de près par la notion que nous lui donnions du Seigneur du Ciel, il nous lança avec dédain ces paroles: " De quel Seigneur du Ciel parlez-vous? L'homme est le maître du ciel et de la terre." " Vraiment! lui dis-je. Tout à l'heure vous faisiez profession d'adorer le Ciel et la Terre. Comment se peut-il que l'homme étant maître du Ciel et de la Terre, il adore ses serviteurs?" Le fier Tchou resta tout interloqué; et le maître de la maison, pour le tirer d'embarras, nous pria de retourner à notre barque, parce que, disait-il, l'heure était déjà avancée.

" Le 30, le vent continua d'être peu favorable; nous ne fîmes

qu'une médiocre journée ; et nous jetâmes l'ancre au bourg de Tchang-ho-hoai, rive droite. Bien que la nuit approchât, je ne voulus pas manquer l'occasion d'annoncer le royaume de Dieu dans ce bourg, où une famille patriarcale nous reçut avec joie. C'est la famille Suen ; elle compte une centaine de membres ; mais le plus âgé, bachelier, maître d'école de ses neveux et petits-neveux, était absent. Nous le rencontrâmes, au moment où nous regagnions notre barque, et je craignais bien qu'il ne détruisit les bonnes impressions produites par nos exhortations. Un de mes catéchistes l'aborda, et lui ayant exposé l'objet de notre visite, en reçut cette réponse : "Nous sommes les disciples des saints ; cela nous suffit." La fierté de ce vieillard, plus que septuagénaire, tomba peu à peu ; et, ne niant pas la notion d'un Dieu créateur, il finit par nous dire : "Mais si ce n'est que cela, nous sommes de la même religion, car j'adore aussi l'Ancien du Ciel." Des raisons ultérieures apportées par Li-tchang-ken nous le rendirent favorable ; et j'ai l'espoir qu'une seconde visite pourra être couronnée d'un succès plus décisif dans cette localité.

" 1er. Décembre. A force de haler la barque, nous arrivâmes pendant la nuit à Hoai-iuen-hien, après treize heures de voyage. Cette ville, d'un aspect assez pittoresque, est bâtie près d'un rocher, qui s'élève à plus de cent mètres au-dessus du niveau de la Hoei. Les habitations, disposées en amphithéâtre, sont toutes taillées dans le roc, chose fort rare dans le reste de la Mission, autant que je puis conjecturer. Un jour de halte forcée à Hoai-iuen-hien nous permit de nous mettre en rapport avec quelques maîtres d'école. Les esprits sont généralement assez bien disposés. Les pagodes en ruine ont de la peine à se relever ; mais si le culte des faux dieux semble abandonné, le temple de Confucius se distingue par sa magnificence. Cette observation s'applique à toutes les villes situées sur les bords de la Hoei.

" Le 3 décembre, le vent du nord-est se leva enfin ; en une seule journée nous fîmes autant de chemin que dans les huit jours précédents, et nous couchâmes près du village de Pin-kie-tang, à 30 lys de

Cheou-tcheou. Le lendemain, 4, nous marchâmes aussi vite que la veille, et nous pûmes arriver à ce que j'appellerai l'avant-port de Tchen-iang-kouang. Cette ville est sur le confluent de la Hoei, qui reçoit encore deux autres rivières, dont l'une se dirige vers Yng-tcheou-fou, et l'autre vers Lou-ngan-tcheou. Ici, nous nous séparâmes d'un bon commerçant du Ho-nan, qui se rendait à cette dernière ville. Je lui avais accordé le passage sur ma barque; il a eu ainsi le moyen de connaître la Religion et de se faire instruire des principaux mystères, depuis Ou-ho jusqu'à l'endroit où nous nous sommes quittés. Quelques jours avant son départ, il récitait les prières avec mes catéchistes, et il a assisté deux fois à la sainte messe. S'il a le bonheur de rencontrer quelque fervent chrétien, il pourra compléter son instruction religieuse et recevoir le Baptême. Cet homme s'appelle Mang.

" Le 5, nous voguâmes vers la porte méridionale de la ville; mais le vent cessa tout à coup; et nous dûmes y faire une halte d'un jour. Je descendis à terre pour voir cette cité, qui est bien bâtie et d'un fort bel aspect. Il s'y fait un immense commerce. Pour vous en donner une idée, il me suffit de vous dire que Tchen-iang-kouang est pour la Hoei, ce que Che-eul-wei est pour le Kiang entre Tchen-kiang et Nan-king, c'est-à-dire le rendez-vous de plusieurs centaines de barques chargées de sel, qui voyagent dans quatre directions différentes. Ma visite à terre ne fut pas couronnée de succès; je ne trouvai aucune école où je pusse parler de religion, et je dus rentrer assez mécontent de ma journée. En jetant les yeux sur le rivage à travers la fenêtre de ma chambrette, j'aperçus deux hommes bien vêtus, qui regardaient fixement dans l'intérieur de ma barque. Comme ces curieux me semblaient gens de distinction, au bout d'un quart d'heure je montai sur le pont et dis à Li-tchang-ken de leur demander s'ils désiraient nous parler, et ils entrèrent dans ma cabine. L'un d'eux, à en juger par ses manières respectueuses, était le subordonné du second, qui s'annonça modestement comme le cousin du Gouverneur général de la province de Kiang-sou. Il avait, me dit-il, entendu parler de l'arrivée d'un missionnaire dans ces contrées, et il désirait s'entretenir avec moi

de la Religion du Maître du Ciel. Nous nous montrâmes enchantés de sa visite, tout en nous réservant le droit de douter de la sincérité de ses intentions; et nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain de très-bonne heure; la séparation fut fort polie.

" Le lendemain, un vent favorable se mit à souffler; mon équipage avait hâte de mettre à la voile; et j'obtins avec peine des bateliers un retard de quelques heures. Mes gens se montraient peu touchés de la visite de la veille, et ils s'étonnaient beaucoup de ma persistance à attendre celui qui nous l'avait faite. Désappointement complet! Notre homme n'arriva point; et nous nous laissâmes emporter par le vent jusqu'à la ville de Ho-kieou-hien. Quand nous y arrivâmes, il était nuit; je ne descendis pas à terre, mais je fis porter ma carte au tribunal. Ouen-ta-lao-ié, le tche-hien, fit un accueil gracieux à mes catéchistes, et donna ordre à un employé de sa maison de les conduire avec une lanterne jusqu'à ma barque et de me remettre sa carte.

" Près de Ho-kieou, la Hoei qui descendait vers le sud-ouest, laisse un canal s'en aller vers l'ouest, tandis qu'elle continue son cours rapide vers le nord-ouest. C'est dans ce canal que nous fîmes les 70 lys, qui nous séparaient du terme de notre voyage, le bourg de Ho-keu-tsi. Nous y arrivâmes dans l'après-midi du 7 décembre, après douze jours de navigation.

" Ho-keu-tsi est regardé comme d'un abord facile pour tous les chrétiens du district, auxquels je venais apporter les secours de mon ministère. Un pressentiment me faisait espérer, depuis mon départ de Ou-ho, que l'apparition du missionnaire dans cette localité ne serait pas sans résultat pour la conversion des païens. Une maison fut bientôt trouvée, et nous la louâmes pour un demi-mois, a raison de 50 sapèques par jour. Nous avions à notre usage quatre chambres, situées autour d'une cour. La messe de l'Immaculée-Conception une fois célébrée sous les auspices de Celle qui écrase la tête du dragon, je fis mon entrée dans Ho-keu-tsi; et elle fut vraiment solennelle, si l'on tient compte de la multitude qui se pressait sur nos pas. Tous ces gens, on peut bien le croire, n'étaient pas venus pour nous faire

honneur; cependant il ne se passa rien de désagréable. L'étonnement s'emparait de tous les esprits, quand on constatait que le diable d'occident ressemblait au commun des mortels, sauf la barbe qui pouvait n'être que postiche. Beaucoup ne me regardaient pas comme un étranger; et les enfants sourtout se disaient entre eux: "Est-ce vraiment là un diable de la mer." Nous arrivâmes au logis, mais nous le trouvâmes envahi par la foule; et le maître de la maison ne sachant comment rétablir l'ordre, nous nous décidâmes à faire une promenade pour contenter la curiosité du public; puis, les deux jours suivants nous répétâmes le même exercice. L'honnête Kia-tchang-koué, notre hôte, se crut un moment pris dans un piége, en voyant le peuple affluer chez lui, et il songeait à nous éconduire. Avant de se déterminer à mettre son dessein à exécution, il me pria de voir les notables du bourg. Plus de vingt-quatre cartes furent alors expédiées en différentes directions, et je visitai moi-même quelques-uns des principaux habitants. Tous vinrent me rendre la visite, en me prodiguant des marques de respect. Le pauvre peuple passait d'une surprise à l'autre; et chacun se demandait quel pouvait être cet Européen, qui faisait accourir toute les illustrations du pays dans la maison de Kia-tchang-koué.

"Un autel avait été dressé dans une des chambres; j'y célébrais la messe de grand matin. Pendant la journée, l'image du Sauveur était exposée aux regards de la foule. Lorsque des bacheliers ou des gens de distinction venaient nous voir, nous les recevions avec les saluts d'usage, nous leur présentions même le thé et la pipe; et tous à peu près écoutaient volontiers les vérités de la Religion. Beaucoup se montraient convaincus; d'autres laissaient entrevoir le désir d'assister à des conférences suivies sur un sujet aussi important. Quant à nous, nous étions occupés du matin au soir; c'est à peine si je pouvais trouver le temps de réciter mon office et de prendre quelque nourriture. Au bout de trois jours, l'administrateur du noyau de chrétiens, qui se trouvent sur la frontière de la province, vint m'inviter à me rendre chez lui. Je partis alors avec le vieux Ou-sien-cheng et deux

catéchistes de Ou-ho. Li-tchang-ken resta avec un élève, pour garder la place et continuer ses exhortations au peuple.

“ La famille Ouang, composée de deux frères ayant ménages séparés, demeure à une quarantaine de lys de Ho-keu-tsi, vers l'ouest, dans un endroit appelé Tchen-kia-pang, à cinq lys seulement de la frontière du Ho-nan : ce sont des chrétiens baptisés, il y a environ trente ans. Trois catéchumènes sérieux me furent présentés ; ils appartiennent à la province du Ho-nan et suivent les règles du christianisme depuis plusieurs années. Ils connaissent la doctrine nécessaire pour recevoir le Baptême, mais ils ne savent pas les prières les plus ordinaires. Nous prenons nos mesures pour qu'ils les apprennent afin d'être baptisés à la fête de Noël.

“ Une visite, que je fis au château d'un grand seigneur du pays, nommé Li, n'eut pas de succès, parce qu'il était absent. Son homme d'affaires, qui est en même temps professeur de ses enfants, n'osa pas me recevoir ; il craignait les reproches de son maître, dont l'antipathie pour la Religion est bien connue. Après avoir célébré quatre messes à la campagne, je rentrai au bourg, le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, et je pus m'apercevoir que la parole de Dieu commençait à porter ses fruits. Deux enfants, dont l'un est le fils d'une locataire de Kia-tchang-koué, apprenaient déjà les prières. Deux jeunes gens se sont déclarés catéchumènes ; et deux familles, qui demeurent à cinq lys du bourg, avaient invité Li-tchang-ken à venir les instruire à domicile.

“ Le 16 décembre, après une laborieuse journée, j'essayais de contraindre mon estomac rebelle à prendre quelque nourriture lorsque tout-à-coup on m'annonça la visite d'un personnage nommé Ou-yuen-ken. Un homme fort bien vêtu le précédait et portait sa carte. Quand ce personnage fut entré, je l'invitai à s'asseoir. “ Enfin, me dit-il, je vous ai trouvé après vous avoir cherché si long-temps.” Telles furent ses premières paroles. C'était ce cousin du Gourverneur général du Kiang-sou qui, dix jours auparavant, était monté sur ma barque à Tchen-iang-kouang. “ Comment se fait-il que vous n'êtes

pas revenu à notre barque, comme vous l'aviez promis ?" lui demandai-je. Il me répondit qu'il ne lui avait pas été possible d'être exact à ce rendez-vous ; mais qu'il venait me trouver de nouveau pour parler de Religion ; puis, se tournant vers la foule qui encombrait sans cesse la salle où nous étions assis, il lui adressa les paroles suivantes : " L'homme que vous voyez ici, dit-il en me montrant, est le prédicateur de la vraie Religion, et il vient nous apprendre à suivre la bonne voie. Ses pareils marchent partout de pair avec les mandarins et les premiers magistrats de la province. Moi-même je viens l'écouter et apprendre de lui la véritable doctrine." Ces paroles ne pouvaient que confirmer les bonnes résolutions de ceux qui désiraient embrasser le christianisme, et elles ont produit des résultats consolants. En prenant congé de moi, Ou-yuen-ken demanda mon prénom chinois et promit de me revoir le lendemain.

" Le 17, vers huit heures du matin, le *fidus Achates* de Ou-yuen-ken vint m'apporter une longue lettre conçue dans les termes les plus flatteurs pour la Religion et accompagnée d'une adresse de cérémonie, sur laquelle le bon mandarin se donnait le titre de disciple de votre pauvre serviteur. Il m'offrait de plus une grande pancarte portant une inscription à encadrer entre deux *té* ornés de caractères, le tout à la louange de la vérité et de la vertu. Mes deux catéchistes recevaient aussi en présent chacun deux *té* (1). Nous tapissâmes de ces brillantes inscriptions les murs de notre appartement ; et tous les lettrés qui nous rendaient visite se firent un plaisir de déchiffrer ces caractères et prodiguèrent des louanges à la main habile qui les avait tracés. Je ne pouvais rester indifférent aux marques de respect et à la politesse de Ou-yuen-ken ; j'allai immédiatement lui rendre visite à l'auberge

---

(1) On appelle *té* une bande de papier large de 20 à 30 centimètres, longue de 1 mètre et plus, et sur laquelle se trouve une inscription. Ces *té* sont un ornement pour les salons, où on les suspend, après les avoir collés sur un autre papier solide, sur toile, ou sur soie.

où il était descendu, et il témoigna un vif désir de m'avoir à dîner. Le repas était déjà préparé, mais il demanda qu'il fût servi chez moi, parce que ma maison était plus commode que celle où il se trouvait. Je ne pus refuser. Kia-tchang-koué ne songeait plus à m'éconduire ; ses dispositions étaient bien changées ; et, pour recueillir un peu d'honneur dans cette affaire, il mit à ma disposition la plus belle salle de sa maison. C'est là que le dîner fut servi. Pendant le repas, Ou-yuen-ken me pria avec instance de vouloir bien le considérer comme mon élève. La distinction de ses manières, la droiture de son esprit et un air de modestie naturelle donnaient beaucoup d'intérêt à sa conversation ; et vous jugez sans peine que son secours pouvait m'être fort utile dans les circonstances où je me trouvais. Il employa une partie de l'après-midi à expliquer aux visiteurs, qui nous assiégeaient, la proclamation du Vice-roi Ma et celles de plusieurs autres grands mandarins ; je lui en avais moi-même montré des copies. Pendant qu'il était occupé à donner ces explications, le bruit du tam-tam retentit tout-à-coup, et la foule se porta sur la rue ; c'était le mandarin Ouen qui arrivait dans le bourg, de retour d'une expédition contre des brigands, avec une nombreuse escorte de cavaliers et de fantassins armés de fusils et de piques. Pour nous, nous continuâmes notre conversation. Peu de temps après, le tam-tam retentit de nouveau ; un envoyé du tribunal arrivait à notre maison, annonçant que le mandarin venait me visiter. Ou-yuen-ken, parfaitement au courant du cérémonial usité en pareille circonstance, m'accompagna à la porte où nous reçûmes Ouen-ta-lao-ié de notre mieux. Il était à cheval, suivi de toute son escorte. Sa visite fut courte, mais pleine d'affabilité. Je fis devant lui l'éloge du peuple si bien disposé envers moi et lui dis que je n'avais pas eu de peine à reconnaître qu'une main habile gouvernait cette contrée. "Le peuple peut être bon, répondit-il humblement ; mais moi je suis certainement mauvais." Puis il adressa la parole à Ou-yuen-ken ; et, sachant qu'il avait devant lui le cousin du premier magistrat d'une province, il le combla de politesses. J'ajoutai que je ferais part au P. Seckinger de l'accueil flatteur dont

il m'honorait. Il répliqua que le P. Seckinger était vraiment son ami, mais que je n'aurais aucune bonne nouvelle à lui annoncer, puisque j'étais si mal reçu dans ce pays. Nous nous quittâmes ensuite avec les cérémonies d'usage. Cette visite produisit sur le peuple une impression qui ne pouvait que nous être favorable ; et nous ne tardâmes pas à en apercevoir les conséquences.

En effet, le personnage le plus influent du bourg, nommé Ho-li-jen, sous prétexte de parenté et de relations intimes, s'empressa d'inviter Ou-yuen-ken, à venir dans sa maison ; et, ce premier pas fait, il le pria de lui servir d'introducteur auprès de moi. Le lendemain, vers le soir, Ou-yuen-ken me le présenta ; j'allai le recevoir à la porte, et je l'introduisis dans la salle au milieu de la foule des visiteurs. Je lui donnai la première place auprès de Ou-yuen-ken, et je m'assis sur l'un des derniers siéges, puis nous bûmes le thé. " Combien avez-vous de gens décidés à suivre la Religion, à Ho-keu-tsi ? " me demanda Ho-li-jen. Je lui répondis que le nombre en était encore restreint, parce que je n'étais arrivé que depuis quelques jours, mais que quand le peuple comprendrait la doctrine, un grand nombre sans doute l'embrasserait. Il prit alors la parole : " Prêtre, me dit-il, sache-le bien, et vous, peuple, écoutez. Le mandarin Ouen est venu hier chez moi ; il m'a dit que la Religion chrétienne est la vraie religion ; et il serait heureux de voir le peuple l'embrasser ; mais il n'y contraindra personne. Regardez ce personnage ici présent, ajouta-t-il, en désignant Ou-yuen-ken, c'est le cousin du Gouverneur du Kiang-sou. Je vous le dis et entendez-le bien : ce grand homme a embrassé le Religion chrétienne, et il est disciple du prêtre Mang. "

Cette courte allocution terminée, tout le monde semblait saisi d'un religieux respect. Ho-li-jen me questionna ensuite sur quelques points de géographie ; et un atlas, dont je me sers ordinairement, fut alors déposé et ouvert sur la table. Quelques lettrés s'approchèrent, pour en regarder les cartes ; Ho-li-jen, les écartant de la main, les invita à se retirer : " Allez, leur dit-il ; que pouvez-vous comprendre à l'astronomie et à la géographie ? Moi, j'ai lu les livres, qui traitent

de ces sciences; tout ce que le missionnaire dit, je le comprends; lui aussi, il comprend les questions que je lui adresse; nous nous comprenons." Sur ce, il se mit à parcourir des yeux les différents pays inscrits sur la mappemonde, en devinant à peu près la position de l'Europe; puis il en vint à parler de l'Angleterre, de la France et de la Russie. Je dois dire que l'atlas n'est pas écrit en langue chinoise, et que Ho-li-jen montra vraiment une certaine connaissance des principaux pays du monde. Je fais grâce de plusieurs propos curieux débités par le notable dans cet entretien.

" Le lendemain, je lui rendis sa visite, et Ou-yuen-ken me servit d'introducteur. La réception eut lieu selon tout le cérémonial des grandes familles. Les deux frères du maître de la maison et plusieurs lettrés de distinction avaient été invités à un somptueux dîner, en l'honneur du missionnaire. Un grand nombre de questions me furent adressées sur les divers pays de l'occident et sur leur importance respective. Le repas achevé, la question religieuse fut mise sur le tapis par le maître de la maison lui-même. Ho-li-jen expliquait son idée de *Tien-tchou*, Seigneur du Ciel, de la manière suivante. " Le ciel et la terre appartiennent certainement à quelqu'un, disait-il. Ce quelqu'un est précisément le Seigneur du Ciel *Tien-tchou*." On nous demanda ensuite ce que signifie le signe de croix. Tous les membres de la famille, c'est-à-dire les deux frères et l'enfant de Ho-li-jen, exigèrent qu'on leur apprît à former le signe de notre rédemption. On me questionna ensuite sur le Souverain-Pontife, sur le célibat des prêtres, qui les remplit d'admiration et de respect pour les Missionnaires. Je quittai cette famille, emportant avec moi de douces espérances; car, si elle embrasse le christanisme, son exemple entraînera la conversion de la plus grande partie des habitants du bourg. Le lendemain, mes deux catéchistes Li-tchang-ken et Nie-min-hien retournèrent chez Ho-li-jen, et lui offrirent de ma part un ouvrage très-estimé sur la Religion. Il le reçut avec de grandes marques de respect, et voulut se laver les mains avant de l'ouvrir; puis, il parla de nouveau de la doctrine du Seigneur du Ciel, et pria les catéchistes de lui



expliquer une foule de points pratiques concernant notre sainte Foi. Il finit par leur dire : " Certainement je suis chrétien de cœur. Quant à me déclarer ouvertement, le temps ne me semble pas opportun ; parce que le peuple ne comprend pas encore l'importance de la vraie Religion. "

" Un grand changement s'est opéré dans cet homme. D'après ce que j'ai appris, ce n'est point le peuple qui le fait rester dans le paganisme ; mais il craint d'attrister sa mère, en se convertissant. Cette vieille fumeuse d'opium, comme toutes les femmes de la maison, est convaincue que le christianisme n'a d'autre but que de changer l'esprit des gens à l'aide d'une médecine merveilleuse. En abordant Ou-yuen-ken, le jour de ma visite, elle lui dit : " Pour vous, vous avez bu de la médecine de la Religion, et votre esprit est changé. Que vous ayez osé amener dans notre maison l'homme d'occident, c'est vraiment chose incroyable. Bien plus, voilà que mon fils, qui naguère parlait comme tout le monde, se déclare maintenant en faveur de cette doctrine. Son esprit commence déjà à changer ; et je veux m'en assurer moi-même. Viens ici, toi, dit-elle à son fils Ho-li-jen, en lui montrant une tasse de thé ; et indique-moi comment cela s'appelle. " " La pauvre vieille passa ainsi en revue plusieurs autres objets, croyant que son fils avait oublié les noms des choses les plus vulgaires, tant était radical le changement qui, selon elle, avait dû s'opérer dans l'âme de cet infortuné, depuis qu'il avait eu des rapports avec moi. Ce trait montre quelles étranges idées ont de nous les Chinois, qui ne nous voient pas de près.

" La fête de Noël approchait ; je me rendis à la campagne, comme je l'avais promis aux chrétiens, et Ou-yuen-ken me suivit. Nous passâmes par le bourg de Ho-keu-tsi, et nous dînâmes chez le principal habitant, nommé Tchao-lien-kiu, ami de Ou-yuen-ken. Il jouit d'une certaine autorité dans la contrée, et nos chrétiens pourront trouver en lui un protecteur. Quand nous fûmes arrivés à Tchen-kia-kang où demeure la famille Ouang, et où devaient se réunir les fidèles et les catéchumènes, pour la fête de Noël, je m'empressai de visiter, le

personnage le plus puissant du pays, nommé Li-kuen-chen. Cet homme, dont le château porte le nom de Pé-wei, ou enceinte du nord, est redouté à cent lys à la ronde. Grâce à mon fidèle compagnon Ou-yuen-ken, je fus reçu avec beaucoup d'honneur. Li-Kiuen-chen nous retint un jour chez lui, et nous fit des questions fort sérieuses sur la Religion. Ou-yuen-ken se dit de plus en plus mon disciple, parla de l'accueil flatteur, que j'avais reçu du mandarin de Ho-keu-tsi, et ses discours produisirent une bonne impression sur notre hôte. Pendant que je m'entretenais dans le salon, le fils aîné de la famille, âgé de dix-huit à vingt ans, me fit présenter une feuille, sur laquelle on avait tracé un certain nombre de caractères chinois, et me pria d'en écrire le son en langue européenne. Puis il ouvrit mon bréviaire, s'empara d'une partie des images; et ce premier larcin lui ayant réussi, il finit par s'approprier celles qui y restaient encore. J'eus beau réclamer d'une manière polie, mes images ne reparurent plus. Je ne m'arrêterai pas à parler des usages de ces grandes familles, de la richesse de leurs ameublements, de la somptuosité des repas qui nous furent servis, car j'ai hâte de terminer cette relation déjà bien longue. Mon impression en quittant le château de Pé-wei, c'est que dans quelques années nous pourrions avoir ici un centre fort important.

" Nous rentrâmes chez la famille Ouang, la veille de Noël, au soir. Pendant que j'entendais les confessions d'une vingtaine de chrétiens, notre illustre catéchumène Ou-yuen-ken s'employait avec les catéchistes à la décoration de la pauvre hutte, qui nous servait de chapelle.

" Il sait fort bien dessiner et est habile calligraphe ; aussi fleurs et paysages, dont il avait une abondante provision dans sa malle, furent mis à contribution pour la circonstance. A notre messe de minuit, nous avions des bergers en nombre, et un représentant des Rois mages dans la personne de Ou-yuen-ken. Le jour de Noël, je remis à ce digne homme, avec une certaine solennité, un témoignage de ma reconnaissance pour tous les services, qu'il a rendus à la Religion ; et cette pièce pourra lui servir à se mettre en rapport avec d'autres

Missionnaires. Elle est ainsi conçue : " *Nobili viro Ou-yuen-ken ex Prov. Ho-nan de Religione christiana in Districtu Ho-kieou Prov. Kiang-nan bene merito. Grati animi ergo. Ph. Grillo S. J. miss. Die XXV dec. MDCCCLXXIV.*" Il la reçut avec un grand respect. Depuis quelque temps déjà, il agissait comme nos catéchistes, édifiant tout le monde par son zéle à prêcher la Religion et son dévouement envers le missionnaire ; et, le jour de la fête de Saint Etienne, il écrivit de sa propre main sur le registre des catéchumènes son nom, ceux de sa mère, de sa femme et de ses deux enfants. Le 27, j'administrai le Baptême à trois catéchumènes. Ou-yuen-ken prit alors congé de nous ; il emporta avec lui des livres de Religion, un chapelet et une belle médaille du Sacré-Cœur ; et il me promit que la première église qu'il fera bâtir sera consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Le 28, je rentrai à Ho-keu-tsi, et j'y rencontrai quelques catéchumènes de plus. Un élève, que j'avais amené de Ou-ho dans l'espoir qu'il ferait un peu de bien à sa famille, a réussi au delà de toute espérance ; il a converti sa mère, son beau-père et tous ses parents.

" Le 29, nous quittâmes Ho-keu-tsi ; et, avant mon départ, j'envoyai ma carte à Ho-li-jen. En sortant du bourg, pas un mot mal sonnant ne se fit entendre ; on m'appelait *le grand homme d'occident.* Quelques malins, assis dans un thé près d'une table de jeu, se mirent à dire : *Dieu nous protége* s'en va, faisant ainsi allusion à une parole, qui se trouvait souvent sur nos lèvres, quand nous exhortions les païens à embrasser le christianisme. Li-tchang-ken et l'élève de Ou-ho prirent la route du chef-lieu du district, où ils devaient m'attendre ; pour moi, j'allai conférer le Baptême à la mère et aux deux enfants de la famille Tcheou, la plus fervente de cette chrétienté naissante. Cette famille demeure au village de Tcheou-kia-tchen, à 40 lys de Ho-keu-tsi ; j'y restai jusqu'au 1er janvier. Trois nouveaux catéchumènes se firent inscrire ; et plusieurs autres païens promirent de suivre bientôt leur exemple.

" Le 1er janvier, après une marche de plus de 50 lys, j'arrivai à la ville de Ho-kieou, où deux frères, amis de Ou-yuen-ken, avaient

donné l'hospitalité à Li-tchang-ken. Ils se nomment Tchang. L'un d'eux fume l'opium ; ils sont disposés à nous vendre leur maison, ou leur terrain qui est bien placé. Ho-kiéou, chef-lieu d'un grand district, est l'endroit le plus avantageux, pour y fonder un établissement ; mais il faudrait en outre se procurer un pied-à-terre à Ho-keu-tsi. Je ne suis resté à Ho-kieou qu'un peu plus d'une nuit ; et je ne voulus pas quitter cette ville, sans envoyer des présents au mandarin, qui nous avait rendu un si grand service au bourg, où il nous avait rencontrés. Il me fit des présents à son tour, et me pria de lui procurer quelque jour une médecine, pour se teindre la barbe ; elle est rouge, mêlée de poils gris tournant au blanc ; et il désirerait lui donner une couleur uniforme.

" De Ho-kieou je suivis la route de terre, jusqu'à la rencontre de la Hoei, à Lieou-tse-keou. Une petite barque nous transporta de là, en moins de deux heures, jusqu'à Tchen-iang-kouang ; et je mis treize jours à me rendre de cette ville aux limites de la sous-préfecture de Ou-ho, à cause du vent contraire. En passant, pour la seconde fois, dans les endroits que j'avais visités lors de mon départ pour Ho-kieou, sauf de rares exceptions, je reçus partout un accueil favorable ; et des signes de conversion semblent se manifester sur plusieurs points au bord de la Hoei. Les prières et une nouvelle visite du missionnaire achèveront de faire germer la semence répandue.



DISTRICT DE TAN-YANG.

Ce district a eu, cette année, ses jours d'épreuve. Vers le mois d'août 1874, une conjuration se forma dans le bourg de Liu-tchen. Elle avait pour chef un païen, nommé Ouang-yue-oua, qui excitait les paysans à incendier les églises et à massacrer les chrétiens de la contrée, parce qu'ils refusaient de contribuer à l'érection d'une pagode. Déjà un grand nombre de conjurés étaient enrôlés ; ils avaient fixé le jour, où ils mettraient à exécution leurs sinistres projets ; et de terribles châtiments attendaient ceux qui refuseraient leur concours à cette œuvre de sang, mais la providence veillait sur les siens. Le P. Gandar, averti à temps des détails de la conjuration, se rendit au tribunal du sous-préfet de Tan-yang, et le pria de détourner un orage, qui allait causer d'irréparables désastres. Le jour même, ce magistrat partit pour Liu-tchen, où se trouvaient les principaux agitateurs ; il réussit à calmer leur colère, et les fit renoncer à leurs mauvais desseins. Mais tout danger n'était point écarté par cette démarche, et les chrétiens n'accueillaient qu'avec une demi confiance les promesses faites par les conjurés. Le Père pria alors le sous-préfet de publier une proclamation, pour pacifier les esprits ; celui-ci accéda volontiers à une aussi juste demande, et ordonna d'afficher dans les six principales localités de sa juridiction cette pièce officielle, qui rétablit la sécurité. Les rumeurs hostiles aux chrétiens cessèrent peu à peu, et la paix commença à renaître dans les cœurs. Mais le démon profita de cette heure de trouble, pour travailler à la perte des âmes ; beaucoup de catéchumènes, effrayés des dangers que couraient ceux qui embrassaient la Religion du Maître du Ciel, cessèrent d'en suivre les règles ; et le P. Léveillé ne put qu'avec peine les faire rentrer dans les sentiers du devoir et de la vérité.

Le district de Tan-yang se compose actuellement de la chrétienté qui lui donne son nom, et de celles de Hoa-kia-tou, Koua-tcheou. Chang-tse-keou, Kiu-iong et Yang-lieou-pou.

TAN-YANG. *Eglise de l'Immaculée-Conception.* Les Rebelles ont passé là, comme en mille autres lieux, auxquels se rattachent les plus tristes souvenirs ; quand ils sortirent de la ville, pas une maison chrétienne ne restait debout, et le Kong-sou était devenu la proie des flammes. Plus de 400 fidèles se réunissaient autrefois autour du missionnaire, qui venait leur offrir le secours de son ministère ; aujourd'hui, on n'en compte que 56 ; 200 ont trouvé la mort au milieu des désastres de leur patrie ; les autres l'ont quittée, pour aller chercher un refuge à Chang-hai, et semblent lui avoir dit un dernier adieu ; ils ne songent plus à y rentrer.

En 1868, un nouveau Kong-sou fut bâti. C'était une victoire remportée sur le mandarin et les habitants, tous hostiles à la Religion ; car, à Tan-yang, la lutte contre l'esprit haineux des païens est presque continuelle ; ce n'est qu'à ce prix que le missionnaire peut assurer un peu de paix à ses ouailles, et faire progresser les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu. Les chrétiens sont généralement fidèles observateurs des lois de l'Eglise. Quelques femmes se distinguent par leur ferveur et par leur zèle ; et un grand nombre d'enfants moribonds ont reçu le Baptême de leurs mains, surtout à l'Orphelinat païen, où la vierge Kin-siao-kou réussit toujours à pénétrer. Mais la conversion des adultes offre des difficultés sérieuses ; et le christianisme n'a point leurs sympathies.

Il ne nous reste plus, pour compléter cette page consacrée à la chrétienté de Tan-yang, qu'à rappeler un bienfait, dont les Missionnaires et les chrétiens ne perdront point le souvenir. Une dame de Chang-hai, Tsu-mo-ze, épouse d'un riche armateur nommé Tsu-po-tsa, est originaire de Tan-yang. Elle a offert au Kong-sou de sa ville natale 97 arpents de terre, dont la rente couvrira les dépenses annuelles, que les chrétiens appauvris ne sauraient supporter.

HOA-KIA-TOU. *Eglise de la Sainte Trinité.* Il ya environ trente ans, une jeune païenne de Hoa-kia-tou, nommée Tchen, fut mariée à un chrétien de la famille Gnié ; elle apprit les prières catholiques, renonça au paganisme et reçut le Baptême. Hoa-kia-tou ne comptait

alors ni catéchumènes, ni chrétiens; Gnié-tchen-che, la nouvelle convertie, y retourna pour faire une visite à ses parents; elle exposa devant ses frères les dogmes du christianisme, et eut la consolation de les voir répondre à l'appel de Dieu. Ils se convertirent, et annoncèrent eux-mêmes à leurs voisins la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Quelques années après, Gnié-tchen-che, devenue veuve, fit le vœu de travailler pendant dix ans au salut de ses compatriotes, et Dieu bénit son zèle. Son frére Tchen-meu-song l'imita; et, en 1869, ils avaient amené 69 infidèles dans le sein de l'Eglise. Hoa-kia-tou compte aujourd'hui 134 chrétiens et 50 catéchumènes, qui se disposent à recevoir le Baptême: c'est la plus belle chrétienté du district de Tan-yang. Elle possède un Kong-sou, et Tsu-mo-ze a voulu contribuer à sa construction, en offrant une aumône de cent piastres.

Eloignés de l'église, les catéchumènes sont obligés de parcourir dix, vingt, trente lys, pour assister à la messe, ou entendre une instruction; et ces voyages pénibles pourraient ralentir et même arrêter le mouvement de conversion. Pour prévenir une aussi funeste conséquence, le P. Léveillé a préparé deux nouveaux centres, qui serviront de point de ralliement. Une maison, achetée dans le bourg de Eul-tchen, est devenue la résidence d'un catéchiste chargé d'expliquer aux infidèles les vérités religieuses. Le missionnaire s'y rend lui-même, pour y célébrer le saint Sacrifice de la messe, visiter, soutenir et diriger tous ceux qui étudient les prières et se disposent au Baptême. Le second centre est celui de Ki-hia-hang.

KOUA-TCHOU. *Eglise du Saint Cœur de Marie.* Sous le règne de Kang-hi, il existait dans ce bourg, une chrétienté florissante; mais, à l'époque de la persécution de Yong-tcheng, presque tous les néophytes apostasièrent. La famille Siu, garda le dépôt sacré de la foi, et c'est d'elle que descendait le catéchiste Siu-tse-jen [Zi-tse-zen], dont nous avons parlé, en faisant l'histoire de Si-tè-kio-iu et de Za-sin-kiao, au district de Tsang-tseu.

En 1871, le P. Ferrand bâtit un petit Kong-sou à Koua-tchou, et reçut de Tsu-mo-ze, pour cette œuvre, une nouvelle aumône de cent

piastres. Cette chrétienté compte aujourd'hui 37 fidèles et un catéchumène; trois adultes y ont reçu le Baptême dans l'année qui vient de s'écouler.

CHANG-TSE-KEOU. *Eglise du Sacré-Cœur de Jésus.* Il y a cinq ans, trois chambres furent bâties près de la maison d'une ancienne famille chrétienne de Chang-tse-keou, nommée Ouang, pour procurer un lieu de réunion aux néophytes et aux catéchumènes de cette contrée. De 1873 à 1875, 21 adultes y ont embrassé le christianisme; d'autres apprennent les prières, et se disposent à recevoir le sacrement de la régénération; un catéchiste et une vierge sont chargés de les visiter et de les instruire. Mais, comme la plupart d'entre eux demeurent au midi du canal impérial, à une distance de huit, dix, voire même dix-huits lys de leur nouveau Kong-sou, un second va être prochainement établi à Lo-hang-keou et, pour s'y rendre, ils n'auront plus de longues distances à parcourir.

KIU-IONG. Un païen, nommé Tchang, se réfugia à Chang-hai, pour échapper aux mains des Rebelles qui, en 1860, envahirent cette contrée, et fut admis comme domestique dans la pharmacie du F. Bernard, à Tong-ka-dou. Il y resta pendant cinq ans. Les exhortations du bon Frère le décidèrent à embrasser le christianisme, et tous ses parents suivirent son exemple. De retour dans leur patrie, ils n'y rencontrèrent aucun chrétien; ils continuèrent cependant à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise. En 1874, le P. Léveillé fit bâtir sur leur terrain un petit Kong-sou, où ils se réunissent pour prier. Cette chrétienté nouvelle ne compte encore que 9 membres; l'un d'eux, récemment converti, avait à peine reçu la grâce du Baptême, que ses voisins résolurent de le faire apostasier; mais il a résisté victorieusement à toutes leurs attaques, et conserve intact le dépôt de sa foi, dont il observe les règles.

YANG-LIEOU-POU. Le missionnaire exerce dans une chapelle privée de la famille Mo les fonctions de son ministère, à Yang-lieou-pou. Fondée depuis la dernière invasion des Rebelles, la chrétienté se compose actuellement de 15 fidèles.

MISSION DE NING-KO.

Cette mission comprend les quatre districts de Ning-ko-fou, Ning-ko-hien, Kouang-te-tcheou et Kien-ping. Avant d'en faire l'histoire, qu'il nous soit permis de mettre sous les yeux du lecteur un rapport écrit par le P. Le Cornec au mois de septembre 1874, et adressé au R. P. Foucault. On trouvera dans ces pages un tableau vivant de l'état actuel d'une contrée, que neuf Missionnaires parcourent sans cesse, pour y annoncer l'Evangile de Jésus-Christ.

“ Des relations détaillées vous ont appris, dit le P. Le Cornec, nos travaux en ce pays, nos succès aussi bien que nos espérances. Toutefois, comme les choses de ce monde ne sont point durables, il ne sera pas inutile de vous faire connaître ce que nous retrouvons aujourd'hui à Ning-ko-fou.

“ Il y a trois ans, les routes de Siu-tsen, où nous avions notre église principale, étaient sillonnées chaque jour par une multitude nombreuse, tantôt pacifique et tantôt bruyante. Les uns arrivaient sans apparat; d'autres faisaient entendre de joyeuses fanfares, mêlées aux détonations des jours de fête: c'étaient des catéchumènes, qui venaient s'inscrire en masse, des quatre coins du Suen-tcheng-hien, du Ning-ko-hien, du Kien-ping-hien et du Kouang-te-tcheou. En une seule journée, 40, 50, quelquefois même 100 personnes frappaient à notre porte, pour demander à embrasser le christianisme, et emportaient, en s'en retournant, des images et des livres de prière. A quelle classe appartenait cette foule? Elle aurait dû se composer principalement des rares débris de la population indigène, échappés au glaive des Rebelles. Le malheur, en effet, est une bonne école; et certes, ils l'avaient connu. Heureux autrefois, entourés d'une nombreuse famille, les habitants du Ning-ko-fou vivaient en paix dans de somptueuses demeures. Le riz et le froment s'entassaient dans leurs greniers; le thé, la soie et mille fruits livrés au commerce attiraient dans leurs montagnes l'or de l'étranger. La terre leur prodigua ses biens,

jusqu'au jour où parurent les premières hordes des Rebelles à la longue chevelure.

" Ignorant leurs sinistres projets, ils ne songèrent point à prendre la fuite ; et, lorsqu'ils connurent le fléau, que leur envoyait le ciel, il était impossible de s'y soustraire. C'est à peine s'ils eurent le temps de se réfugier sur le sommet des montagnes, ou de se cacher dans les cavernes. Les moins prompts à fuir furent emportés par le torrent jusqu'à Chang-hai, ou jusqu'à Ning-po ; et, lorsque plus tard ils revinrent, le pays était désert. Ils ne rencontrèrent que des maisons vides, des villages ruinés, des terres en friche, des bêtes fauves cachées dans les hautes herbes ou les broussailles ; et, près du foyer de la famille, quelques ossements attestaient que plus d'un infortuné était venu mourir au lieu qui l'avait vu naître. Les autres ne descendirent point de leurs montagnes. Entourés pendant trois ans par les Rebelles, ils n'osaient même allumer du feu : la fumée aurait dévoilé leur asile. Le riz ou le froment pilé furent d'abord leur nourriture ; plus tard, ils se virent réduits à manger des racines ; enfin tout aliment leur manqua, et ils moururent victimes d'une affreuse misère.

" Par quels crimes ce peuple avait-il irrité la justice divine ? je l'ignore ; mais la vengeance a été terrible, et Dieu semble n'avoir épargné les survivants, que pour leur offrir le spectacle de cette horrible catastrophe. Ils sont peu nombreux ; la plupart sans famille, et ils peuvent à peine se procurer la nourriture de chaque jour. Leurs bois sont coupés ; leurs beaux arbres fruitiers ont disparu sous la hache étrangère ; leurs terres sont cultivées par d'autres colons ; et leur regard ici-bas ne se repose plus sur rien qui les console.

" La providence, nous le savons, frappe de ces grands coups sur les hommes, à qui elle veut montrer la route du ciel ; et il nous semblait que les habitants du Ning-ko-fou allaient élever leurs regards vers Dieu. Du reste, nous avons souvent franchi le seuil de leurs demeures ; et presque toujours ils nous ont fait un accueil bienveillant. Le thé, le riz nous étaient offerts ; quelques-uns même nous ont donné des maisons ; et nous voyions le moment, où l'eau sainte du Baptême

coulerait sur leurs fronts. Mais les desseins de Dieu sont incompréhensibles, et trompent parfois les espérances des hommes. Jusqu'ici, tout ce que nous avons semé de bon grain dans ce terrain sillonné par la foudre est resté sans vie; ou, s'il a un moment germé, il s'est ensuite desséché pour jamais. La consolation, que ces hommes auraient trouvée sur la route du ciel, ils l'ont demandée à l'opium et au jeu. Il en est qui ne se sentent au cœur que de la haine; haine contre les Rebelles, premiers auteurs de leurs maux; haine contre les étrangers, envahisseurs des antiques domaines de leurs familles; haine contre nous, prédicateurs d'une Religion qui condamne le culte des ancêtres. Si donc ils se sont mêlés a cette foule, qui parut jadis dans les sentiers de Siu-tsen, on ne les rencontrait que rarement; et ils n'avaient aucune intention sérieuse d'adorer le vrai Dieu.

“ Auprès d'eux habite, depuis quelques années, une population simple, grossière et beaucoup plus nombreuse, descendue des provinces du Hou-nan, et du Hou-pé. C'est une race à part; sa langue et ses mœurs ne sont point celles du Ning-ko-fou; elle a même ses magistrats particuliers, d'un ordre inférieur. Ces émigrés sont venus vers nous. Un mot d'ordre avait été vraisemblablement donné par quelques chefs; car nous n'avions entre les mains aucun moyen capable de produire un ébranlement aussi universel. Les miracles ont été rares: à peine quelques guérisons sortant du cercle de la nature; point de ces maladies dites *diaboliques*, qui disparaissent devant un signe de croix, ou devant un peu d'eau bénite. Les missionnaires eux-mêmes n'avaient pas encore parcouru le pays, pour y jeter la semence de la parole évangélique. Mais le doigt de Dieu était là.

“ Parmi ces nouveaux venus, quelques centaines avaient apporté sous leurs haillons le trésor de la foi et des mœurs chrétiennes. Les premiers arrivés furent décimés à plusieurs reprises par la misère et les maladies; et, de toutes ces caravanes de vieux chrétiens que le Yang-tse-kiang a vu descendre vers nos rivages, la moitié à peine a survécu. Jetés au milieu de ces plaines incultes, sans nourriture, sans habits, sans moyens de travail, épuisés par la souffrance, ils eurent le

bonheur de trouver ici la Religion chrétienne, dont l'affection maternelle ne se démentit jamais, Les remèdes furent distribués aux malades ; la nourriture, les habits aux indigents, le travail à ceux qui avaient encore un peu de force, les consolations à tous. Les anges de Dieu eurent à enregistrer une foule de bienfaits ignorés des hommes et payés plus tard d'un peu d'ingratitude ; mais la charité produisit ses effets.

" Frappés d'un spectacle si nouveau pour eux, les païens n'y restèrent pas indifférents ; plusieurs vinrent nous demander secours et protection ; et le christianisme apparut à ces affligés comme un asile ouvert à toutes les misères. Ils firent inscrire leurs noms sur nos registres, et augmentèrent les rangs éclaircis de nos chrétiens.

" Pour quelques uns, en trop petit nombre hélas ! cette démarche était sincère. En posant le pied sur le sol de ce pays, ils y cherchèrent en vain leurs divinités, leurs pagodes et leurs bonzes. Tout avait disparu sous le souffle de la tempête ; et, sur la façade des maisons à demi renversées, on apercevait encore le caractère *Fo* ou *Bonheur*, tracé jadis par la main des indigènes. Cette inscription mensongère, apposée sur des ruines, les invitait forcément à chercher une félicité moins éphémère, une fortune à l'abri des révolutions. Ce besoin du culte, ce regard jeté au delà de la tombe, la paix que la Religion chrétienne offre aux cœurs purs, les attirèrent vers nous. Ils se donnèrent sérieusement à Dieu, et peu d'entre eux ont défailli sur le chemin.

" Il en est d'autres qui ne virent dans le christianisme qu'une association puissante, au sein de laquelle le faible trouve toujours un appui ; et le prestige du nom européen les confirma dans cette idée ; ils vinrent eux aussi se ranger sous notre étendard. Un grand nombre enfin, arrivés dans un pays où la propriété était encore incertaine, et où les indigènes réclamaient chaque année une partie de la récolte, s'imaginèrent que la Religion les dispenserait de ce servage onéreux. L'espérance de devenir propriétaires à leur tour, au lieu de rester colons, les détermina à grossir le nombre de nos catéchumènes. Tel fut l'appât tendu par la main de la providence à tous ces hommes avides

de biens temporels : c'était la grâce du moment. Plusieurs, éclairés ensuite de la lumière divine, ont reçu le Baptême ; et leur conduite chrétienne a prouvé la sincérité de leur conversion. D'autres, beaucoup plus nombreux, n'ont point persévéré, et le lien, qui nous les avait unis, s'est brisé. Contents d'avoir inscrit leurs noms sur nos registres et d'avoir emporté une image, comme un talisman contre les tracasseries des mandarins, ou les vexations des indigènes, ils vivent dans une indifférence, d'où ils ne veulent plus sortir. La main de Dieu les a un instant soulevés vers le ciel ; mais aujourd'hui, dominés par les intérêts matériels, ils ne songent plus qu'à la terre, et sont devenus plus inabordables que les païens eux-mêmes. Il en est encore qui moins coupables, mais non moins infortunés, ne reparaissent plus dans les sentiers de Siu-tsen. Toutes les brillantes espérances qu'ils avaient fait concevoir se sont évanouies, ou plutôt ont été anéanties par la force ; car, quelques mois après, la persécution sévissait sur les territoires de Kouang-te-tcheou et de Kien-ping.

" Les mandarins avaient juré d'exterminer le nom chrétien. Eux et leurs hommes parcoururent le pays, déchirèrent les images, et poursuivirent les catéchumènes ; ils les frappèrent de verges, les mirent à la torture, et les contraignirent souvent à signer une formule d'apostasie. L'histoire de ces faits est assez connue ; il serait inutile de la retracer ici. Mais, ce qu'il est important de signaler, c'est l'impression produite en ces deux pays par la persécution. Deux années nous séparent de cette triste époque ; le souvenir des misères passées vit toujours au milieu de ces catéchumènes, et la crainte domine encore tous les cœurs. Ils ne reçoivent plus le missionnaire que comme un étranger et un inconnu ; et ils n'avouent pas qu'ils désiraient autrefois embrasser le christianisme ; quelques-uns mêmes ferment leurs portes, à notre approche ; on dirait qu'ils voient encore les chaînes et les verges des mandarins. Combien de temps durera cet état de choses ? C'est le secret de Dieu.

" Au Kouang-te-tcheou, les autorités sont depuis longtemps moins hostiles ; mais des bruits sinistres circulent encore dans ce malheureux

pays. La tactique du démon est d'effrayer ces populations simples et crédules ; et les choses les plus futiles deviennent pour elles un épouvantail. En quelques endroits cependant, le ciel est plus serein ; et il s'opère un mouvement de conversions : dans un village du Kien-pin-hien trente familles redemandaient hier des images et des livres.

"Reverrons-nous jamais l'entrain des anciens jours ? rien ne saurait le faire présager. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, si quelques-uns se retirent, il en est d'autres qui nous arrivent chaque semaine, et ces derniers venus, plus sincères et plus éprouvés, marchent résolument dans les sentiers du christianisme. Aussi nos catéchumènes sont-ils encore nombreux. J'ose dire qu'ils le seraient davantage, si nous avions les instruments nécessaires à leur formation. Ces exilés, en effet, sont dégagés de beaucoup d'entraves ; ils ont laissé de l'autre côté du Yang-tse-kiang, les temples, les tombeaux, les tablettes de leurs ancêtres ; et leurs divinités même, trop lourdes pour le transport, ont dû rester sur le rivage de la patrie. A peine si quelques-uns apportèrent avec eux une statue de la déesse Kouan-yu, adorée de génération en génération dans leur famille. De plus, ils appartiennent en général à la population simple de la campagne ; les lettrés sont rares parmi eux ; et l'obstacle, qu'une littérature orgueilleuse oppose si souvent à l'humilité du christianisme, ne se dresse point devant nous. Nous n'avons point non plus à lutter contre l'esprit de caste qui domine dans les riches villages, possédés par une seule famille, et où un inconnu n'est point admis à fixer sa demeure. Etrangers eux-mêmes dans ces régions, les émigrés ne voient pas d'un mauvais œil un autre étranger venir au devant d'eux, et cette communauté de condition nous est favorable. Un vaste champ s'offre donc à notre zèle ; nous marchons sur un terrain neuf ; mais hâtons-nous de le cultiver ; car il ne restera pas longtemps inculte. Ces hommes ont besoin d'une religion ; et s'ils n'entrent pas dans nos rangs, ils iront grossir ceux du Bouddhisme ou du Protestantisme.

"Le Bouddhisme, en effet, relève ses temples ; et ses bonzes ont reparu en plusieurs endroits. De son côté, le Protestantisme est loin

de s'endormir. Deux de ses catéchistes sont établis à Kouang-te-tcheou, et y répandent leurs livres. D'autres rôdent autour de Ning-ko-fou, attendant, pour s'y installer, une occasion favorable ; et nous ne parcourons point les campagnes, sans nous demander si elles ne tomberont pas bientôt entre les mains de l'ennemi. Pour moi, en traversant seul sur ma mule ces belles et populeuses vallées, j'ai reporté, bien des fois ma pensée vers d'autres peuples et d'autres régions. Je voyais au loin la France avec les nombreux ouvriers qui la cultivent, et lui offrent chaque jour le pain de vie ; et ici hélas ! "*Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis !*"

"De bons catéchistes pourraient compenser en partie la pénurie des Missionnaires ; mais il est difficile de les recruter dans les écoles de Chang-hai ; car nos émigrés éprouvent une antipathie profonde pour les hommes du Kiang-nan. Parmi nos chrétiens, nous en trouvons peu qui soient capables d'exercer une si noble fonction. Les anciens ont presque tous puisé la science de la Religion au foyer domestique, et n'ont jamais paru sur les bancs d'une école. Il est des néophytes qui possèdent quelque connaissance des livres ; mais leur conversion ne date que de deux ou trois ans. Comment pourraient-ils faire pénétrer dans les masses un esprit, dont ils ne sont eux-mêmes qu'imparfaitement animés ; et dans leurs instructions ne mêleront-ils point l'erreur avec la vérité chrétienne ?

"Pour assurer l'avenir religieux de cette population, qui nous est confiée, nous avons établi une école spéciale, où se formeront des instituteurs. Un catéchiste est toujours au milieu d'eux, et un missionnaire leur adresse de fréquentes instructions. Formés sous l'œil du prêtre aux habitudes de la vie chrétienne, ils apprennent encore avec soin la doctrine de l'Evangile. Un jour viendra, où ils iront eux-mêmes répandre, avec l'enseignement du christianisme, la bonne odeur des vertus, dont il recommande la pratique. Notre désir serait d'envoyer un maître d'école dans chaque village ; mais ce projet réalisé, il restera encore plus d'une difficulté à vaincre. En effet, les émigrés ne vivent que du travail de leurs mains ; et, lorsque le soir

ils rentrent dans leur demeure, après une journée passée tout entière au milieu de pénibles fatigues, le besoin du repos se fait impérieusement sentir. Quelques-uns sans doute n'auront point alors le courage d'ouvrir un livre, pour étudier les prières, qu'ils doivent apprendre. Nous n'excuserons pas ce manque de bonne volonté; mais nous le comprenons, et nous espérons que Dieu leur fera miséricorde, au dernier jour de la vie. J'ai vu plus d'une fois des ouvriers de la onzième heure, qui avaient négligé l'étude des prières, demander le Baptême, avant de paraître au tribunal du souverain Juge.

“ Une chose m'a frappé dans ces contrées païennes; c'est la sollicitude de la Providence à procurer le salut éternel des moribonds. Maintes fois, les Missionnaires ne se sont égarés dans leurs voyages, que parce que Notre-Seigneur voulait les conduire au chevet d'un malade, qui demandait le Baptême, ou auprès du berceau d'un enfant païen, à qui la même faveur allait ouvrir les portes du ciel.

“ Cette année, au mois de mai, je portais les derniers sacrements à un chrétien du village de Tchang-tsen; on m'annonça que, dans le voisinage, la femme d'un néophyte n'avait plus que quelques jours de vie. Son ignorance des vérités religieuses nous avait empêchés de verser sur son front l'eau régénératrice. Je me rendis auprès d'elle; je lui adressai quelques questions, et m'aperçus bientôt qu'elle était incapable de retenir les enseignements, que j'essayais de lui faire comprendre. Mais c'était une âme simple et pure, qui désirait ardemment la grâce du Baptême, afin d'aller jouir au ciel de l'éternelle béatitude. Ses vœux furent exaucés. Après une instruction sommaire, je la baptisai; le lendemain elle avait quitté la terre.

“ Un mois après, au village de Siu-tsen, une jeune femme païenne s'acheminait vers la tombe. Depuis long-temps, malgré les remontrances de sa belle-mère, elle n'offrait plus qu'à Dieu les adorations, qu'elle prodiguait autrefois aux idoles. Notre-Seigneur veillait sur elle. Un menuisier vint à mourir; les chrétiens, après l'avoir conduit à sa dernière demeure, revenaient en murmurant quelques prières. La malade, étendue sur sa couche, se mit alors à crier: “ Oh! le

menuisier, comme il est beau ! Il a des habits semblables à ceux des mandarins. Il monte...il monte...le voilà qui monte au ciel !" Puis, après avoir prononcé ces paroles, elle demanda le Baptême. Il lui fut accordé ; et, le lendemain, elle prenait elle-même son essor vers le ciel, qu'elle avait si merveilleusement entrevu. Elle n'y monta point seule ; car, trois mois plus tard, sa belle-sœur se sentant mourir, demanda aussi le Baptême ; et, quelques heures après l'avoir reçu, elle expirait, l'âme en paix, et laissant à ses parents un bel exemple, que plusieurs sans doute voudront suivre. Citons un dernier trait de la miséricorde divine.

" Un jeune néophyte, élevé et instruit dans nos écoles de Chang-hai, était venu, il y a quatre ans, nous prêter son concours. Ses débuts ne furent pas sans succès ; mais il ne tarda pas à nous quitter, devint homme d'affaires, et se mit, dit-on, à fumer l'opium. A l'église, il ne parut plus que rarement ; il cessa bientôt d'accomplir ses devoirs de chrétien ; vécut en apostat, et finit par tomber dans la misère. Il y a un mois environ, il fut atteint d'une maladie de langueur, qui devait le conduire au tombeau. La pensée des jugements de Dieu vint alors remuer son âme ; il fit appeler un prêtre ; demanda publiquement pardon du scandale, qu'il avait causé ; et reçut avec édification les derniers sacrements. Le lendemain, il mourait.

" Si nous avons la consolation d'ouvrir le ciel à ceux qui s'en vont, nous ne négligeons point ceux qui demeurent ; et il est une portion de notre vigne, que nous cultivons surtout avec prédilection ; c'est l'enfance. La génération nouvelle prend plus facilement les habitudes chrétiennes, que tous ces hommes vieillis dans le paganisme. Aussi les superstitions n'ont-elles point de plus redoutables ennemis que les enfants. Au mois de mai dernier, un missionnaire allait visiter, pour la première fois, des catéchumènes, au village de Tchang-tsen. Les pancartes superstitieuses n'avaient pas encore disparu ; les statuettes même étaient honorées dans plusieurs familles ; mais à peine le missionnaire eut-il condamné ces objets diaboliques, que les enfants se mirent à l'œuvre. Parcourant, l'une après l'autre, toutes les maisons

du village, ils enlevèrent les idoles; déchirèrent les pancartes, ou les jetèrent au feu; pas une ne leur échappa; et personne n'osa s'opposer à cette audacieuse entreprise.

" Dans un autre village du Ning-ko-hien, habitait une famille depuis longtemps catéchumène; quelques-uns de ses membres étaient même baptisés. Suivant l'usage reçu parmi les chrétiens, ils avaient placé une image à l'endroit le plus honorable de leur maison; mais, derrière cette image, le chef de famille avait caché une statue de la déesse Kouan-yn et l'adorait en secret. Il ne devait pas lui offrir longtemps ses hommages; car un enfant n'attendait que l'occasion favorable, pour mettre la main sur cet objet superstitieux et un catéchiste étant venu à passer, il saisit sans scrupule la pauvre déesse, et la lui porta comme chose de bonne prise. Le chef de famille était présent et n'osa rien dire. Il donna ensuite libre cours à sa colère, mais inutilement; la déesse était déjà réduite en cendres.

" Des écoles ont été ouvertes, l'année dernière, en plusieurs endroits; et les enfants y sont venus en bon nombre. Pour leur procurer le bienfait d'une instruction vraiment religieuse, nous aurions voulu les confier tous à des maîtres chrétiens. Ce désir n'a pu être réalisé; là, où les néophytes nous manquaient, nous avons dû placer des païens à la tête de nos écoles.

" Les familles sont trop pauvres pour payer à la fois le salaire et la pension du maître; et nous devons prendre l'un ou l'autre à notre charge. Les écoles sont-elles toujours bien fréquentées? Elles ont leurs bons et leurs mauvais jours. Aujourd'hui il disparaît un enfant; demain un autre; et tel maître qui, à l'ouverture des classes, avait vingt-cinq élèves, a droit de se féliciter, s'il peut en conserver sept ou huit jusqu'à la fin de l'année. L'œuvre du Baptême des enfants païens devrait marcher de pair avec celle des écoles. Ici, comme dans les autres parties de la Mission, elle produirait les résultats les plus consolants, si nous avions les instruments nécessaires pour la soutenir; mais deux ou trois personnes seulement peuvent s'y consacrer; et leurs courses ne sont pas continuelles. Cependant nous avons nos

entrées libres dans les familles païennes ; et les malades nous sont facilement offerts. Plus d'une fois, des infidèles sont venus me prier de visiter les infirmes ; car ils s'imaginent que tous les Européens connaissent la médecine. Le cœur se serre de tristesse, quand on apprend que tel enfant païen est mort sans Baptême, pendant l'absence du missionnaire ou du médecin ; et alors on ne peut s'empêcher de pousser un cri de détresse vers Celui qui a dit : "*Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios.*" Pour nous, nous travaillons dans la mesure de nos forces ; et nous abandonnons le reste à la Providence.

"Notre journée n'est pas celle du missionnaire du Kiang-sou méridional, occupé, pendant toute l'année à un laborieux ministère, passant de la chaire au confessionnal, et du confessionnal à l'autel. L'autel nous l'avons, grâce à Dieu, et nous le portons de village en village, sous le toit de chaume, comme dans la maison des riches. Le ministère de la parole est notre œuvre de chaque jour ; mais si l'on excepte certaines fêtes ou quelques semaines dans l'année, nos auditeurs sont rarement des Chrétiens. Nous jetons ordinairement la semence évangélique au milieu des païens et des catéchumènes, et nous laissons à Notre-Seigneur le soin de la faire fructifier en son temps. Avec les païens nous avons de simples conversations, dans les quelles nous essayons de leur faire connaître Dieu ; et quand nous parlons aux catéchumènes nous proportionnons nos enseignements à la portée de leur intelligence et au degré d'instruction, où ils sont parvenus. Les catéchistes, dans les entretiens qu'ils ont avec eux, leur expliquent les points de doctrine, qui n'auraient pas été suffisamment compris.

"Le matin, après la messe, nous recevons ordinairement les visiteurs ; ce sont des catéchumènes, qui réclament notre protection ou nous demandent conseil. Si un voisin les inquiète, s'ils redoutent quelque malheur, ils viennent trouver le missionnaire, et lui font part de leurs peines. Pour se concilier leur affection, il faut s'intéresser à ce qu'ils aiment et donner de bonnes paroles, quand on ne peut prêter un secours efficace. S'il convient de les aider, il faut toujours agir avec

une sage lenteur ; car ils sont habiles à dissimuler et le mensonge est pour eux une industrie, qu'ils exercent sans scrupule.

" Auprès de ces catéchumènes, qui sollicitent notre protection, d'autres s'établissent juges à leur tour ; gens mobiles et sans principes, ils prennent toujours le parti du plus fort ; ennemis déclarés du missionnaire, quand le mandarin nous est hostile ; ils seront ailleurs catéchumènes, si les fonctionnaires nous protégent. Ils s'ingèreront alors en maintes affaires, agiront en notre nom, et nuiront à la cause même de l'évangile, si nous ne savons pas les découvrir et les arrêter à temps.

" Nos catéchumènes sont dispersés sur une large surface : quatre grandes sous-préfectures s'étendent devant nous, et réclament les secours de notre ministère. Les voyages occupent une part trop considérable dans notre vie, pour les passer sous silence. Le mode en est primitif. La voiture est pour nous chose inconnue ; nos étroits sentiers n'en permettent pas l'usage ; et la chaise à porteurs ne sert qu'en de rares circonstances. La barque enfin glisse sur bien peu de torrents ; encore faut-il fréquemment la soulever à bras d'hommes. Nous sommes obligés de marcher à pied ; mais, quand la route est trop longue, nous réclamons le secours d'une monture. Le cheval n'a pas le pied assez sûr pour gravir nos montagnes ; et nous sommes heureux, quand nous avons une mule ou même un âne à notre service. Nos jours de voyage sont ceux de la providence, bons, ou mauvais, suivant que le ciel répand sa rosée, ou fait luire sur nous son soleil, S'il pleut, il ne reste qu'un parti à prendre, celui de la patience ; nos bagages seront mouillés ; la couverture, que nous portons toujours avec nous, recevra encore mieux la pluie ; la chapelle même devra souffrir ; nous nous estimerons heureux, si nous conservons notre bréviaire intact ; puis, arrivés à l'auberge, où nous passerons la nuit, nous n'aurons pour lit qu'une natte et quelques bottes de paille. Quant au cavalier, il se voit exposé à maintes peripéties ; la mule, en glissant, l'envoie au fond d'un ravin, ou le dépose au milieu d'une rizière remplie d'eau. De temps en temps, une branche d'arbre viendra lui caresser la figure et verser sur lui l'abondante rosée qu'elle retient sur ses feuilles. Il

m'est arrivé plus d'une fois de gravir les montagnes en pareilles circonstances; la mule alors ne peut plus servir; il faut se résigner à la conduire par la bride, à monter à pied, à descendre à pied, à glisser souvent, et à tomber quelquefois.

"Voilà nos mauvais jours. Mais le ciel du Ning-ko-fou a aussi ses belles journées. Le printemps et l'automne ont ici des charmes, inconnus dans les plaines du Kiang-sou. Nos montagnes se couvrent de fleurs; et, au soir de nos voyages, la brise nous apporte un délicieux parfum. Le silence règne alors sur toute la nature; on n'entend plus que le bruit du torrent répété par l'écho des montagnes; la mule s'avance d'un pas rapide; les souvenirs classiques se présentent en foule à la mémoire, et on se surprend à chanter quelque refrain de la patrie. Ces jouissances valent-elles les consolations des mauvais jours? Elles sont peut-être moins pures; mais tout devient utile à ceux qui ne cherchent que Dieu.

"Nous avons encore d'autres joies. L'isolement, si pénible au cœur de l'homme, n'est point connu au milieu de nous. Aujourd'hui, neuf Missionnaires travaillent en ce pays, et mettent en commun leurs consolations et leurs peines. Une journée de voyage suffit à la plupart d'entre nous pour atteindre le centre de la Mission; et plusieurs fois durant l'année, une réunion fraternelle nous rappelle que nous servons le même Maître, donne de l'uniformité à notre manière d'agir, et entretient parmi nous cette joie de famille, qui fait aimer le travail, et les fatigues."



DISTRICT DE NING-KO-FOU.

Les Pères Orta et Femiani établis l'un à Ning-ko-fou, et l'autre à Chouei-tong, se partagent l'administration de ce district.

NING-KO-FOU. Vers la fin de décembre 1874, et au mois de janvier de l'année suivante, plus de 2,000 jeunes gens se trouvaient réunis dans cette ville, pour subir les examens du baccalauréat, et tous désiraient voir le missionnaire Européen. Le P. Garnier, arrivé sur ces entrefaites, invita un catéchiste de Nan-king, nommé Yé, à les recevoir, et à leur expliquer les vérités chrétiennes. Pendant quinze jours, Yé consacra presque tous ses moments à cette pénible besogne ; il savait en effet que la curiosité, beaucoup plus qu'un désir sincère de conversion, les poussait à faire mille questions fastidieuses. L'un d'eux avait à sa disposition un ouvrage du P. Jean Soerio, intitulé *Chen-kiao-io-ien* ou *Dissertation sur le Christianisme ;* il le couvrit de ratures, de notes obscènes et impies, et le déposa secrètement sur l'autel. Au dire de cet ami de Confucius, les Européens ne comprennent pas la doctrine du Ciel, parce qu'ils sont nés d'animaux immondes ; voilà un de ses arguments les plus décisifs contre notre sainte Religion. Il en est un autre qui mérite d'être mentionné ; " En publiant votre fausse doctrine, écrivait-il sur une des pages du *Chen-kiao-io-ien*, vous cherchez à corrompre les mœurs, et à troubler le cœur des hommes ; votre but est de profiter ensuite de ces désordres pour vous emparer de notre pays. Mais, tout diables que vous êtes, et malgré vos machinations, vous ne réussirez jamais à échapper aux pièges, que vous tendent les Chinois." Le P. Orta s'est consolé de ces invectives, en baptisant, le jour de Noël, à Ta-li-tseu, dix adultes étrangers aux belles idées des lettrés.

Ceux-ci nous ont montré qu'en dehors des moyens littéraires, ils savent en trouver d'autres, pour nous insulter et nous nuire. Au mois de février, un nouvel examen les appelait à Ning-ko-fou. Le

P. Orta était absent; et le gardien de la maison en ferme la porte, afin d'éviter des visites, qui pouvaient devenir dangereuses. Les lettrés se présentent, lancent des pierres sur le toit; pénètrent dans le jardin, puis dans les chambres; et ne se retirent qu'après avoir volé les objets qui leur plaisent.

Telle est la morale de ces hommes, qui nous accusent de corrompre les mœurs.

CHOUEI-TONG. Le nombre des catéchumènes augmente dans cette contrée surtout entre Yn-tsen et Sen-kia-pou; et des familles viennent assez souvent trouver le P. Femiani, pour lui annoncer qu'elles sont décidées à renoncer au culte des idoles; elles demandent des livres, et se mettent à étudier les prières de l'Eglise.

L'école de Chouei-tong est l'œuvre principale, à laquelle le missionnaire consacre ses soins. Le rapport du P. Le Cornec nous a fait connaître l'ignorance des fidèles venus du Hou-pé; il est donc urgent de prendre les moyens nécessaires, pour leur procurer, ainsi qu'aux catéchumènes, l'instruction religieuse qui doit sauvegarder leur foi, et les former aux habitudes de la vie chrétienne.

C'est dans ce but que l'école a été établie. Des hommes, des femmes y étudient la doctrine de l'Evangile, pour aller l'enseigner plus tard dans leurs villages et au sein de leurs familles; vingt trois personnes suffisamment instruites en sont déjà sorties, et prêtent aux Missionnaires un utile concours.

DISTRICT DE NING-KO-HIEN.

La partie de la sous-préfecture de Ning-ko-hien, confiée aux soins du P. André, renferme un certain nombre de catéchumènes, dont les dispositions paraissent sûres, et qui songent plutôt à sauver leurs âmes, qu'à se procurer des avantages matériels par l'entremise du prêtre. Quant aux néophytes, ils restent fidèles à la foi chrétienne,

depuis le jour où ils ont reçu le Baptême; mais leur instruction religieuse est encore bien incomplète. La plupart d'entre eux sont des enfants, des vieillards, ou des personnes ondoyées en temps de maladie, et ils ont oublié le peu de catéchisme, qu'ils apprirent autrefois. Des écoles ont été établies en plusieurs villages, et le P. André en donnait la statistique suivante, au mois d'avril 1875. "J'arrive d'un voyage dans la contrée de Tong-ngan. Il a duré 19 jours, du 20 mars au 8 avril. A Ho-li-ki, il y a maintenant 18 élèves; à Mang-fou, 15; à Tcha-keou, 11; à Ma-tsen, 10; à Ki-chang-pin, 14. L'une de mes plus grandes joies a été de faire couler l'eau sainte du Baptême sur le front de 30 catéchumènes."

Les fêtes de Noël de l'année précédente n'ont pas été sans consolation pour le missionnaire; il les a passées à Mang-fou. En dépit de la neige, qui tombait en abondance, plus de 80 catéchumènes arrivèrent à l'église. Huit personnes firent la sainte communion; plusieurs recevaient Notre-Seigneur pour la première fois; et, parmi les vingt néophytes qui s'étaient agenouillés, la veille, au tribunal de la pénitence, quelques-uns n'avaient pas encore pu s'y présenter depuis leur Baptême. Maintenant que le missionnaire possède à Mang-fou une chambre, où il pourra s'abriter contre l'intempérie des saisons, ses visites aux chrétiens et aux catéchumènes deviendront plus fréquentes; en séjournant au milieu d'eux, il les fera participer aux bienfaits des sacrements, et Notre-Seigneur se chargera de transformer ces cœurs par sa divine action.

Les habitants de Mang-fou, de Ki-chang-pin et de Ho-li-ki sont des émigrés du Hou-pé. Ils ont presque tous acheté les terres, qu'ils labouraient autrefois à titre de colons; cet achat les fixe dans le pays, et met fin à une foule de chicanes, qui entravaient la propagation de l'Evangile.

Le P. Chen-eul a éprouvé maintes difficultés dans la contrée qu'il évangélise. Les anciens habitants, irrités de l'émigration des hommes du Hou-pé, cherchent à les vexer de mille manières. Dans le village de Kang-keou il y a une quarantaine de ces familles de

colons ; depuis deux ans, elles gémissent sous le régime de la terreur; opprimées par les propriétaires indigènes, elles ne possèdent plus les images religieuses, qu'elles avaient reçues des Missionnaires, et c'est à peine si elles osent avouer qu'elles suivent les règles du christianisme.

Il était nécessaire de relever le courage de ces catéchumènes; aussi le P. Chen-eul a-t-il fait à Kang-keou l'acquisition d'une demeure qui prendra le nom de Maison du Maître du Ciel. Vers la fin du mois de décembre, 1874, il a célébré avec éclat la dédicace de sa nouvelle église ; et les païens, témoins de cette solennité, mettront sans doute un terme à leurs vexations.

Quant aux anciens chrétiens, que l'émigration a groupés sous la houlette du missionnaire, leur ignorance est extrême ; un grand nombre ne savent pas même faire le signe de la croix. Le P. Chen-eul et quatre catéchistes travaillent avec ardeur à leur instruction.

DISTRICT DE KOUANG-TE-TCHEOU.

La persécution a sévi au Kouang-te-tcheou, il y a quelques années. Elle y a causé des désastres, que les Pères Bies et Chen-leang cherchent chaque jour à réparer. Ils mettent tout en œuvre, pour rallier autour d'eux les catéchumènes qui, par crainte des mandarins, ont renoncé au christianisme, et ne franchissent plus le seuil des églises.

De Kio-tsen à Hang-tsen, ces brebis égarées sont nombreuses. Le 23 novembre 1873, le P. Bies entreprit un pénible voyage, pour en faire rentrer quelques-unes au bercail. Il commença son itinéraire, en gravissant sur sa mule deux hautes montagnes. Arrivé au sommet de la première, surpris par le mauvais temps, et ne trouvant pas même une chétive cabane pour s'y abriter, il entreprit l'ascension de la seconde. La bise était glaciale, et la pluie ne cessait de tomber. Quelques maisons, disséminées sur un plateau, apparurent bientôt aux yeux du Père; il se hâta de diriger sa marche vers ce lieu

habité, et campa au milieu d'un temple consacré aux ancêtres. Son catéchiste y alluma un grand feu, pour sécher les habits ; se mit ensuite à la recherche d'un dîner, et rencontra une pauvre famille de montagnards, qui consentit à préparer quelques mets. Passer la nuit à pareille enseigne souriait assez peu à nos voyageurs, et ils continuèrent leur marche ; mais le ciel ne leur fut pas favorable. Une heure après leur départ, la pluie tomba de nouveau ; habits, couvertures et bagages furent promptement saturés d'eau, et il fallut songer à trouver un gîte. Au bas de la montagne, un temple des ancêtres leur ouvrit ses portes ; ils s'y installèrent, à côté d'un groupe de paysans arrêtés comme eux dans leur voyage ; et, avant de prendre un peu de repos, ils durent faire sécher au feu leurs couvertures. Ce soir-là, une famille voisine leur prépara un souper. Le lendemain matin, une épaisse couche de neige recouvrait la montagne, et le ciel était obscurci par les flocons, qui tombaient avec abondance. Ce contretemps procura au missionnaire et à son catéchiste une demi-journée de repos ; vers midi le temps sembla plus favorable, et ils quittèrent leur campement. Le soir, nouvel embarras ; il neigeait, et il était impossible de trouver un gîte ; le P. Bies avisa une pagode et y entra. Mais le bonze était de mauvaise humeur, et pria son hôte de partir : "Va plus loin, lui dit-il, tu trouveras une grande auberge, où tu seras parfaitement logé." Trompé par cette fausse indication, le Père se mit à la recherche d'une hôtellerie, qui n'existait point ; et à chaque village, à chaque maison, il demandait l'hospitalité. "Il n'y a pas de place ici." Telle était la réponse invariable de tous les paysans. Cependant la nuit était obscure, la neige tombait à gros flocons, et le catéchiste ne savait de quel côté diriger ses pas. Abandonnés des vivants, nos voyageurs furent sauvés par les morts. Ils arrivèrent sans y penser devant un temple des ancêtres, et personne n'eut la dureté de leur en interdire l'entrée. Y trouvèrent-ils souper et sommeil ? l'histoire ne le dit pas. La journée du lendemain ressembla beaucoup à celle de la veille ; elle eut toutefois une fin plus heureuse : le soir on fit halte dans une auberge.

Ce rude voyage de Hang-tsen dura quinze jours, et n'eut d'autre résultat que de procurer une abondante moisson de souffrances à ceux qui l'avaient entrepris. Cependant le P. Bies eut la consolation de fortifier dans la foi une dizaine de familles de bons catéchumènes; et, le 10 décembre, il rentrait à Kio-tsen.

Au commencement de l'année suivante, quelques païens renonçaient à l'idolâtrie, à Hang-tsen et à Kang-tong-tsen; et, à cinq ou six lys au sud de Kouang-te-tcheou, de nombreux colons du Hou-pé se montraient disposés à suivre le même exemple. L'avenir nous montrera si leurs désirs sont sincères.

Si, dans la partie orientale du Kouang-te-tcheou, le ministère apostolique a ses vicissitudes et ses peines, à l'occident, elles ne font pas non plus défaut. Là, le P. Chen-leang a vu parfois les plus belles espérances disparaître sous le souffle de la calomnie; et, si parmi les habitants de Yue-ouang-kiai, on compte aujourd'hui peu de chrétiens, ce déficit est facile à expliquer. En effet, à l'époque des négociations entre la Chine et le Japon, les bruits hostiles aux Missionnaires circulèrent dans les montagnes du Ngan-houei, comme dans les plaines du Kiang-sou: on les accusa d'arracher les yeux aux morts et parfois même aux vivants. Les chrétiens ne furent point épargnés; ils manquaient, disait-on, de piété filiale, en refusant d'honorer leurs ancêtres, et de leur offrir les agapes exigées par les rites. Ces calomnies et ces sottises étaient accueillies avec joie par une population haineuse, qui attendait avec impatience le jour, où Missionnaires et chrétiens trouveraient dans le sang la peine due à de tels attentats (1). Effrayés des sinistres rumeurs qui frappaient leurs oreilles, les

(1) Les calomnies répandues contre nous ne sont point nouvelles, et les anciens Missionnaires de la Compagnie de Jésus les ont signalées depuis longtemps.

Dans une lettre du P. Fouquet au Duc de la Force, datée de Nan-tchang-fou, capitale du Kiang-si, le 26 novembre 1702, on lit le passage suivant: "Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un catéchiste vint

catéchumènes renoncèrent à leurs pratiques religieuses, et les païens désireux de se convertir remirent à des temps plus propices la réalisation de leurs projets. Dans le bourg de Yue-ouang-kiai, le mouvement vers le christianisme semblait promettre une belle moisson d'âmes ; un revirement subit se fit sentir, et la maladie d'un des habitants permit de constater le triste état des esprits Cet homme, catéchumène de nom, vivait éloigné de toute pratique religieuse. En quelques jours, le mal fit des progrès rapides et le conduisit au bord de la tombe. Informé du danger, où se trouvait cet infortuné, le P. Chen-leang se rendit près de sa couche, lui parla de Dieu et des vérités éternelles, et excita au fond de son cœur des sentiments de contrition, qui semblaient présager une fin chrétienne. Mais les païens détruisirent par leurs paroles haineuses ces germes de conversion. Cependant la maladie lâcha prise ; le catéchumène entra en convalescence, et ne songea point à tourner les yeux vers le ciel. La main de Dieu s'appesantit sur lui, et une rechute l'exposa à un nouveau danger de mort. Le missionnaire accourut, tenta un dernier effort, pour l'arracher aux mains du démon ; et, confiant à un catéchiste le soin de l'instruire des vérités chrétiennes pour le préparer au Baptême, il sortit de la maison.

---

me trouver à l'église pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu me prier de la baptiser, avoit changé de sentiment. " Allez dire au prédicateur de votre loi, dit cet infidèle au catéchiste, qu'il se tienne en repos chez lui ; je sais ses desseins et je suis instruit de ses prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme pour en faire des lunettes d'approche ; qu'il s'adresse à d'autres, car je ne consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma maison, ni qu'il la baptise. " Le catéchiste touché de compassion de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme ; mais tous ses efforts furent inutiles, et la femme mourut sans être baptisée. "

Le P. Fontaney, revenu de la Chine, écrivait de Londres, le 15 janvier 1704, au P. de la Chaise : " Le P. Barborier passa dans un village, où cinquante chatéchumènes reçurent le Baptême. " Je vis le moment, dit-il, que tout le village se convertiroit ; car ils accouroient tous en foule pour entendre la parole de Dieu, lorsque leur ferveur se ralentit tout d'un coup par l'imposture

Touché de la grâce divine, le catéchumène s'humilia devant Dieu, lui demanda pardon de ses fautes, et témoigna un vif désir de recevoir le sacrement de la régénération. Le P. Chen-leang apprenait de la bouche même de son catéchiste cet heureux changement, lorsque le fils aîné du malade vint lui apporter une nouvelle bien différente. "Père, dit-il, ne vous dérangez pas; le vieux de la famille ne consent pas à se faire chrétien, et il vous prie de ne plus lui rendre visite." Etonné de ces paroles, le Père n'y crut qu'avec modération, retint le jeune homme chez lui et expédia immédiatement deux messagers auprès du malade, pour s'informer de sa dernière volonté. Quelques instants après, ils étaient de retour et annonçaient qu'il désirait vivement recevoir le Baptême. "Tu vois bien que le vieux de la famille veut embrasser la Religion chrétienne, dit alors le P. Chen-leang au fils du catéchumène mourant; pourquoi donc veux-tu l'en empêcher?"

---

d'un homme qui se mit à décrier nos mystères. Ce malheureux publioit que les chrétiens faisoient bouillir dans une chaudière les intestins d'un homme mort, pour en exprimer une huile détestable, dont ils se servoient dans les cérémonies du Baptême. Il soutenoit impudemment un si grand mensonge, assurant qu'il l'avoit vu de ses propres yeux à Manille, où il avoit demeuré trois ans. On ne sauroit croire, ajoute le P. Barborier, l'impression que firent ces discours extravagants sur tout le peuple, qui étoit prêt à renoncer au paganisme. J'eus beau me récrier et faire voir dans mes livres et dans nos catéchismes imprimés l'imposture de ce fourbe, je ne pus les désabuser."

Le 10 mai 1715, le P. d'Entrecolles écrivait de Jao-tcheou au P. de Broissia: "Il semble que le commerce que les marchands de porcelaine font aux Indes et aux Philippines ne serve qu'à confirmer les extravagances qui se débitent contre la religion. Les Chinois idolâtres venus de Manille, de Malacca, de Batavie, veulent paroitre instruits de nos pratiques et donnent cours à une infinité de calomnies, telles que sont celles-ci par exemple: que nous arrachons les yeux aux malades (ils parlent de l'extrême-onction que nous leur donnons); que nous tramons sourdement une révolte, pour nous emparer de l'empire, que notre religion est infâme, et que les deux sexes se trouvent confondus dans des assemblées secrètes. Tout cela se débite à King-te-tching, et nuit infiniment au progrès de la foi.

Cette question provoqua une réponse, qui fit connaitre les préjugés hostiles de la population de Yue-ouang-kiai. "Ne vous dérangez pas, je vous prie, répliqua le païen. Si vous baptisiez mon père, je ne pourrais plus, après sa mort, brûler des papiers sur sa tombe, et tous les habitants du bourg m'accuseraient de violer les règles de la piété filiale."

Ces papiers ont la couleur et la forme d'une monnaie d'argent; brûlés près du cercueil des morts ils vont les réjoindre dans l'autre monde, où ils se changent en espèces sonnantes; et les parents défunts s'empressent de les offrir aux Plutons de l'enfer chinois, pour se ménager un sort plus heureux. Le missionnaire ne tint aucun compte des paroles du jeune homme. "Ecoute, lui dit-il, et fais bien attention à mes paroles. La veille tête est chef de ta famille; tu n'as pas le droit de l'empêcher de se faire chrétien. D'ailleurs, quand il s'agit de prendre une semblable résolution, chacun est libre; et, si tu voulais toi-même renoncer au paganisme, personne n'aurait le droit de t'en empêcher. Puisque la vieille tête demande le Baptême, je vais le lui administrer."

" Un Chinois étant allé voir un de ses amis, à son retour de Manille, aperçut l'image du Sauveur, qui étoit placée dans l'endroit où il mettoit ses idoles avant sa conversion. " Je sais, lui dit-il, quel est ce Yesou, (c'est ainsi qu'ils appellent le saint nom de Jésus), je viens d'un pays de chrétiens, et je suis au fait de tout ce qui concerne leur religion. Pauvre aveugle, ne voyez-vous pas que vous adorez le *heou-tsin*, c'est-à-dire l'esprit singe, dont parle un de nos livres, qui fut chassé du ciel pour avoir voulu y dominer." Un autre marchand venu de Batavie, assuroit à un néophyte qu'il avoit découvert le véritable dessein des prédicateurs de l'Evangile. " Ils viennent chez nous, disoit-il, pour faire des recrues d'âmes, dont il y a disette en Europe. Quand il meurt des chrétiens dans cet empire, comme ils se sont livrés aux Européens en recevant le Baptême, ils ne peuvent leur échapper; par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les âmes, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutoit-il, à quoi on s'engage, quand on se fait chrétien." Comme on trouve à la Chine des gens assez insensés pour débiter ces imaginations ridicules, il s'en trouve

Le jeune homme ne sut que répondre, et le Père se mit en marche, pour se rendre auprès du mourant.

Chemin faisant, il entendit maintes fois des païens, qui jadis s'étaient déclarés catéchumènes, se dire entre eux: "Voilà le prêtre! il se rend chez un tel, pour lui arracher les yeux." Imbu de ces idées, qu'il n'osait avouer en face, le fils du vieillard se mit à pleurer, quand il vit le P. Chen-leang entrer dans la maison; il était persuadé que les yeux de son père allaient disparaitre pendant la cérémonie du Baptême, et que plus tard on les utiliserait, pour faire des lunettes.

Le Baptême fut administré et le missionnaire quitta la maison. Après son départ, chacun put constater avec étonnement que l'opération n'avait pas réussi, ou qu'elle était remise à un autre temps, car le néophyte ouvrit les yeux, et prouva ainsi à tous qu'on ne les lui avait pas arrachés. Il mourut la nuit suivante, et alla se reposer dans un séjour, où la moindre de ses joies est d'échapper aux tracasseries de sa famille. Mais la paix n'était pas encore faite autour de sa dépouille mortelle, et son fils eut à subir de nouvelles frayeurs. La cérémonie des obsèques s'accomplit selon les rites de l'Eglise, et le corps du défunt fut transporté au Kong-sou, pour être ensuite déposé dans la tombe.

---

aussi d'assez crédules pour y ajouter foi, ou du moins pour former des doutes qui les éloignent du christianisme."

Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, avec quelques relations nouvelles des Missions et des notes géographiques et historiques, publiées sous la direction de M. L. Aimé-Martin. Tome troisième. Chine. pages 56, 120, 248, 249. Paris. Société du Panthéon littéraire. MDCCCXLIII.

Les calomnies, qui provoquèrent en partie le massacre de Tien-tsin, le 21 juin 1870, ne sont autres que celles que nous venons de citer, et elles ont cours dans l'empire depuis deux siècles. On en active la circulation, quand on éprouve le besoin de frapper un grand coup; mais les Chinois de notre temps ne les ont point inventées.

Avant de se séparer du cercueil, le fils usa d'une précaution, que la piété lui commandait impérieusement; il avisa un menuisier et lui dit: "On va emporter le cercueil. Il ne faut pas se contenter de le fermer avec des chevilles selon la coutume, car il serait facile de l'ouvrir, et le prêtre arracherait les yeux de mon père. Ferme-le avec de gros clous, et alors je serai tranquille." Il fut obéi; et ces quelques clous lui rendirent la paix.

Quoi qu'il en soit de la défection des catéchumènes de Yue-ouang-kiai, elle n'est pas si générale, que le missionnaire ne puisse encore enlever quelques âmes au pouvoir du démon. Dans une seule maison, il a baptisé huit personnes sur douze. Les quatre autres, bien qu'inscrites au nombre des catéchumènes, n'observent aucune pratique religieuse; cependant leur conversion devient probable, depuis le jour où le chef de cette famille, autrefois ennemi du nom chrétien, a déclaré qu'il voulait lui-même se faire baptiser.



MISSION DE NGAN-KING.

Cette contrée est un rude champ ouvert aux labeurs des Missionnaires; les conversions n'y abondent point et les difficultés n'y sont pas rares. Pendant l'année, qui vient de s'écouler, cinq de nos Pères l'ont fécondée de leurs sueurs sous la direction du P. Seckinger, leur ministre. C'étaient le P. Audrain, établi dans la ville même de Ngan-king, le P. Joret, missionnaire au Kien-te, le P. Bedon, chargé du district de Che-tai, le P. Frin, à qui le R. P. Supérieur avait confié le soin de parcourir le pays de Hoei-tcheou, sans oublier les chrétiens de Tong-men, et le P. Li, chargé d'explorer la région de Yng-chan.

La Section de Ngan-king ne possédait encore aucun pied-à-terre à Ou-hou, ville importante située sur la rive droite du Kiang, au sud de Tai-ping-fou. Le 22 novembre, le P. Seckinger y a fait l'achat d'une maison; et, malgré les difficultés inhérentes à ces transactions, il a pu en prendre possession, le 1er janvier 1875. L'accueil, qu'il a reçu des habitants n'est rien moins que sympathique; les soldats impériaux, établis dans un camp voisin, sont venus par bandes visiter sa nouvelle demeure; ils n'avaient à la bouche que des insultes et des paroles menaçantes contre les Européens. Ou-hou est le centre d'une immense population, et cependant le P. Seckinger n'a pu y trouver des domestiques; il a dû en demander à Ning-ko. "On nous considère ici, dit-il, comme les Prussiens en Alsace. Quoi qu'il en soit, nous sommes les envoyés du souverain Maître des âmes, et nous ne nous établissons au milieu de ces populations effarouchées, que pour être l'instrument des divines miséricordes à leur égard. *Aperiatur terra et germinet salvatorem.*"

DISTRICT DE NGAN-KING,
Proprement dit.

Les habitants de Ngan-king nous sont moins hostiles qu'autrefois; et ils ne dédaignent pas de franchir le seuil de la salle d'exhortation, ouverte en leur faveur dans la Résidence des Missionnaires. Là, ils peuvent entendre de la bouche d'un catéchiste l'explication des vérités religieuses, et lire à leur gré des ouvrages, où se trouvent développés l'histoire et les dogmes du Christianisme. Les étrangers, que le commerce ou d'autres affaires attirent à Ngan-king, viennent aussi faire une visite à la Maison du Maître du Ciel; de retour dans leur pays, ils parlent des images quils ont vues, de la doctrine qu'ils ont entendue; et les Missionnaires dans leurs courses apostoliques ont rencontré maintes fois quelques-uns de ces visiteurs, qui s'exprimaient en termes louangeurs sur la Religion et ses ministres, et nous montraient que la salle d'exhortation est un moyen efficace de propager l'Evangile non seulement dans la ville, mais encore dans toute la province.

Une école gratuite, établie depuis trois ans, nous met en rapport avec les familles pauvres et contribue à dissiper certains préjugés absurdes, que le peuple nourrit volontiers contre les Européens. La première année, elle ne compta que cinq enfants; car c'était faire acte de courage de venir étudier dans notre maison; le nombre des élèves augmenta peu à peu; aujourd'hui nous en avons 29; et tous sont païens, excepté quatre. Ils n'ont point peur qu'on leur arrache les yeux, mesure qui compromettrait singulièrement leur avenir littéraire, sans nous donner beaucoup de popularité; et chaque jour trois d'entre eux sont désignés pour aller saluer le missionnaire, à qui cette petite entrevue fournit le moyen de se concilier leur affection, de leur parler de Diéu et de leurs âmes.

A Ngan-king, comme en d'autres villes de la Section de Nanking, deux femmes se consacrent avec courage à l'œuvre du Baptême

des enfants moribonds, et travaillent, autant que les circonstances le permettent, à faire connaître Notre-Seigneur aux personnes de leur sexe. Leur dévouement est d'autant plus digne d'éloges, qu'elles ont quitté le pays qui les a vu naître, pour répondre à l'appel des Missionnaires. Elles se nomment Tsu-li-ze et Lou-sieu-tchen ; la première est une veuve originaire de Song-kang, dans la province du Kiang-sou; la seconde, une vierge de Nan-king, qui a étudié pendant plusieurs années au pensionnat des Religieuses Auxiliatrices de Zi-ka-wei.

Une cure heureuse leur a ouvert l'entrée de beaucoup de familles, et c'est à peine si elles peuvent soigner tous les malades, pour lesquels on réclame leur secours. Plusieurs dames mandarines sont venues les visiter et leur ont témoigné le désir de les recevoir chez elles. Grâce à ces rapports faciles, la Religion n'est point oubliée ; on sait que les deux étrangères sont chrétiennes, et on leur fait sur le christianisme et les Missionnaires maintes questions, auxquelles elles s'empressent de répondre, et elles exercent ainsi parmi les femmes un véritable apostolat.

A ces trois œuvres que nous venons de mentionner, s'en ajoute une autre fort estimée des Chinois : c'est une pharmacie où les malades, traités gratuitement, reçoivent les remèdes nécessaires à leur guérison. Elle est dirigée par un médecin nommé Tang-zu-tong, originaire de la ville de Tai-ping-fou ; ce fervent néophyte se dévoue au service des infirmes avec un zèle, que les païens admirent et qui nous concilie leur estime. La pharmacie, comme la salle d'exhortation, nous fournit le moyen de parler de Dieu et de faire connaître les mystères de la Religion.

Cependant dans cette populeuse cité de Ngan-king les enfants seuls prennent leur essor vers le ciel ; si l'on excepte un moribond étendu sur la rue dans le plus complet abandon et baptisé par Tsu-li-ze, aucun adulte n'a encore embrassé notre sainte foi.

DISTRICT DE KIEN-TE.

Ce district se compose actuellement des sept chrétientés de Tong-lieou, Kang-tong-pao, Lin-ki-fan, Sou-tchen-fan, Tchang-hai-ouan, long-fong-tsen et Niang-kia-kiao.

TONG-LIEOU. Cette ville, située à environ quatre-vingt-dix lys au sud-ouest de Ngan-king, sur la rive droite du Kiang, n'est ouverte au christianisme que depuis quelques années. Les Missionnaires désiraient vivement s'y établir, car ils y passaient fréquemment, pour aller visiter les chrétiens du Kien-te, et n'y avaient aucun pied-à-terre. S'ils y possédent aujourd'hui une maison, ils ne doivent point à la bienveillance des habitants la réalisation de leurs vœux; mais à Tong-lieou, comme en plusieurs autres endroits, la haine du nom chrétien leur a rendu service. Deux catéchistes, Yê siang-kong et Yeu-tsao-zié, revenaient du Kien-te; et, en se rendant à Ngan-king, pour y célébrer les fêtes de Noël en 1873, ils s'arrêtèrent à Tong-lieou dans la maison d'un catéchumène nommé Ngan-kin-ping, qui réclama leur secours pour recouvrer une somme d'argent, que lui devait un des habitants de la ville. Le débiteur irrité rassembla une troupe de gens, qui envahirent la maison du créancier, la pillèrent, et battirent les catéchistes. Cette scène de désordre passée, les coupables eurent le temps de la réflexion; et, comme il arrive souvent, ils se firent eux-mêmes accusateurs pour échapper aux peines, qu'ils avaient encourues. Le sous-préfet de Tong-lieou, trompé par leur rapports, fit saisir Ngan-kin-ping et les catéchistes comme des malfaiteurs, et donna ordre de les conduire à la prison de Ngan-king, où ils devaient subir un jugement. Les mandarins de cette ville instruisirent la cause, découvrirent la calomnie et condamnèrent les auteurs du désordre à nous acheter à leurs frais une maison; et c'est ainsi que nous possédons maintenant un petit Kong-sou à Tong-lieou.

Cet échec humilia les coupables sans calmer leur fureur. Laissons au P. Seckinger le soin de nous raconter lui-même la suite des faits.

“ Nous avons essayé, dit-il, d’apaiser la persécution dirigée contre nous en accordant un généreux pardon à tous nos ennemis ; mais de nouvelles attaques n’ont pas tardé à nous prouver que nous nous étions trompés. Celui qui avait été l’objet spécial de notre clémence se disposait à rallumer le feu de la persécution, lorsque la justice divine l’appela à son tribunal. Sa mort surprit tous ses complices ; elle en désarma même une partie ; les autres n’en devinrent que plus obstinés à vouloir éloigner de leur ville la Religion du Maître du Ciel.

“ Cependant, n’osant plus nous attaquer de front, ils tinrent conseil et se dirent : “ Le Père prenant le parti des chrétiens, il nous est impossible de les tenir en échec, si de notre côté nous ne trouvons pas un Européen, pour nous soutenir. Déclarons que nous sommes membres du *Yé-sou-kiao* (Protestants) ; ce nom et celui du ministre seront pour nous des titres de protection, et alors nous pourrons agir.” Cette résolution fut adoptée.

“ Quelques-uns d’entre eux partirent pour Ngan-king, où ils eurent une entrevue avec le ministre ; mais celui-ci, soupçonnant sans doute leurs mauvais desseins, les renvoya et ne voulut point les enregistrer parmi ses ouailles. Ils se rendirent alors dans le Kiang-si, à Kieou-kiang, où ils subirent un nouveau refus. Ces premières difficultés ne les rebutèrent point et ils s’avancèrent jusqu’à la capitale du Hou-pé. Là, les protestants leur donnèrent l’adresse d’un ministre établi sur les confins du Ngan-houé ; celui-ci, les croyant sincères, les prit sous son patronage et les confia aux soins d’un de ses employés. Leur argent eut bientôt gagné le cœur de ce dernier ; ils s’associa un fumeur d’opium, qui devint l’âme de tous les conseils et fit circuler des listes chez ceux qui nous étaient opposés. On répondit à son appel ; et leur bande, à laquelle ils adjoignirent un ramassis de joueurs et de fumeurs d’opium, se composait, en quelques jours, de plus de cent hommes. Ils organisèrent alors des réunions nocturnes, et le bruit courut que tout Tong-lieou allait se faire protestant. Ils étaient, disaient-ils, le *Ta-kiao*, le *Hong-kiao*, la grande Religion, la Religion rouge, nous n’étions que le *Siao-kiao*, le *He-kiao*, la petite

Religion, la Religion noire. Des bravades on passa aux menaces, et des menaces aux coups. L'étincelle gagna la campagne ; elle passa à Hia-gnu-fan, où les populations nous étaient si sympathiques. De là, panique chez nos chrétiens, à la banlieue comme en ville. Les soi-disants protestants triomphaient et avaient les rieurs de leur côté.

“ Il serait trop long de raconter ici tout ce que ces circontances ont eu de pénible pour nos catéchumènes et nos néophytes. Ngan-kin-ping fut particulièment en butte aux violences des conjurés. Depuis l'arrivée de l'employé du ministre, il ne se passa pas de jour, où il ne fut l'objet de nouvelles insultes. Ces malheureux allaient chez lui au nombre de deux ou trois, et quelquefois en bande ; ils le maudissaient lui et les membres de sa famille, les frappaient brutalement et ne se retiraient qu'après avoir brisé ou volé ce qui leur plaisait.

“ Ces violentes agressions ne nous permirent point de rester impassibles. Les droits assurés par le Traité rendent inviolable la personne et la propriété des chrétiens attaqués pour cause de Religion ; et, qui plus est, la loi chinoise ne laisse point impunies semblables sauvageries. A Ngan-king, grâce à Dieu, nous avons le *Yang-ou-kiao*, ou tribunal chargé des affaires des étrangers. Trois sous-préfets, un préfet et un Tao-tai le composent. Quoi qu'on leur défère, ces mandarins s'entendent entre eux, et adressent ensuite leur rapport au Gouverneur de la province qui juge en dernier ressort. Nous avons toujours trouvé à ce tribunal justice et protection. Je suis heureux de mentionner ce fait. Il est si rare que les Missionnaires en Chine puissent en dire autant !

“ Déjà maintes fois j'avais recouru au sous-préfet de Tong-lieou, mais toujours en vain. Il fallut donc m'adresser au *Yang-ou-kiao*, qui accepta mes plaintes avec sa bienveillance ordinaire ; et ordre fut donné à un délégué de se rendre à l'endroit, où les délits avaient été commis, afin d'agir avec vigueur. A ma grande surprise, le délégué manqua de fermeté. Je dus, en une demi-année, faire avec lui trois voyages à Tong-lieou ; et, circonvenu chaque fois par les mensonges audacieux de nos agresseurs, il se joignait au sous-préfet, pour

m'arracher un pardon en faveur de gens, que je savais décidés à ne pas nous faire quartier. Voyant qu'au lieu de nous être utiles, ces demi-mesures ne servaient qu'à nous nuire, je m'adressai de nouveau au *Yang-ou-kiao*.

" J'appris alors que le délégué avait agi de la sorte, parce qu'on craignait de se compromettre auprès des protestants, dont la nationalité anglaise effrayait le Gouverneur. Je m'efforçai de prouver que nous n'avions nullement l'intention d'accuser nos ennemis comme protestants, mais que la loi et le Traité nous donnaient des garanties contre les malfaiteurs, sans aucun égard pour la religion, à laquelle ils pouvaient appartenir. Je ne m'appuyai donc que sur le côté légal de la question, pour demander justice. Que si le ministre protestant, ajoutai-je, venait se jeter dans la lutte, chose que l'on appréhendait d'autant plus, que les siens faisaient force démarches pour l'y engager, le tribunal n'aurait que deux réponses à donner: 1° qu'il punit les offenses contre la loi, sans rechercher si les coupables sont païens, sectateurs de Confucius, catholiques ou protestants, et que par conséquent il n'y a pas lieu de recevoir les plaintes du ministre; 2° que si le P. Seckinger l'a offensé, le ministre n'a qu'à porter plainte à son Consul; quant aux mandarins, ils ne sont pas chargés des difficultés, qui surgissent entre les Européens.

" Ces raisons triomphèrent de l'irrésolution des mandarins. Un délégué plus énergique fut chargé de monter sur une canonnière, et d'aller saisir les deux principaux coupables. Quand il arriva au tribunal de Tong-lieou, il produisit son mandat, et les soi-disants protestants en furent si irrités, qu'ils se rendirent tumultueusement auprès de lui; mais il demeura inébranlable, fit frapper les plus insolents par ses satellites et les autres prirent la fuite. Arrivés sur le port, ils rencontrèrent un de nos catéchistes, qui ignorait leur aventure; ils lui reprochèrent amèrement toutes leurs humiliations et ne lui épargnèrent pas les coups. En dépit de leurs réclamations, les deux principaux accusés furent liés et conduits à Ngan-king. Les témoins de part et d'autre durent comparaître à plusieurs interrogatoires; chaque

séance mit la verité plus en évidence, et le Gouverneur fit droit à nos plaintes.

" Les prisonniers avaient déjà passé deux mois dans leur cachot, lorsqu'arriva enfin à Tong-lieou (1) M. David H. ministre protestant. Trompé par les siens, il leur annonça qu'il allait partir pour Ngan-king et qu'il n'en reviendrait qu'accompagné de ses deux ouailles, victimes innocentes de la haine du P. Kin — c'est mon nom Chinois — contre le *Yé-sou-kiao*.

" Les mandarins, effrayés de son arrivée à Ngan-king, lui refusèrent l'entrée de leur tribunal ; et il ne put s'expliquer qu'avec le délégué chargé des enquêtes. Celui-ci eut peur aussi bien que les autres ; mais enfin il n'oublia pas les raisons, que j'avais mises en avant pour les tirer de leur indécision.

" Au reste, ajouta-t-il en congédiant le ministre, si vous voulez des renseignements, vous pouvez vous rendre à la Maison du Maître du Ciel. Il y vint (2), et trouva chez le P. Garnier, Supérieur de la Section de Nan-king, toutes les explications désirables.

" Ne pouvant forcer la consigne à Ngan-king, et commençant à soupçonner qu'on le trompait à Tong-lieou, il retourna dans cette dernière ville. Là, trompé de nouveau, il revint à la charge à Ngan-king, mais sans plus de succès ; puis, informé de ma présence, il me demanda une entrevue. Je m'efforçai de lui montrer qu'on abusait de sa crédulité, et que je me préoccupais fort peu de ses projets sur le territoire de Tong-lieou. Je lui fis observer que nous avions été poussés à bout par des vauriens, qui nous avaient forcés de réclamer la protection de la loi, et que, si ces hommes étaient protestants, ils ne lui faisaient pas honneur. Il repartit pour Tong-lieou, en retira immédiatement son employé et s'en retourna au Hou-pé, se promettant bien de ne jamais revenir. Son humiliation a servi au triomphe

(1) Au mois d'avril 1875.

(2) Cette visite eut lieu le 22 avril 1875.

de notre cause, car son dépit s'est communiqué à tous ceux qui jadis avaient inscrit leurs noms sur les listes. Tous ont déclaré qu'ils ne voulaient plus être membres du *Ta-kiao.* Le fumeur d'opium a dû déloger ; et la maison, qui leur servait de lieu de réunion, a été louée à un petit commerçant.

“ Pour nous, après l'heureuse issue de cette affaire, nous n'oubliâmes pas le devoir qui nous restait à remplir, et nous montrâmes une fois de plus aux habitants de Tong-lieou quel est l'esprit qui nous anime. En conséquence, nous sollicitâmes nous-mêmes la mise en liberté des deux détenus, à la seule condition qu'ils reconnussent leurs torts et trouvassent des hommes qui se porteraient pour garants de leur bonne conduite à l'avenir. Les mandarins accueillirent cette proposition avec joie, et les coupables en témoignèrent leur satisfaction.

“ Cependant, après trois semaines d'attente, nous apprîmes que les familles des prisonniers cherchaient en vain des garants ; personne ne voulait assumer cette responsabilité. Je partis alors pour Tong-lieou, et je m'efforçai de rapprocher les esprits. Après plusieurs essais infructueux, je parvins à décider quelques notables de la ville à cautionner le moins inculpé des deux détenus ; quant à l'autre, ses méfaits l'ont rendu si odieux, que ses compatriotes ont prié instamment les mandarins de prolonger le temps de sa prison. *Videant consules.*

“ En attendant, son compagnon plus heureux est rentré dans ses foyers. Mais qui eût osé le croire ? Dès son retour, sa conduite et ses paroles nous ont fait craindre que notre pardon, cette fois encore, n'ait été trop précipité. Cependant la paix est d'autant plus désirable que, depuis près de deux ans, nous n'avons pas eu un seul moment de répit. Nos vrais catéchumènes à Tong-lieou sont au nombre de 30 ; je ne compte pas comme tels ces centaines d'esprits craintifs, qui n'osent pas prendre une résolution définitive. Nous ne tarderons pas à avoir une quinzaine de néophytes, dispersés sur un rayon de cinq lieues, aux environs de la ville ; et les bonnes dispositions des païens, fortifiées par l'heureux résultat des évènements que je viens d'exposer,

nous disent qu'une veine est ouverte en ce nouveau pays, et que le temps est venu de l'exploiter."

Ici se termine le rapport écrit par le P. Seckinger sur l'état de la chrétienté de Tong-lieou. Le 25 décembre 1874, au milieu de pénibles circonstances, Notre-Seigneur lui ménageait une douce consolation ; ce jour-là, il versa l'eau sainte du Baptême sur le front de deux catéchumènes ; dont l'un était Ngan-kin-ping, que la haine de ses ennemis n'avait pu faire renoncer au christianisme.

Le 26 mars de l'année suivante, le P. Garnier baptisait six autres païens. Cinq d'entre eux sont des chefs de famille ; l'un, bachelier militaire, habite la ville même de Tong-lieou, qui compte ainsi deux néophytes fervents, et jouissant d'une position honorable.

Dans ses courses apostoliques à travers les campagnes de la sous-préfecture de Tong-lieou, le P. Joret a pu constater les dispositions du peuple envers les Missionnaires ; et il se plait à reconnaitre qu'en plusieurs endroits elles leur sont favorables.

"Le terrain me paraît prêt, écrit-il au P. Seckinger ; vous pouvez savoir vous, mon Révérend Père, ce qu'il en a coûté pour le défricher. A nous maintenant de le cultiver. Si les catéchumènes ne se comptent pas encore par lys, l'esprit de la population peut facilement se saisir par les relations ordinaires de la vie. C'est ainsi que je signalerai à votre souvenir le village de Yang-tien-fan, que vous avez dû traverser. Je passai là, le 1er de la XIe lune. C'était un jour de fête ; les hommes étaient réunis en rase campagne, où ils s'amusaient à la manière de nos Bretons, après la grand'messe du dimanche. Aussitôt qu'ils me virent mettre pied à terre, ils accoururent ; et nous nous mîmes à causer comme de vieux amis, pendant qu'une douzaine d'enfants s'empressèrent d'aller me chercher du thé ; car ne trouvant pas d'auberge, j'avais dû m'arrêter à la porte d'un épicier.

"Après la sainte messe, je quittai le pays de Li-pou-keu, non sans faire une tournée dans le bourg, dont les habitants me semblent aussi bien disposés que les gens de la campagne.

"A Kio-tou-fan. Hia-gnu-fan et autres endroits, j'ai rencontré

plus que de la confiance. Là, il y a un mouvement véritable vers le christianisme, et les catéchumènes peuvent se compter. Pendant les trois jours que j'y ai passés, j'en voyais à chaque fois une quinzaine assister à ma messe; et ils me disaient qu'en venant à nous, ils n'avaient d'autre intention que d'apprendre à honorer Dieu et à sauver leurs âmes.

"J'ai modéré un peu l'élan de mes deux catéchistes. Assez de catéchumènes pour le moment, leur ai-je dit; ne courez plus autant; mais arrêtez-vous en quelque endroit, et là, attachez-vous à compléter votre œuvre, en me faisant des chrétiens par des catéchismes fréquents... Quant à ceux qui désirent se faire catéchumènes, ils savent maintenant que vous êtes dans le pays, et ils viendront d'eux-mêmes vous trouver."

Les six chrétientés dont nous allons parler sont situées dans la sous-préfecture de Kien-te, où une persécution terrible éclata, au mois de décembre 1869, Ce n'est point ici le lieu de rappeler ces tristes souvenirs; et le P. Seckinger les a déjà confiés à l'histoire (1).

Les années, qui nous séparent de ces jours de lutte, ont été employées à réparer les ruines matérielles et spirituelles, que les ennemis de l'Eglise entassèrent autour de nous. La paix règne aujourd'hui dans les campagnes, où les chrétiens étaient jadis exposés à la perte de leurs vies et de leurs biens; les néophytes et les catéchumènes ont repris courage; et, si les persécuteurs ne se sont pas eux-mêmes convertis à la foi, plusieurs du moins ont déposé l'esprit haineux qui les animait, et les autres craignent de le manifester. Le mandarin Lou-kong, sous-préfet de Kien-te, autrefois si hostile au nom chrétien, ne songe plus à protéger nos ennemis, et nous donne maintes preuves de sa bienveillance.

Si on ne compte que le nombre des fidèles du territoire de Kien-te, les progrès du christianisme semblent peu rapides; mais il est une

---

(1) Voir "Les Missions Catholiques." 3e année. Nos 113 et 114.

considération qu'il ne faut point oublier. Les obstacles, que les Missionnaires rencontraient dans l'exercice de leur ministère, ont presque complètement disparu ; la Religion apparaît aux populations entourée d'une auréole de justice et forte de son droit, depuis le jour, où les magistrats ont proclamé l'innocence des chrétiens persécutés, et puni leurs oppresseurs. Les païens nous estiment ; et ceux qui, grâce à leur fortune ou à leur naissance, exercent sur leurs compatriotes une influence inévitable, ne sont pas les derniers à se montrer sympathiques envers les Missionnaires.

KANG-TONG-PAO. La maison, que nous possédons dans ce village, est un présent de nos anciens ennemis. La famille Ouang, qui par ses richesses occupe le premier rang dans cette contrée, donna le signal de la persécution contre les chrétiens, et fit parmi eux de nombreuses victimes. Dieu se servit de la justice humaine, pour lui infliger la punition qu'elle méritait, et l'un de ses membres expie encore aujourd'hui dans les prisons de Ngan-king les crimes commis en ces jours malheureux. Depuis plus de trois ans la paix est rétablie ; et les Ouang, en signe de réconciliation, nous ont offert à Kang-tong-pao une demeure, qui est devenue la station principale des Missionnaires au Kien-te. Le jour de Noël, en 1874, le P. Joret y a baptisé 9 adultes et 2 enfants.

TCHANG-HIA-OUAN. Nous n'avions point de pied-à-terre dans ce bourg ; la Providence s'est chargée de nous en procurer un, et nous l'avons reçu d'une main amie. Un néophyte, nommé Tchen-yeou-fa, possédait une maison ; il l'offrit à Dieu en retour du don de la foi, et aux Missionnaires pour leur procurer un abri, où ils pussent convenablement exercer leur ministère sacré ; puis, il se construisit une nouvelle demeure près de celle dont il venait de faire le généreux abandon.

Ici, comme en plusieurs autres endroits, les maladies contribuent à augmenter le nombre des catéchumènes. Au mois de janvier 1875, une femme païenne fut attaquée d'un mal étrange, qui ne lui laissait aucun repos, et auquel on ne pouvait trouver aucun remède ; elle allait se coucher dans un coin du village et poussait des cris aux quatre vents

du ciel. La vierge de la chrétienté la rencontra, essaya de la consoler et finit par lui dire que la foi en Dieu était l'unique ressource qui lui restait, si elle voulait se débarrasser de son mal. " Guérissez-moi, et je me ferai chrétienne "; répondit la malade. La vierge n'a point reçu le don des miracles, et la proposition lui causait quelque embarras. Elle vint trouver le P. Joret et lui raconta ce qui s'était passé. " Voilà un flacon d'eau de Lourdes, lui dit le missionnaire ; si cette femme promet sérieusement de se faire chrétienne, aie confiance ; cette eau peut lui rendre la santé. " La vierge se retira avec ce conseil, et le Père partit pour visiter maints endroits de son vaste district. Le 3 mars, il était de retour à Tchang-hia-ouan et ignorait complétement l'issue de cette affaire, lorsque la vierge lui présenta une catéchumène et lui dit à mi-voix. " Père, c'est la femme guérie du mal diabolique. " Elle lui raconta ensuite que, se défiant de ses propres mérites, elle avait confié l'opération au principal chrétien du village. Celui-ci, homme de foi, versa une goutte d'eau de Lourdes dans une tasse de thé et la présenta à la malade en lui disant. " Bois cela, et la Sainte Vierge te guérira. " La guérison fut immédiate. Cette femme est maintenant tranquille ; elle a tenu parole, et la vierge lui enseigne la doctrine chrétienne pour la disposer au Baptême.

Au même village, un infidèle ayant une femme et deux petits enfants, était malade depuis longtemps ; et, ne sachant à quelle influence attribuer son mal, il avait conçu la pensée d'embrasser le christianisme ; mais sa vieille mère, païenne entêtée, s'opposait énergiquement à la réalisation de ce projet. Cependant ses forces diminuaient rapidement. La vierge de Tchang-hia-ouan vint le visiter, releva son courage et lui inspira une généreuse résolution. " Hé bien ! dit-il alors à sa mère, moi, ma femme et mes deux enfants nous nous ferons chrétiens ; car plus je retarde ce moment, plus je souffre ; " et il donna son nom, en demandant à être admis au nombre des catéchumènes. A partir de ce jour, il sentit un mieux sensible ; et le lendemain son mal avait disparu. Quand sa mère lui reproche d'avoir abandonné la religion de ses ancêtres, il se contente de répondre : " Si je retire

ma parole, la maladie va revenir ;" et la vieille, qui n'ignore point l'aventure, ne peut trouver une réplique.

Cette famille écoute chaque jour les instructions de la vierge et ne tardera pas à devenir chrétienne.

Yong-fong-tsen, Niang-kia-kiao, Lin-ki-fan et Sou-tchen-fan, ne comptent encore que quelques fidèles. Le territoire de Kien-te en a 125, avec un nombre de catéchumènes à peu près égal.

DISTRICT DE CHE-TAI.

Ce district, qui embrasse toute la préfecture de Tché-tcheou, n'est encore qu'en voie de formation, et les seules localités, dont nous avons à parler, sont celles de Ta-tong, Tao-yuen, Tsin-yang et Che-tai.

TA-TONG est un des ports les plus commerçants de la rive du Kiang dans le Ngan-houé. Son existence ne date que de quelques années ; et, en 1860, on n'apercevait que quelques pauvres chaumières couvertes en chaume là, où s'élèvent aujourd'hui de nombreux magasins et de riches boutiques. Formé par un des bras du fleuve, et abrité au nord-est par une chaîne de montagnes, ce port a été créé par les Rebelles, qui en firent un de leurs principaux centres de commerce. Il se compose de deux parties bien distinctes, d'une petite île nommée Ou-ieu-tcheou, et du quartier bâti sur la terre ferme. C'est dans l'ile que le P. Bedon loua, en 1872, une pauvre cabane en nattes mesurant huit pieds carrés. Son lit placé, il ne restait plus d'espace pour celui du catéchiste ; le mobilier était en harmonie avec cette humble demeure. " Dans ma chambre, écrivait-il, comme dans celle que la Sunamite bâtit pour le prophète Elie, il y a une chaise, mais elle est si basse qu'elle semble faite pour un enfant de quatre ans ; du reste elle est en rapport avec la table, qui a environ un pied de hauteur, Je possède encore un banc ; mais il lui manque un pied,

que nous allons consolider aujourd'hui même. Il me tombe de temps en temps sur le corps de petits vers, qui s'échappent des bambous, dont se forme la charpente de mon toit. Pour autel, je n'ai que deux ou trois grandes planches. Mon lit n'est séparé du fourneau du voisin que par une simple natte, et pendant la nuit je puis être rôti, ou enfumé comme un renard dans sa tanière par les tourbillons de fumée, qui s'échappent non pas du tuyau du fourneau, ce qui serait dans l'ordre, mais bien à travers ma natte et les rideaux de mon lit. Après tout, je suis enchanté d'en être quitte à si bon marché. Nous sommes fort exposés à la pluie dans cette pauvre cabane, et je crains toujours qu'un coup de vent ne l'emporte." Telle était la demeure qu'habita pendant quarante-cinq jours le premier missionnaire de Ta-tong. Il était urgent d'en chercher une nouvelle; et, le lendemain de la fête du Patronage de S. Joseph, 22 avril 1872, une maison fut achetée; trois ou quatre personnes pouvaient y trouver un abri. Cette modeste acquisition irrita l'esprit haineux des habitants, qui ne voyaient qu'avec colère un Européen s'établir au milieu d'eux, pour y prêcher le christianisme; et le vendeur entendit résonner à ses oreilles de terribles menaces. Maire et conseillers, tous refusaient d'écrire ou de signer le contrat d'achat. La position devenait chaque jour plus critique. La pauvre cabane en nattes commencait à se disloquer, grâce au nombre considérable de visiteurs et de curieux qui s'y pressaient; et le missionnaire ne pouvait en sortir pour prendre possession de la nouvelle maison, dont on ne voulait pas le reconnaître propriétaire. D'un autre côté, on répandait contre lui les calomnies les plus odieuses: "Il appartenait, disait-on, à la Société des Missionnaires de Ngan-king, dont la réputation était loin d'être bonne. Un jour, en effet, ils avaient appelé treize tailleurs dans leur maison, sous prétexte de les faire travailler; mais avec un marteau, qu'ils ont seuls le secret de fabriquer, ils en avaient tué douze; chaque coup avait abattu une victime. Le treizième, plus rusé que les autres, était parvenu à s'échapper et racontait cette lamentable histoire à qui voulait l'entendre." Ces paroles insensées excitèrent parmi le peuple

une agitation facile à comprendre, et le P. Bedon ne se trouvait plus en sûreté. "Les esprits deviennent de plus en plus hostiles, écrivait-il, le 5 mai 1872 ; et pour moi la position est presque intolérable ; on vient frapper à ma porte, et les nattes commencent à se déchirer ; je suis à peine maître dans ma pauvre cabane."

Cependant, quelques jours plus tard, le contrat d'acquisition fut signé et le missionnaire prenait possession de sa nouvelle demeure dans l'île de Ou-ieu-tcheou. Le 23 mai, il fit placer une croix sur la porte de la cour d'entrée, afin que tous les passants pussent reconnaître à ce signe que là se trouvait l'église du Maître du Ciel, mais la paix qu'il désirait ne fut pas de longue durée. Le 23 juin, vers quatre heures du soir, une foule nombreuse se réunit devant la maison, et alors se passa une scène dont il nous a conservé le triste souvenir. "J'entendis bientôt, dit-il, frapper contre la porte des coups redoublés, et mon vieux domestique vint m'avertir qu'on menaçait de la briser. Je descendis alors de ma chambre ; les deux battants de la porte tombaient en ce moment et des cris de triomphe commencèrent à retentir au milieu de la foule. "Ou est le Lao-ié ?" disaient les uns. "Où est le diable d'Europe ?" demandaient les autres. "Nous voulons le voir." Tous ces visages, que j'apercevais sans être vu, étaient loin de m'inspirer de la confiance ; et j'avertis mon domestique de courir au tribunal annoncer l'embarras dans lequel nous nous trouvions ; il se faufila parmi le peuple, et je fermai la porte intérieure de la maison. Elle fut bientôt brisée au milieu de vociférations abominables ; je me retirai alors à l'étage, emportant avec moi ma chapelle ; mais on soupçonna ma retraite, qui fut violemment envahie, et je me vis obligé de descendre.

— Que voulez-vous ? demandai-je, en m'adressant à la foule.

— Vous mangez les enfants ; vous arrachez les yeux. . . . .

— Point du tout. Je viens ici pour faire du bien ; regardez ces images, lisez ces caractères, et vous vous en convaincrez.

"Mais je parlais à des gens qui ne voulaient point m'entendre ; ils commencèrent le pillage, déchirèrent les images, brisèrent les

portes et tout ce qui se trouvait dans la chapelle, puis emportèrent ce qui leur tombait sous la main. En entrant dans la cuisine, ils aperçurent quelques os, s'en emparèrent, et allèrent les suspendre à la porte extérieure, comme pièces de conviction, pour prouver que je mangeais des enfants. Les malédictions m'étaient prodiguées ; des cris de mort se firent entendre ; une grêle de briques tomba sur la maison et les fenêtres, j'en reçus dans la poitrine ; mais je n'eus pas le bonheur de verser mon sang.

" Cependant la police n'arrivait pas ; le mandarin était absent, et les employés du tribunal répondirent durement que les affaires de la Maison du Maître du Ciel ne les regardaient pas. Je voulus aller moi-même au tribunal ; mais j'en ignorais la route et je n'avais personne pour me conduire. Enfin un brave homme m'en indiqua la direction, et je me mis en marche, suivi d'nne multitude considérable, qui se ruait derrière moi et cherchait à me renverser. Ne pouvant arriver à la demeure du mandarin, je résolus de traverser le Kiang, pour échapper à la poursuite dont j'étais l'objet ; mais personne ne voulut me passer ; je montai cependant sur une barque et promis deux piastres au patron, s'il voulait me conduire à Ngan-king ; on lui enleva aussitôt ses rames. Malgré cela, nous partîmes, et je n'emportais avec moi que les habits qui me couvraient. J'aperçus sur le fleuve les chrétiens, qui me cherchaient ; je fus heureux de les rencontrer, je passai alors sur leur nacelle et le 25 juin, à huit heures du soir, j'arrivai à Ngan-king."

Le P. Seckinger, ministre de la Section, averti des faits qui venaient de se passer, en informa les mandarins du Tribunal des affaires européennes, et demanda justice. Cette justice fut bien un peu tardive ; cependant vers la mi-novembre le P. Bedon rentra dans sa maison, qui avait été convenablement réparée.

Il écrivait, le 2 mars 1873 : "J'ai maintenant à Ta-tong 16 chrétiens et une douzaine de catéchumènes. La dernière fête de Noël n'a pas été sans consolation pour moi ; j'ai pu baptiser deux familles ; à l'Epiphanie et à la Purification, j'ai aussi eu quelques Baptêmes."

Cette même année, au mois d'octobre, deux femmes arrivaient dans la nouvelle chrétienté, sur la demande du missionnaire, pour former aux habitudes catholiques les personnes de leur sexe, qui désiraient embrasser la foi. L'une d'elles était Tsu-li-ze, dont nous avons déjà parlé; la seconde, originaire de Ka-ding, se nommait Yang-tou-kou. Elles habitaient une modeste maison, où elles recevaient les femmes païennes et leur parlaient de Dieu; elles allaient aussi visiter les malades, et se consacraient surtout au soin des enfants. Cette vie de dévouement leur avait concilié l'estime de plusieurs familles infidèles, lorsque la malveillance leur suscita des ennemis et ruina en quelques instants les espérances, que laissait concevoir leur pieux apostolat. Le 14 mars 1874, vers quatre heures du matin, la maison qu'elles habitaient fut incendiée, et elles ne trouvèrent asile que chez une vieille femme tartare, dont elles partagèrent la demeure pendant cinq jours. Elles n'étaient plus en sûreté à Ta-tong; et, pour échapper à de nouvelles vexations, elles se rendirent à Tchen-kiang. Yang-tou-kou reprit de là le chemin de sa patrie, où elle se consacre aujourd'hui à des œuvres plus humbles, mais non moins méritoires devant Dieu; Tsu-li-ze se rendit à Ngan-king, et continue de se mettre en rapport avec les femmes païennes, pour leur montrer la route du ciel.

TAO-YUEN. Ce village est situé dans la sous-préfecture de Tsin-yang, à environ 100 lys au sud-est de Ta-tong, et non loin du bourg de Mou-tse-tan, au milieu d'une contrée où s'élèvent de hautes montagnes couvertes de bois et de bambous, qui sont pour elle une source de richesses. Mais les Rebelles ont parcouru ses monts et ses vallées et n'ont laissé, en souvenir de leur passage, que la mort et la dévastation. Aux quelques indigènes échappés à leurs coups, sont venus se joindre de nombreux émigrés du Hou-pé, du Ho-nan et des pays situés au nord du Kiang. Grâce à ce mouvement d'émigration, plus d'un village s'est relevé de ses ruines et les campagnes se sont de nouveau couvertes de moissons.

Il y a six ans, cinq familles d'émigrés arrivèrent à Tao-yuen, elles y achetèrent des terres, se mirent à les cultiver et dans les temps de

loisir, que leur laissait la vacance du labourage, elles fabriquaient des porte-pinceaux. Un pauvre jeune homme de Ta-tong, nommé San-ki, ancien élève de l'école de Ngan-king, fut admis comme apprenti dans l'une de ces familles ; c'est lui que Notre Seigneur destinait à répandre les premières semences de la foi parmi les païens de To-yuen. Ils le virent réciter ses prières, lui adressèrent maintes questions sur le christianisme ; et, satisfaits de ses réponses, ils prirent eux-mêmes la résolution de pratiquer une Religion, qui leur apprenait à souffrir avec patience les peines de cette vie et leur montrait au delà de la tombe une félicité sans bornes. Quelques-uns d'entre eux, délégués par leurs compatriotes, firent le voyage de Ta-tong, pour y visiter le missionnaire et les chrétiens. Cette démarche fut couronnée d'un succès complet ; rentrés à To-yuen, ces bons paysans renoncèrent à leurs pratiques superstitieuses, observèrent les préceptes de l'Eglise catholique et ne tardèrent pas à demander le Baptême. Le P. Seckinger alla les visiter en 1875 ; ils n'avaient pour Kong-sou qu'une vieille remise en paille, qu'on leur avait cédée au prix de 800 sapèques, ou environ 4 francs de notre monnaie de France. L'arrivée du missionnaire les remplit de joie. Ils accouraient pour le voir ; et, malgré l'urgence des travaux de la campagne, ils ne voulaient plus le quitter. "Je profitai de ces excellentes dispositions, écrit le Père, pour compléter leur éducation religieuse qui, Dieu aidant, ne laissa bientôt rien à désirer. Parmi eux je rencontrai un vieillard septuagénaire, tout cassé par les épreuves de la vie. Son désespoir était de ne pouvoir retenir la plus petite prière. Quel soulagement n'éprouva-t-il pas, quand il m'entendit le dispenser de toute étude ultérieure ! A toutes les prières je substituai pour lui l'unique invocation des saints Noms de Jésus et de Marie que, par une grâce spéciale sans doute, il ne cessa plus de répéter.

"Sur ces entrefaites, arriva la fête de l'Annonciation. Ce jour, si cher au monde chrétien, devait être l'aurore d'une nouvelle vie pour nos pauvres catéchumènes et l'annonce assurée de la rédemption pour beaucoup d'autres en ces nouveaux pays. L'eau baptismale a coulé

sur le front de 16 d'entre eux, et la chrétienté elle-même a été mise sous les auspices de l'Annonciation, dont elle portera désormais le nom."

Deux mois plus tard, cinq autres personnes entraient dans le bercail de Jésus-Christ, et élevaient à 21 le nombre de ses adorateurs.

TSIN-YANG. Détruite autrefois par les Rebelles, cette ville a rebâti ses principaux quartiers, et elle devient l'entrepôt du commerce, qui se fait entre Ta-tong et l'intérieur de pays, dont elle est la clef. Une autre source de prospérité pour elle, c'est le grand pèlerinage de Kieou-houa-chan, ou de la Montagne des neuf fleurs, situé à environ 60 lys de ses murailles, du côté de l'est et que fréquentent, chaque année, 200,000 pèlerins pour rendre leurs hommages au dieu Ti-tsang-ouang. On les voit marcher en rang avec bannières déployées et au son du tam-tam ; ils portent à la main des lanternes et des bâtons d'encens, qui brûlent en l'honneur de l'idole, objet de leur vénération. Lorsqu'ils arrivent dans la ville de Tsin-yang, ou quand ils en sortent, ils s'agenouillent au milieu des rues, récitent leurs prières, font des prostrations, et jettent les sorts. Ces actes idolâtriques durent environ un quart-d'heure, puis la procession se remet en marche. Les pèlerinages, auxquels les étrangers ne sont point obligés de prendre part, deviennent en partie obligatoires pour les populations environnantes, et il n'est pas rare de lire dans les bourgs des affiches ainsi conçues : "Tel "jour de telle lune, il y aura une procession à la Montagne des neuf "fleurs. Que chaque famille y envoie un de ses membres, et que "chacun prenne ses insignes. Le départ aura lieu, à telle place et à "telle heure. *Des peines sévères seront infligées aux absents.*"

Le P. Bedon a visité Tsin-yang, au mois de mars 1873, et n'a pu y recruter aucun catéchumène. Nous ne possédons point encore de pied-à-terre dans cette ville.

CHE-TAI. Quelques jours après l'incendie de la maison des vierges, à Ta-tong, le 14 mars 1874, le P. Seckinger, venu dans ce bourg, pour demander justice au mandarin de la sous-préfecture de Tong-lin, voulut profiter de son voyage, pour aller à Che-tai avec le P. Bedon, et y acheter un Kong-sou. Les deux Pères se rendirent au tribunal

de cette ville, et firent part de leur projet au sous-préfet, qui avait reçu de Ngan-king l'ordre de le favoriser. Sa protection ne se fit sentir que lentement; en l'accordant aux Missionnaires, il craignait de mécontenter les notables, dont l'un, nommé Tchen-tsao-mé, avait affiché, l'année précédente, d'infâmes placards, dans lesquels il menaçait de mort la famille qui consentirait à vendre une maison aux *Diables d'Europe* venus, disait-on, pour construire un chemin de fer et établir un télégraphe électrique, afin de mettre Che-tai en communication avec Pé-king et Sou-tseu.

Les Pères furent logés dans un tribunal, alors inhabité, et y attendaient patiemment les démarches, que le mandarin voudrait bien faire en leur faveur; mais il ne leur envoyait aucune nouvelle. L'opposition sourde des notables continuait; et quelques familles, qui avaient jadis invité les Missionnaires à s'établir à Che-tai, effrayées des paroles sinistres, qu'on leur adressait, parce qu'elles étaient venues s'entretenir avec eux, cessèrent complètement leurs visites. Une semaine entière s'était déjà écoulée et le sous-préfet ne donnait aucun signe d'action. Le P. Seckinger lui écrivit une lettre, pour lui annoncer son prochain départ, et l'arrivée d'un délégué du tribunal de Ngan-king, qui serait chargé de traiter ses affaires. Cette résolution produisit un bon effet. Le mandarin renonça à son système d'inertie, et mit ses gens sur pied; une maison fut achetée; et les Missionnaires emportèrent avec eux le contrat d'acquisition muni des sceaux du tribunal.

Le P. Seckinger a parcouru récemment cette contrée et nous a laissé sur elle des notes, qui méritent de trouver ici leur place. " La route qui conduit de Tsin-yang à Che-tai, dit-il, longe un grand torrent et pénètre dans une profonde vallée, où d'innombrables villages laissent voir dans leurs ruines les vestiges de leur prospérité passée. La culture des terres ne suffit pas à l'entretien de la population, et les habitants du nord du Kiang y déversent en abondance le coton, le chanvre, les poules, les porcs, les chats etc. Les vendeurs de chats sont ceux qui importunent le plus les passants. Un homme en porte

ordinairement une trentaine enfermés dans deux grands paniers, où ils n'ont d'autre occupation que de miauler et de se battre. A la saison des vers à soie, un chat se vend une ou deux piastres; on l'attache auprès des casiers où les vers prennent leur nourriture, pour empêcher les rats, qui en sont très-friands, de venir les dévorer.

" La rareté des terres labourables oblige les jeunes gens et même la plupart des chefs de famille à se rendre dans les grandes villes, pour s'y livrer au commerce. Ils rentrent, une fois chaque année, au foyer domestique, et y rapportent, les uns, le fruit de leurs économies; les autres, et c'est le plus grand nombre, des infirmités et des vices. Les femmes, en général, franchissent rarement le seuil de leur demeure, où elles se livrent aux soins du ménage et à l'industrie de la soie.

" Sur le bord des chemins et au pied des montagnes, on aperçoit, à l'époque des équinoxes, de nombreuses bandes de papiers suspendues en mille endroits divers. C'est le temps des sacrifices aux ancêtres. On rencontre alors dans les sentiers une foule d'hommes revêtus de leurs habits de cérémonie et portant à la main un panier, où ils ont déposé du riz, des mets et du vin. Ils placent ces comestibles devant les tombeaux, au-dessus desquels flottent des bandes de papier découpées en forme de sapèques; allument des bâtons d'encens; brûlent des pétards et leur monnaie factice; font quelques prostrations et s'en retournent avec la conscience d'avoir rempli les devoirs prescrits par la piété filiale. Il est certains païens, qui ont une dévotion spéciale pour les tombeaux abandonnés; ils les recherchent avec soin, y font les oblations d'usage et s'acquièrent par cette conduite la réputation d'hommes de bien.

" Au sommet des montagnes sont bâtis des pavillons ornés d'inscriptions monumentales, et munis de bancs sur lesquels le voyageur peut se reposer; là aussi sont creusés des puits destinés à apaiser sa soif. Si le puits fait défaut, l'eau du torrent le remplace; quelquefois même on rencontre une grande urne remplie de thé, que chacun boit à discrétion. Les inscriptions, dont je viens de parler, mentionnent

les noms de ceux, à qui les voyageurs doivent les rafraîchissements pris à ce passage.

“ Au milieu des buissons s'élèvent, de distance en distance, de petites tourelles hexagonales destinées à l'usage des sorciers ; elles les aident à connaître le *Fong-choué*, ou la direction des vents et des eaux, et à déterminer les places favorables à la sépulture des morts, qui jouiront alors d'une paix profonde. Quoi qu'il en soit de la science de ces individus, en leur glissant dans la main quelques piastres, on leur fait dire ce que l'on veut. On les consulte également pour la construction des maisons ; et si plus tard il arrive un accident, la première raison mise en avant sera que le *Fong-choué* n'est pas favorable ; puis la maison devra être démolie, et quelquefois elle sera rebâtie au milieu d'un chemin public, ou dans une position ridicule. Mais ainsi l'exige le Fong-choué ; et chacun s'incline devant cette nécessité, sans songer même à la discuter. Cette croyance a toujours été une arme puissante entre les mains des Chinois, pour s'opposer à la construction de nos églises ; et actuellement, au pays de Tchen-kiang, les mandarins nous empêchent d'acheter un terrain dans deux localités, sous prétexte que le Fong-choué s'y oppose (1).

---

(1) M. de Hübner, dans un livre récemment publié, raconte sur la crédulité des mandarins deux faits dignes d'être signalés; ils confirment les paroles du P. Seckinger.

“ Si les lettrés, dit-il, n'admettent pas l'existence d'un Dieu quelconque, il n'est point de légendes si fabuleuses ni si absurdes qu'ils ne croient, absolument comme nos esprits forts qui font parler des tables. En ce moment dans le nord de la Chine, l'évènement du jour est la découverte près de Tien-tsin d'un petit serpent apporté par un paysan et exposé dans un temple. C'est un Dragon, et ce Dragon est un Dieu. La population entière, le Gouverneur général de la province, le Tao-tai,, les magistrats de la ville sont allés en grande pompe adorer la petite bête.—“Pensez-vous, ai-je demandé à quelqu'un, dont le jugement fait autorité, que le Gouverneur et les autres grands personnages considèrent leur visite au serpent comme une acte politique, comme une concession faite à la superstition populaire, ou qu'ils partagent eux-mêmes cette superstition?”—“Je

Les gorges, qui conduisent à Che-tai, n'ont rien de remarquable, sinon les deux chaînes de hautes montagnes qui les forment, et les petites cascades qui en découlent. On en sort après deux heures de marche. Alors les montagnes s'écartent, la vallée s'élargit et laisse apercevoir de nombreux villages, dont les plantations de mûriers nains sont le plus bel ornement.

"La ville de Che-tai, située à 95 lys, au sud de Tsin-yang, occupe le centre de la vallée, et est bâtie sur le bord d'un torrent, qui n'a pas moins d'un lys de largeur. Les deux ponts, qui le traversent, rappellent les temps primitifs; ils consistent en planches liées entre elles et supportées par des pieux de dix à quinze pieds de hauteur; le tout est relié par une grande chaine, qui s'étend d'une rive à l'autre. Les nombreuses brêches faites aux murs de la ville redisent les exploits des Rebelles, et revèlent l'incurie et la décrépitude de la dynastie Mantchoue.

---

suis persuadé, m'a répondu mon interlocuteur, que le Vice-roi est, comme le dernier des koulies, convaincu de la divinité du serpent." Et, à l'appui de son opinion, il se mit à me citer plusieurs faits qui se sont passés de nos jours. Tout récemment encore, le secrétaire d'une des légations était tombé malade; on découvrit que la maison qu'il habitait était humide, et le ministre s'empressa de faire exécuter les travaux nécessaires d'assainissement. Il en parla à un mandarin de haut rang, homme fort intelligent, fort érudit, supérieur enfin à la plupart des hommes de sa classe. "Ce n'est pas, lui répondit celui-ci, l'humidité qui rendait la maison malsaine. C'est le *fong-shué*, littéralement *le vent et l'eau*, c'est-à-dire un charme, les mauvais esprits. Pourquoi avez-vous fait bâtir cette cheminée si près de la maison de votre secrétaire? C'est par là que sortent les mauvais esprits! ne le comprenez-vous pas? Pourquoi chercher une autre explication?"...Voyez ce qui est arrivé ici (à Pé-king). Lorsque les deux tours de l'église française, bâtie tout récemment, eurent atteint une certaine élévation, le gouvernement s'en émut et intervint, prenant pour prétexte que, du haut de ces tours, des regards indiscrets pourraient plonger dans les jardins et dans les cours de *la cité impériale*. Mais la véritable raison était les *esprits*, et Mgr. de la Place a sagement fait d'obtempérer aux vœux du *Tsung-li-ya-men.*" *Promenade autour du monde*, 1871, par M. le Baron de Hübner. Tome II. pages 315-318. Paris. Hachette. 1873.

" Dans l'intérieur quelle désolation ! Là, vous apercevez des rues solitaires, des débris d'arcs de triomphe, quelques temples des ancêtres, certains portiques dorés, derniers souvenirs d'un passé, qui ne manquait pas de splendeur, puis, çà et là, des boutiques et des habitations perdues au milieu des ruines. Voilà toute la ville, et vous y chercheriez vainement autre chose. Pourtant je me trompe ; car on aperçoit au centre un grand enclos, dont le portail et les vastes édifices méritent une visite. L'année dernière, je partageai avec le P. Bedon l'honneur d'y recevoir l'hospitalité pendant près de trois semaines. On voulut d'abord nous faire croire que le sous-préfet, dont cet établissement est le vrai tribunal, le trouvait trop vaste, et que d'ailleurs il lui répugnait de l'habiter, parce qu'il avait été construit par les Rebelles ; pour ces deux raisons il avait établi, disait-on, son domicile dans le local, où les bacheliers viennent subir leurs examens. Ce changement d'habitation nous étonnait d'autant plus, que la seconde résidence est misérable et bien inférieure à la première. Nous ne tardâmes pas à connaître le mot de l'énigme —" Pères, nous dit un employé du mandarin, êtes-vous en paix dans cette maison ? Ne vous y trouvez-vous pas incommodés ? Pendant la nuit votre sommeil n'est-il pas interrompu par de grands fracas, des cris et l'apparition d'esprits tout en feu ? "—" Non ; lui répondis-je. Nous n'entendons, ni ne voyons rien, et nous dormons parfaitement tranquilles."—" Mais, reprit notre homme, qui êtes-vous donc ? . . Quel est votre secret ? . . Voilà trois sous-préfets, qui ont essayé successivement d'habiter ce tribunal, et ils n'ont jamais pu y rester, parce qu'il est rempli d'esprits malfaisants : le *Fong-choué* y est mauvais." Quelques jours plus tard, le mandarin voulut lui-même connaître notre secret.—" Un peu de confiance en Dieu, lui répondis-je ; et pas autre chose." Il resta tout ébahi ; mais il s'est bien gardé d'essayer la recette.

" Si Tsin-yang est infecté de superstitions, Che-tai ne l'est pas moins. Jetez les yeux sur ces paniers d'osier suspendus aux murailles de la ville; voyez à ce coin de rue cet arc de triomphe et l'inscription

qu'il porte; regardez cette maison en paille, que l'on est en train de démolir, et jugez. Les corbeilles d'osier contiennent des chats, qui ont cessé de vivre. Le chat mort est ici l'objet d'un culte spécial et personne n'oserait l'enfouir. L'arc de triomphe a été élevé dans les siècles passés en mémoire d'une jeune fille de quinze ans. Son fiancé étant mort, elle se pendit pour partager son sort, et cette conduite lui valut les honneurs de l'apothéose. L'arc de triomphe est là, pour rappeler son dévouement et la proposer comme un modèle de fidélité conjugale aux jeunes personnes, qui lui brûlent de l'encens et la vénèrent comme leur divinité tutélaire. (1)

---

(1) Le suicide n'est pas rare parmi les femmes qui ont perdu leur mari; il fait un peu de bruit autour de leur tombe; on parle d'elles; et il leur procure parfois des honneurs auxquels une vie inconnue ne leur aurait pas permis d'aspirer.

La " *Gazette de Pé-king*" dans son numéro du 4 octobre 1871, faisait connaître à tout l'empire la pétition suivante:

" Le censeur Lin-kouo-kouang demande la permission d'ériger un arc de triomphe à la mémoire de la femme de Pen-yuen-chan, un gradué du Hou-pé. La défunte était la fille de Tcha-chou-chi, faisant partie du collége des Hang-lin, et se maria avec Pen-yuen-chan, au mois de janvier dernier, à l'âge de dix-neuf ans. Peu de temps après, Pen-yuen-chan tomba malade; mais sa jeune femme le soigna, avec le plus grand dévouement, et ne se déshabilla pas pendant plus de trente jours. Cependant il mourut le 14 août. Elle observa alors toutes les cérémonies nécessaires pour l'enterrement de son mari; et, quand elle les eut achevées, elle s'empoisonna. Cette conduite sublime est le résultat d'une instruction précoce. Sa sœur avait accompli une action à peu près semblable. Le fiancé de cette dernière étant mort, elle se considéra comme sa veuve, et elle a fermement refusé de violer la chasteté, en se remariant. Cependant son veuvage n'ayant duré que dix ans, il serait prématuré de lui conférer des honneurs; mais quant à la sœur cadette, qui s'est sacrifiée par esprit de chasteté, le pétitionnaire demande pour elle l'érection d'un arc de triomphe. Un précédent a été établi. L'année dernière le censeur Chu-chen-lang présenta une requête au Trône et demanda la permission d'ériger un arc de triomphe à la memoire de la femme de Tou-yuen-hai, qui se suicida après la mort de son mari et Sa Majesté consentit à cette requête.

Ce mémoire est enregistré."

"Arrivons maintenant à la maison de paille, que l'on démolit. Un homme riche tomba malade, le mois dernier; médecins et sorciers ne purent le guérir. Le laisser mourir dans sa maison, au milieu de sa famille, serait vouer toute sa postérité aux plus grands malheurs. Son fils, avec l'aide de ses parents, eut bientôt construit une cabane de paille, dans laquelle on déposa le moribond, dont le trépas ne se fit pas beaucoup attendre. Suivant les rites usités, le fils lui a procuré à grands frais tous les honneurs de la sépulture; aujourd'hui les convives, qui viennent de prendre part à un copieux festin, vont terminer la fête, en mettant le feu aux débris de la maison démolie, et ses cendres seront offertes au défunt comme un dernier hommage de la piété filiale, telle que la comprennent les païens de Che-tai.

"Mais faisons trêve à tous ces récits superstitieux et rendons-nous dans cette pauvre maison que vous voyez là-bas surmontée d'une croix: c'est la demeure du missionnaire. Depuis un an et demi nous avons livré et subi bien des assauts; aujourd'hui notre position s'améliore, et les préjugés, nourris contre nous, commencent à disparaître. La plupart des visiteurs, qui franchissent le seuil de notre maison, se montrent polis et s'en retournent satisfaits des vérités qu'ils ont entendues. Cependant la peur glace les âmes; personne n'ose se déclarer en faveur de la Religion, ni en suivre les préceptes; et chacun attend qu'un autre veuille bien faire cette première démarche, qui serait sans doute le signal de plusieurs conversions."



DISTRICT DE SIN-LI-KÈ.

A 5 lys de la ville de Kien-te, du côté du midi, se trouve le bourg populeux de Sin-li-kè, qui donne son nom à ce district, et est le centre d'un commerce considérable. Le christianisme n'y a point encore pénétré ; mais les Missionnaires viennent de s'y établir ; leur séjour prolongé dans un endroit, où ils ne faisaient jadis que passer, leur permettra de se mettre plus facilement en rapport avec les habitants et de gagner quelques âmes à Jésus-Christ.

TONG-MEN, la seule chrétienté de ce district, est situé à cent lys au nord-ouest de la ville de Ou-yuen. Le P. Frin s'y est rendu, le 22 novembre 1874, pour y organiser le Kong-sou et donner ensuite les exercices de la mission, dont la clôture a eu lieu le jour de Noël. Tong-men compte 59 chrétiens ; ce sont les descendants de ces vieilles familles catholiques, auxquelles le P. d'Entrecolles prodiguait ses soins, il ya près de deux siècles.

Le P. Frin, était chargé de parcourir la préfecture de Hoeitcheou ; nous ne le suivrons point dans tous ses voyages ; mais il nous racontera lui-même celui qu'il a fait à Ou-yuen. "Parti le 29 décembre de Tong-men, dit-il, je me dirigeai vers Ou-yuen, où je désirais acheter une maison ; je me proposais en outre d'explorer cette contrée et de visiter le village de Yu-ten, ancienne patrie des ancêtres de mes chrétiens, dont trois faisaient partie de mon escorte.

" De Tong-men à Ou-yuen le pays est couvert de montagnes et peu fertile. Cependant les habitants vivent dans l'aisance, et l'on rencontre de beaux villages, de grands bourgs, où toutes les maisons sont construites en brique, couvertes en tuiles et blanchies à l'extérieur ; les temples des ancêtres sont magnifiques. Mais, en apercevant fort peu de terres labourables ou labourées, on se demande comment une si nombreuse population peut se procurer des vivres. Tout s'explique. Les habitants de ce pays sont commerçants ; l'argent n'est pas rare dans leurs comptoirs ; et la sous-préfecture du

Kiang-si, voisine de Ou-yuen, déverse chez eux ses produits abondants. Le thé est leur principale richesse ; ils en font un grand commerce, et vont eux-mêmes le vendre à Chang-hai ; j'ai rencontré beaucoup de marchands, qui ont fait ce voyage.

"Le premier jour, j'ai fait soixante lys ; et l'étape était un gros bourg, composé d'environ deux mille familles. J'avais envoyé en avant deux de mes hommes à la recherche d'un gîte ; après bien des démarches infructueuses, ils finirent par trouver une misérable auberge, et les chevaux furent abrités dans un hangar tout délabré. Je passai la nuit en compagnie de dix *tchai-jen* ou agents de police, véritables brigands, qui se promettaient de me voler mon argent. Pendant que je traversais le bourg, une foule compacte s'attachait à mes pas ; chacun voulait voir l'étranger ; et, en se poussant, on me barrait le passage. Les cris ne faisaient pas défaut ; mon cheval s'impatientait ; pour moi j'étais fort peu flatté d'entraîner tout le bourg à ma suite ; et je me demandais comment je sortirais de cette bagarre, sans laisser toutefois paraître l'embarras que j'éprouvais. Enfin j'arrive à l'auberge, qui se remplit en un clin d'œil ; on cherche vainement à la faire évacuer ; on crie à tue-tête ; les *tchai-jen* essaient de rétablir l'ordre ; et, au lieu de leur obéir, on les menace. La maîtresse d'hôtel désespérée maudit l'Européen, qui vient lui occasionner semblable scène ; les *tchai-jen* prennent son parti et lui conseillent de ne pas me recevoir. Pendant ce temps-là, je causais avec un habitant du pays, qui connaissait Chang-hai ; mais hélas ! la foule s'abattait sur moi, car tous voulaient voir. Il ne ne me restait qu'un moyen, pour faire évacuer la maison et satisfaire en même temps la curiosité publique ; j'annonçai aux spectateurs que je voulais visiter leur beau temple des ancêtres, et je les priai de me laisser passer. Je sortis, et aussitôt la maison resta vide. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces braves gens n'étaient animés d'aucune mauvaise intention, et ne cherchaient qu'à regarder un Européen. Pendant mon abscence, les *tchai-jen* avaient dit qu'ils allaient me voler au milieu de la nuit ; et, à mon retour, l'un d'eux, plus grand que moi, m'accueillit avec des paroles

peu convenables. J'entrai dans le galetas, qu'on m'avait préparé, et je me mis à réfléchir un instant sur la position. Je plaçai à côté de mon oreiller la caisse, où se trouvaient mes piastres; j'aperçus un bâton et je le serrai près de mon lit. Deux de mes hommes couchaient dans le hangar pour garder les chevaux; les trois autres étaient à côté de moi. Je ne dormis pas pendant toute la nuit. Vers dix heures, on frappa à la porte; mais je l'avais barrée. C'était le grand *tchai-jen*. Je lui répondis d'un ton un peu sec que j'avais besoin de dormir, et que je ne permettais à personne d'entrer dans ma chambre; il finit par se retirer, en maugréant, et alla fumer son opium. Le lendemain mes hommes ne se firent point appeler deux fois pour le départ, et nous nous acheminâmes de grand matin vers Ou-yuen.

" Les aventures, auxquelles je venais d'être exposé, et le mauvais vouloir des gens du tribunal me décidèrent à envoyer ma carte au mandarin de la ville, qui d'ailleurs avait dû être averti de mon arrivée par Tchang lao-ié de Ngnan-kin. Mon catéchiste Yuen prit les devants et se rendit chez le sous-préfet, qui reçut ma carte, mais ne remit pas la sienne; et je dus attendre près de trois heures à la porte de la ville, avant d'entrer et de me rendre à l'auberge. Enfin le sous-préfet envoya deux *tchai-jen* en uniforme, pour m'introduire; ma station hors les murs avait suffi pour me signaler à l'attention publique, et tout le monde savait qu'un Européen allait entrer dans l'enceinte de la cité. Je traversai une longue rue, qui conduit de la porte de l'ouest à celle de l'est; elle était encombrée de curieux, et les *tchai-jen* avaient de la peine à se frayer un passage. Pour moi, j'étais tranquille, et s'il arrivait quelque accident, le mandarin, malgré son impolitesse, devrait en répondre. J'arrivai enfin à l'auberge, et me retirai dans ma chambre; mais je ne pus y rester; si je n'en étais pas sorti, on allait enfoncer les portes. Des curieux grimpaient à huit pieds de hauteur, pour regarder par-dessus la cloison; et les deux *tchai-jen* étaient impuissants à rétablir l'ordre. On les menaçait; l'un deux fut vigoureusement poussé, et allait tomber par terre, s'il n'avait rencontré la foule pour empêcher sa chute. Je sortis alors,

pour le tirer d'embarras et recommandai aux assistants de se tenir calmes; puis je me dirigeai vers la rue et causai avec ces braves gens. Je rentrai quelque temps après, toujours escorté de mes deux protecteurs, qui étaient fort heureux de se tenir à mes côtés, et comptaient sur mon appui, pour exercer plus facilement leurs fonctions. Je leur conseillai d'être polis et de ne pas brusquer les habitants, qu'une legitime curiosité attirait dans la maison. Je pris enfin mon repas à la hâte, et priai la foule de se retirer; puis je m'étendis sur mon lit, pour me reposer d'une journée, qui n'avait pas été sans fatigues.

" Le lendemain, je me rendis à Yu-ten, village de mille familles, dont les premiers chrétiens vinrent s'établir à Tong-men, à l'époque de leur conversion.

" A mon retour à Ou-yuen, je visitai une maison dont le propriétaire est un employé du tribunal; c'est lui-même qui m'invita à y entrer. Pendant que j'en examinais les appartements, il disparut tout à coup, entraîné pas un mandarin militaire, qui l'avait saisi par le bras et lui adressait des injures, en lui reprochant de vendre sa maison à un *diable d'Europe*. Malgré cette aventure, le propriétaire revint me trouver dans la soirée; mais je partis le lendemain, sans avoir rien conclu."

Ce voyage du P. Frin à Ou-yuen irrita les notables de la ville; ils se réunirent, pour aviser aux moyens d'empêcher le missionnaire de s'établir au milieu d'eux; et il fut résolu que personne ne lui donnerait asile, et que l'entrée des auberges lui serait interdite. Pour ne point froisser inutilement les principaux habitants de Ou-yuen, le Père n'est pas retourné dans leurs murs; mais le préfet de Ngan-king y a envoyé un mandarin de son tribunal chargé d'éclairer le peuple sur les intentions pacifiques des Missionnaires, et d'annoncer qu'ils viendraient prêcher la Religion, puisque l'empereur leur en avait accordé le droit. Nous connaîtrons plus tard le résultat de cette démarche.

Les populations voisines de Tong-men ne nous sont point hostiles; le P. Frin les a visitées, et s'attend à y recruter des catéchumènes.



DISTRICT DE YNG-CHAN.

Il y a huit ans, un indigène nommé Yu-té-lè, accompagné de quelques amis désireux, comme lui, d'embrasser le christianisme, vint trouver le P. Seckinger à Ngan-king, et le pria de se rendre dans le pays de Yng-chan, pour l'évangéliser. Le Père se mit en route pendant le carême de 1867; et, après un voyage où les fatigues et les privations ne lui manquèrent pas, au milieu de ces régions montagneuses, il parvint à Lou-kia-keou. Les catéchumènes étaient en butte à la haine du mandarin et des habitants; l'arrivée du missionnaire ne fit qu'irriter davantage les esprits, et elle devint l'occasion d'une série d'attaques violentes, qui ne lui permirent pas de rester dans le pays, et il dut reprendre le chemin de Ngan-king.

La pénurie d'ouvriers évangéliques et les dispositions hostiles du peuple de Yng-chan firent retarder longtemps une seconde visite. Cependant quelques paysans venaient chaque année à Ngan-king, et priaient les Missionnaires de se rendre au milieu d'eux. En 1873, leur demande fut exaucée, et le P. Li alla leur porter le flambleau de la foi. La protection efficace des premiers mandarins de la province mit fin aux presécutions, dont les catéchumènes étaient l'objet; la paix se rétablit peu à peu, et le nouveau missionnaire put acheter une maisonnette, pour montrer à tous qu'il avait l'intention de s'établir dans le pays. Une centaine de païens ne tardèrent pas à observer le règles de la Religion; le jour de Noël, 1873, huit d'entre eux reçurent le Baptême, et depuis cette époque jusqu'au commmencement de l'année 1875, 40 catéchumènes entrèrent dans le sein de l'Eglise.

Le P. Li ne resta que dix-huit mois dans le district de Yng-chan; le 27 février 1875, il arrivait à Zi-ka-wei, pour y exercer les fonctions de préfet du Collège S. Ignace; et les chrétiens, qu'il venait de quitter furent confiés aux soins du P. Frin, qui ne tarda pas à se rendre auprès d'eux, et nous a laissé sur ce voyage les notes suivantes:

"Le 14 mars, dimanche de la Passion, après avoir célébré la

sainte messe, je partis de Ngan-king; le samedi suivant, vers midi, j'arrivais à Chen-keou-pou. Mon expédition fut heureuse, malgré ses débuts un peu contraires; mais Notre-Seigneur voulut m'éprouver, pour me rappeler que la semaine de la Passion ne ressemble pas aux autres. De Ngan-king à Yng-chan on rencontre de hautes montagnes; j'ai dû les gravir et les descendre à pied, et j'ai parcouru ainsi les trois quarts du chemin. Les païens que j'ai rencontrés, me parlaient volontiers, et m'écoutaient de même, lorsque je leur annonçais les vérités du christianisme; plusieurs m'ont demandé des livres et, séance tenante, se sont mis à les lire. Deux bacheliers militaires, que je rencontrai à moitié route, désiraient embrasser la Religion, et se mirent eux-mêmes à en exposer les dogmes devant une trentaine d'auditeurs réunis autour d'eux; mais le lendemain je partis de grand matin, et ne pus rester plus longtemps dans ce village. Pendant les quatre premiers jours je me trouvais en présence de nombreuses familles de vigoureux cultivateurs, gens polis, parmi lesquels on voit peu de fumeurs d'opium; ils habitent le plus souvent des maisons construites en roseaux, mais propres à l'intérieur. Le cinquième et le sixième jours, le pays devint pauvre et présentait un aspect sauvage; les habitants lui ressemblent bien un peu. Là, les vallées se rétrécissent, ou plutôt elles disparaissent, pour ne laisser voir que les eaux, des torrents encaissés entre les montagnes; les auberges sont rares; les chevaux et parfois même les hommes ont de la peine à trouver un gîte, et la nourriture dont ils ont besoin. Le sixième jour, après avoir éprouvé maints refus, je dus presque m'imposer, pour être admis dans une cabane; mais il était nuit, nous étions harassés de fatigues, et les chevaux se trouvaient hors d'état de marcher; les paysans finirent par nous cuire un peu de riz au nom de l'humanité; nous couchâmes par terre et le lendemain, au premier chant du coq, nous étions sur pied. Je remerciai mes hôtes, qui ne voulaient plus me quitter; nous étions devenus amis, depuis que j'avais donné deux ou trois dragées au vieux maître d'hôtel, qui souffrait de la poitrine; il ne savait quels termes employer pour me témoigner sa reconnaissance.

C'est de là que je partis pour Chen-keou-pou, où j'arrivai à onze heures, après avoir parcouru quarante-cinq lys de montagnes, et fait tout mon voyage sans accident. Quelques heures après mon arrivée, les chrétiens et les catéchumènes vinrent me voir; je reçus la visite des notables du pays, puis j'allai moi-même les saluer. Les chrétiens m'ont paru simples et droits; ils sont pour la plupart disséminés sur les flancs d'une haute montagne et difficiles à trouver. Il y a parmi eux beaucoup de pauvres. Pendant mon séjour au milieu de ces montagnards, je célébrai la sainte messe dans une maison louée par le P. Li. Quatre nouvelles familles sont venues s'inscrire pour suivre les lois de l'Eglise, et beaucoup de catéchumènes ont déchiré en ma présence les inscriptions superstitieuses, qu'ils conservaient encore. J'ai distingué parmi eux un jeune lettré; le P. Li n'a pas voulu le baptiser, parce qu'il tenait encore à ces papiers idolâtriques ; il les a saisis devant moi et mis en lambeaux. Il étudie maintenant les prières, matin et soir, pour se disposer à recevoir le sacrement de la régénération ; je dis matin et soir, car, pendant la journée, il est occupé à cultiver les terres de ceux qui en possèdent. Pour lui, il est complètement ruiné, et les Rebelles ont emporté toute sa fortune, après avoir tué son père, qui avait obtenu aux examens le degré de docteur.

"Au sommet de la montagne, habite une famille de catéchumènes, nommés Sié. Pendant les froids de la première lune, ils avaient allumé au milieu de leur pauvre maison couverte en paille un grand feu avec des branches de sapin. En un clin d'œil, la flamme s'éleva jusqu'au toit, menaçant de tout consumer. Le père, la mère, un petit garçon de cinq ans, et une fille plus jeune encore allaient se trouver sans asile; les parents désespérés font d'inutiles efforts pour arrêter l'incendie. Le petit garçon, sans se préoccuper du danger, s'était mis à genoux devant une image du Saint Cœur de Marie, attachée à la muraille et répétait la seule prière, qu'on lui avait apprise; "*Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi.*" Tout à coup, les flammes s'échappèrent à travers la porte, et pas une étincelle ne reparut dans la maison, au grand étonnement des catéchumènes, qui s'expliquèrent

ce prodige en voyant leur enfant agenouillé. L'image de la Sainte Vierge et les deux inscriptions, qui l'entourent, n'offrent pas la moindre trace d'un incendie, tandis que l'intérieur de la maison est complétement noir; j'ai moi-même constaté le fait. La famille Sié se distingue par sa ferveur; leur petit garçon a reçu le Baptême, il y a deux mois, des mains du P. Li."

Le 6 mai, jour de l'Ascension, le P. Frin baptisa 11 catéchumènes; et, le dimanche suivant, il ouvrit une petite école à Chenkeou-pou. Le nombre des païens, qui désirent embrasser le christianisme, devient de jour en jour plus considérable.



VIII

RELIGIEUSES.

CARMÉLITES.

Le 24 février 1869, quelques jours après leur arrivée en Chine, les Carmélites prirent possession d'une maison située à Ouang-ka-dang, non loin de Zi-ka-wei, et qui reçut le nom de Carmel de S. Joseph. Construite pour recevoir un pensionnat de jeunes filles, elle n'était point appropriée aux exigences de la règle de Sainte Thérèse, et les Religieuses, qui en franchissaient le seuil, ne pouvaient la regarder comme leur dernier séjour.

Le 8 décembre 1873, Mgr. Languillat posa la première pierre d'un véritable monastère, en face de l'orphelinat de Tou-sai-vai ; et, l'année suivante, le 7 du même mois, les Carmélites vinrent l'habiter. Le lendemain, fête de l'Immaculée-Conception, le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, accompagné d'un clergé nombreux, bénit l'église et la nouvelle demeure. Cette cérémonie fut suivie d'une messe solennelle, et Notre-Seigneur enfermé dans le tabernacle veille depuis ce jour sur les exilées volontaires qui, afin de lui témoigner plus d'amour, sont venues l'adorer au sein d'une terre païenne, et lui offrir, pour le salut de ses habitants, une vie de prière, de travail et de souffrance.

Le monastère de S. Joseph est ainsi conposé :

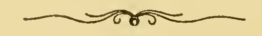
Religieuses de chœur : . . . . 7.
Postulantes de chœur : . . . . 5.
Novices du voile blanc : . . . . 2.
Postulantes du voile blanc : . . . . 2.

Les Religieuses sont toutes européennes ; les novices et les postulantes sont indigènes.

Les Carmélites ne cherchent que l'oubli du monde, auquel elles

ont dit un éternel adieu. Le silence de leur cellule plus doux au cœur que les conversations du siècle, la prière commune sous l'œil de Celui qu'elles ont choisi pour époux, le travail, quelques pas dans un jardin, pour se rappeler que l'exil dure encore, et un regard d'espérance vers le ciel, séjour de la vraie patrie, tel est ici-bas le partage de leur vie, et tout le tribut qu'elles consentent à payer à l'histoire.

Qu'il nous soit permis cependant d'acquitter envers elles la dette d'une légitime reconnaissance. L'Apostolat de la prière, que l'Eglise cherche à répandre aujourd'hui parmi les fidèles, a été de tout temps en honneur dans la famille religieuse de Sainte Thérèse ; et chaque année, le jour de la Pentecôte, des billets tirés au sort annoncent aux Carmélites du monastère de S. Joseph les noms des diverses Sections de la Mission de Nan-king, pour lesquelles elles doivent prier d'une manière spéciale. Les novices et les postulantes sont initiées à cet esprit apostolique ; et chacune d'elles est chargée de recommander à Dieu les besoins spirituels d'une ou de plusieurs contrées du monde.



AUXILIATRICES DU PURGATOIRE.

MAISON DU SEN-MOU-IEU, A ZI-KA-WEI.

Dans les Relations précédentes nous avons décrit les différentes œuvres dirigées par les Religieuses du Sen-Mou-ieu (1). Les résultats obtenus, cette année, ne sont pas moins consolants que ceux que nous avons mentionnés en 1873-1874, comme on peut en juger par la statistique suivante.

Résumé annuel des œuvres, du 1er juillet 1874 au 1er juillet 1875.

Orphelines reçues	293.
Orphelines baptisées	90.
Adultes baptisées	16.
Enfants adoptées au dehors	30.
Orphelines mariées	3.
Chrétiennes instruites	107.
Païennes instruites	1,562.
Catéchisme du B. Pierre Claver (actes de présence)	4,427.
Réunion de Sainte Philomène	203.
Consultations	8,607.
Remèdes distribués	5,104.
Enfants baptisés au dehors	96.
Elèves internes	84.
Elèves externes	53.
Catéchumènes	21.

On ne comptait, l'année dernière, que 56 élèves au Pensionnat ; leur nombre est actuellement de 84 ; cinq d'entre elles, sont entrées au noviciat de la Présentation, et une autre est à celui du Carmel.

L'école externe se compose de 52 élèves ; les petites païennes qui l'avaient abandonnée, pour recevoir dans le village de Zi-ka-wei

(1) Voir "Relations de la Mission de Nan-king," Tome I. 1873-1874. pages 63.-72.

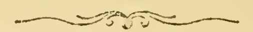
les leçons d'un maître idolâtre, n'ont pas tardé à y revenir, et se font remarquer par leur modestie et leur bonne tenue pendant les prières.

Une salle d'asile vient d'être établie à l'Orphelinat ; elle se compose des enfants qui se distinguent par leur intelligence et leurs dispositions à la vertu. Leur âge varie de trois à huit ans. Complètement séparées de leurs compagnes. elles sont confiées aux soins d'une maîtresse, qui passe sa journée au milieu d'elles, et leur apprend à travailler et à prier. Une Religieuse Auxiliatrice indigène se rend deux fois par jour auprès d'elles, pour leur enseigner le catéchisme, l'histoire sainte, le calcul et le chant ; elle leur donne aussi quelques leçons élémentaires d'histoire naturelle, et leur fait admirer Dieu dans les œuvres de la création ; puis, à l'aide d'anecdotes morales, elle leur inspire la haine du mal et l'amour de la vertu. Ces orphelines grandiront, en contractant des habitudes profondément chrétiennes ; et, sorties de l'asile qui abrita leur jeunesse, elles deviendront plus tard de pieuses mères de famille.

Vingt et une catéchumènes ou néophytes sont venues, pendant l'année, au Sen-Mou-ieu, pour s'y préparer à la réception des sacrements. Trois seulement n'ont point été admises dans le sein de l'Eglise et sont rentrées dans leurs familles. Les unes ont reçu le Baptême, d'autres la sainte Eucharistie ; quelques unes se sont mariées.

Dieu répand sa grâce dans les âmes à tous les âges de la vie ; parmi ces nouvelles converties, il en est qui n'ont point encore dépassé les années de la jeunesse, plusieurs au contraire affaissées sous le fardeau de leurs jours n'attendent plus que l'heure dernière qui les mettra en possession du bonheur de l'éternelle patrie.

La pharmacie de la Sainte-Enfance distribue ses consultations et ses remèdes en plus grand nombre encore que par le passé; les femmes païennes, que des préjugés hostiles éloignaient autrefois des Auxiliatrices, viennent aujourd'hui au-devant d'elles, les invitent à franchir le seuil de leurs maisons et sont heureuses de leur parler. Grâce à ces rapports faciles. 96 enfants moribonds ont pu recevoir le Baptême.



INSTITUTION S. JOSEPH, A CHANG-HAI.

Cette maison a compté 44 élèves pendant l'année qui vient de s'écouler; quelques-unes l'ont quittée, après trois mois d'étude, pour suivre leurs familles en Amérique; mais la moyenne n'est pas restée inférieure à 40.

Les séances musicales continuent d'être en usage à l'Institution S. Joseph, et leur mérite n'est point inférieur aux succès du passé. Le 18 janvier, quatre-vingt-dix dames étaient présentes à celle qui inaugurait l'année 1875; et, la veille, M. Godeaux, Consul-Général de France à Chang-hai, avait voulu assister à la dernière répétition qui la précédait. Il fut si satisfait de l'exécution, et en même temps de l'esprit de famille, qu'il remarqua entre les maîtresses et les enfants, que le lendemain, il leur fit servir un splendide goûter, auquel furent invitées les jeunes filles amies et sœurs des élèves.

Si la répétition fut heureuse, la séance n'excita pas moins d'applaudissements et le "*The Evening Gazette*," journal anglais de Chang-hai, en parla avec éloges dans son numéro du 18 janvier (1).

Le dévouement et la charité des Religieuses Auxiliatrices leur permet d'exercer sur les élèves protestantes une douce influence, qui gagne les cœurs et les rapproche du catholicisme.

Une jeune fille, sortie d'une école protestante, se tenait d'abord dans une froide réserve envers ses nouvelles maîtresses; mais, depuis

---

(1) Le "*The Evening Gazette*" s'exprimait ainsi: "We are indebted to the kind courtesy of a correspondent for the programme of a musical examination which took place this afternoon at the Institution S. Joseph, and which we subjoin. It was of course quite private and we believe confined entirely to the lady-friends of the pupils. We are informed that the concert was admirable, and that great progress has been made during the last six months. The pupils acquitted themselves very well; the Sonatine in *sol* major, played by a little Portuguese girl of nine years old, being really a *chef-d'œuvre* in point of execution and style. The French Consul-General, M. Godeaux, politely sent a refection for the pupils after the entertainment.

qu'elle les connaît, elle profite de toutes les occasions pour leur donner des preuves de sa confiance et de son affection ; elle assiste à toutes leurs cérémonies religieuses, et chante dans les chœurs des motets, en l'honneur de la Sainte Vierge. Née au sein d'une famille hérétique, où le culte de Marie est regardé comme une pratique idolâtrique, elle n'a pas craint de rompre avec les idées de sa secte, et aujourd'hui elle adresse ses prières à Celle qui un jour sans doute la fera sortir des sentiers de l'erreur, pour la conduire dans la voie de la vérité.

Une autre élève possède une statue de la Sainte Vierge, que les Religieuses lui ont donnée du consentement de sa mère ; elle paraît toute heureuse de prier et se plaît à répéter qu'elle veut être Auxiliatrice.

Le mois de mars consacré à S. Joseph est venu révéler l'état des esprits et le travail que la grâce opére dans les cœurs. Les maîtresses annoncèrent alors à leurs élèves que, le mercredi de chaque semaine, il y aurait un salut du Saint-Sacrement, et qu'elles seraient admises sans distinction de culte à prendre part aux chants, si elles le désiraient. Seule, la fille d'un ministre dit qu'elle n'assisterait point à cette cérémonie ; mais sa résolution facile à comprendre passa presque inaperçue et toutes ses compagnes se réunirent dans la chapelle au jour indiqué. Les solos des cantiques français en l'honneur de S. Joseph furent chantés par deux sœurs protestantes, qui se faisaient ensuite un plaisir de les répéter dans leurs familles durant leur travail ; et les motets à la louange de Marie étaient exécutés par toutes les voix.

Le mardi de Pâques, 30 mars, deux élèves catholiques, une Portugaise et une Française, recevaient Notre-Seigneur pour la première fois, et cette touchante solennité réunit dans la chapelle des Religieuses Auxiliatrices les chanteuses habituelles et plusieurs dames protestantes. Pendant le déjeuner offert aux premières communiantes et à leurs compagnes, une jeune fille, tout émue du spectacle qu'elle venait de contempler au pied de l'autel, versait d'abondantes larmes ; on lui en demanda la raison ; elle répondit que cette cérémonie lui

avait rappelé un doux souvenir de son enfance, c'est à dire sa confirmation, et que telle était la cause de son émotion. Quoi qu'il en soit de la réponse, cette élève avoua plus tard qu'elle embrasserait le catholicisme, si la vérité lui en était démontrée. Sa simplicité naïve et son affection pour ses maîtresses ne se démentent jamais; et elle se plaît à raconter à l'une d'elles, qui possède toute sa confiance, que quand on attaque la Religion Catholique en sa présence, elle ne manque pas d'en témoigner son mécontentement; ce qui fait dire qu'elle va renoncer au protestantisme.

Un salut solennel termina cette belle journée de la première communion ; le dernier cantique fut une consécration à la Sainte Vierge, et toutes les voix se firent entendre. Ces paroles: "*Je l'ai juré, j'appartiens à Marie*" excitèrent un mouvement d'enthousiasme parmi les élèves protestantes, qui les repétèrent à plusieurs reprises avec une énergie et un entrain inaccoutumés. L'une d'elles avoua ensuite qu'elle avait prié à la chapelle et surtout pendant le chant des cantiques.

Le mois de mai fut célébré avec la même bonne volonté; et chaque samedi des mains protestantes offraient les plus belles fleurs à Marie.

Il est un dernier fait que nous devons signaler, et dont on saisira facilement la portée. En temps ordinaire les jeunes filles protestantes ne donnent dans la chapelle aucun signe spécial de respect; mais pendant le salut, au moment où la cloche annonce la bénédiction, toutes tombent à genoux devant le Saint-Sacrement, sans que personne leur ait jamais demandé cette marque de religion.

L'action bienfaisante des Auxiliatrices ne s'exerce pas seulement dans l'intérieur de l'Ecole qu'elles dirigent; en maintes circonstances elles sont appelées dans les familles; et, si elles ne peuvent pas toujours briser les obstacles qui empêchent les âmes de se donner à Dieu, elles ne se retirent jamais sans avoir déposé dans les cœurs de douces consolations.

Cette jeune protestante, qui refusa d'assister aux saluts du mois

de S. Joseph, tomba sérieusement malade, et des vomissements de sang la conduisirent aux portes du tombeau. En ces jours d'angoisses, elle ne recevait personne ; mais elle suppliait instamment ses maîtresses de venir près de sa couche, et voulait jouir de leur conversation. Ses désirs furent exaucés. Chaque visite lui causait une joie, qu'elle ne dissimulait point ; et sa chambre offrait alors le singulier spectacle d'une fille de ministre protestant consolée par des Religieuses catholiques. Son père reçut lui-même un jour les visiteuses, et leur témoigna sa reconnaissance par des paroles aimables et l'attitude du plus profond respect. La malade éprouva bientôt un mieux sensible, et attendait avec impatience le moment où sa santé lui permettrait de retourner à l'Institution S. Joseph. Elle est âgée de dix-neuf ans.

Une dame et une jeune fille vinrent un jour visiter les auxiliatrices ; la première semblait malheureuse et se montra fort sensible à l'accueil charitable dont elle fut l'objet. Se trouvant peu de temps après chez une dame catholique dangereusement malade, elle lui parla des Religieuses, qui furent appelées. A leur arrivée, la malade éclata en sanglots ; et demanda à l'une d'elles un entretien particulier ; elle lui avoua que depuis deux ans elle avait renoncé à toute pratique de Religion, et qu'en face de la mort, elle n'osait plus prier Dieu. Quelques paroles, animées de l'esprit de Notre-Seigneur, firent renaitre le calme et l'espérance dans le cœur de cette femme ; elle accepta avec empressement la visite d'un prêtre ; le lendemain elle se confessa et reçut la Sainte Communion ; puis un enfant, auquel elle venait de donner naissance, fut régénéré dans les eaux du Baptême. Depuis cet heureux moment sa santé se rétablit ; les rapports que les Religieuses continueront d'entretenir avec elle amèneront peut-être la conversion de son mari protestant, qui ne semble pas répugner à l'idée de se faire catholique.

La jeune fille, qui avait accompagné la dame dans sa visite à l'Institution S. Joseph, entra aussi en relation avec les Auxiliatrices ; elle est catholique, mais, vivant depuis plusieurs années au milieu des protestants, elle avait abandonné la pratique de la Religion.

Aujourd'hui, elle remplit avec bonheur les devoirs de la vie chrétienne, et achève son éducation et ses études auprès de celles dont la bénigne influence l'ont ramenée dans les sentiers de la vertu.

Les Religieuses qui ont pu, dans le court espace de deux années, obtenir les heureux résultats que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, ne doivent point regretter les fatigues inhérentes à leur laborieux ministère. Dieu leur vient en aide et les bénit ; il n'est point sur cette terre de plus douce récompense.



IX

ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

En 1874, la Mission de Nan-king enregistrait 12,807 Baptêmes d'enfants païens et 5,451 enfants nourris avec les aumônes, que la charité des fidèles d'Europe met à notre disposition. Des bénédictions plus abondantes encore sont descendues du ciel sur l'année 1875 ; le nombre des Baptêmes s'est élevé au chiffre de 13,866, et celui des enfants nourris est de 5,490.

Le tableau suivant indique la répartition de ces chiffres entre Chang-hai, Zi-ka-wei et les diverses sections du Vicariat.

		Enfants d'infidèles baptisés	Enfants d'infidèles nourris
CHANG-HAI	Tong-ka-dou	142	61.
	Yang-king-pang	164	31.
	Zi-ka-wei	193	309.
SECTIONS DE	Sou-tseu	3,140	263.
	Song-kang	4,175	798.
	Né-wei	2,095	468.
	Hai-men	674	889.
	et Tsong-ming	2,052	2,580.
	Nan-king	1,231	91.
	Total	13,866.	5,490.

Ce tableau n'offre que des renseignements numériques ; et nous devons y ajouter quelques détails, pour donner une idée complète de l'état actuel de l'œuvre de la Sainte-Enfance.

CHANG-HAI. Comme tous les grands centres de population dépourvus d'un orphelinat chrétien, cette ville n'offrira jamais aux

Missionnaires une abondante moisson d'âmes. Il est difficile en effet d'y trouver des sages-femmes ou d'autres personnes, qui puissent, être reçues dans les familles, pour exercer la médecine, baptiser les enfants moribonds, tout en leur prodiguant les soins matériels. Le zèle seul ne suffit pas pour obtenir semblable résultat ; la science médicale est nécessaire, et les païens n'ont recours qu'aux femmes qui la possèdent. Cependant, grâces à maintes industries suggérées par la charité chrétienne, 306 enfants ont été baptisés à Chang-hai.

ZI-KA-WEI. Ce village possède deux petits Orphelinats, l'un pour les filles au Sen-Mou-ieu, l'autre pour les garçons à Tou-sai-vai ; 186 enfants ont été baptisés dans le premier, et 3 seulement dans le second. La raison de cette différence est facile à expliquer : les Chinois n'abandonnent ordinairement un garçon, que quand il ne leur paraît pas viable.

Quant au grand Orphelinat, le P. Chevreuil qui le dirige nous en retrace le tableau dans les lignes suivantes.

" Nous ne sommes plus, dit-il aux temps désastreux des Rebelles. Alors, dans une seule année, il entrait à l'Orphelinat, 100 à 200 enfants, et il en sortait un nombre considérable. Aujourd'hui nous en recevons peu ; mais peu aussi nous quittent. Cette année, 53 sont entrés et 19 sont sortis. Grâce à ce nouvel état de choses, l'Orphelinat est plus tranquille et plus facile à diriger. Les enfants, qui viennent à nous, sont ordinairement âgés de huit à quatorze ans ; quelques exemples pris dans les différentes catégories donneront une idée de la manière dont nous nous recrutons.

" Une veuve païenne venait d'être vendue à un nouveau mari. Elle avait eu du premier un garçon fort chétif, dont le second ne voulut pas ; et elle se vit obligée de le laisser seul au logis paternel. Il n'avait encore que treize ans. Des voisins charitables le chassèrent et s'emparèrent de sa maison. Tou-sai-vai est maintenant son refuge.

" Des pêcheurs n'avaient pas de garçon, et ils adoptèrent ici un enfant âgé de neuf ans. Dieu leur donna deux fils. Ils déposèrent

l'adopté sur le rivage, en lui disant qu'il pouvait retourner à l'Orphelinat ; c'est ce qu'il a fait, n'ayant plus d'autre gîte.

" Un apostat, fumeur d'opium, vendit son fils à des bonzes pour se procurer quelque argent. Le P. Royer, qui avait baptisé cet enfant, se mit aussitôt à sa recherche ; et ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il parvint à l'arracher aux mains de ses nouveaux maîtres, puis il nous l'envoya pour le mettre en sûreté.

" Deux époux païens se présentèrent un jour à la porte de l'Orphelinat et nous offrirent leur enfant ; il était âgé de treize à quatorze ans, estropié et idiot. Nous l'avons reçu ; un refus de notre part eut été dangereux, car ses parents l'auraient probablement jeté dans un canal.

" Je n'ai reçu, cette année, qu'un seul Eurasien ; il est âgé de neuf ans et estropié ; mais c'est un ange de patience. Toujours sur sa couche ou sur sa chaise, il a cependant le visage riant, et malgré les plaies qu'une position aussi pénible engendre sur son petit corps, il ne cesse de répondre à ceux qui lui demandent des nouvelles de sa santé qu'il se trouve très-bien. Que le bon Dieu a de miséricordes pour les infortunés ! Je crois que le ciel en sera peuplé.

" Parmi les enfants de l'Orphelinat chrétien plusieurs sont aussi idiots ou estropiés ; d'autres sont des fils de fumeurs d'opium tombés dans la misère, ou de pauvres veuves qui, ne pouvant ni les nourrir, ni s'en séparer complètement, nous les confient dans l'espoir que, devenus grands et ayant appris un métier, ils seront plus tard le soutien de leur mère.

" Dans notre voisinage on a construit des maisons qui permettront de grouper autour de nous les jeunes familles des Orphelins nouvellement mariés, au fur et à mesure qu'elles se formeront ; on assure par ce moyen la persévérance dans la foi de ces nouvelles générations de chrétiens dues à l'œuvre de la Sainte-Enfance. "

SECTION DE SOU-TSEU. Dans cette Section le district occidental de Kiang-yn, et ceux de Tsang-tseu et de Sou-tseu offrent le plus grand nombre de Baptêmes.

DISTRICT DE KIANG-YN (ouest.) Laissons au P. Debrix le soin de nous raconter lui-même les moyens auxquels il a eu recours, pour faire baptiser 1,125 enfants d'infidèles.

" Depuis le mois de juillet 1874, dit-il, vingt-quatre personnes, parmi lesquelles on compte quatre médecins et deux sages-femmes, sont employées au service de la Sainte-Enfance. Les vierges Apostoliques surtout s'y consacrent avec leur dévouement ordinaire ; nous ne possédons qu'une seule pharmacie en règle, celle de Nan-men, et c'est à elles qu'elle est confiée. Mais dans chaque école nous mettons de bons remèdes à la disposition des vierges et des hommes chargés de parcourir le pays, pour visiter les enfants malades. Vu l'indifférence et l'égoïsme des païens, ce moyen est le plus efficace. En effet, si la distance est un peu longue, les parents n'apporteront point leur enfant à la pharmacie. Dans un village voisin de Nan-men, huit enfants sont morts en quelques jours, à notre insu ; pas un ne nous avait été montré ; mais, au passage de la vierge, les paysans disaient : " Que n'étiez-vous chez nous ces jours derniers pour soigner nos enfants ! " Les vierges ont opéré aux yeux des païens dans de riches familles et même chez les prêtres des idoles certaines cures extraordinaires, qui leur ont attiré une grande réputation.

" Nous comptons dans le district une trentaine d'enfants païens adoptés par des familles chrétiennes ; la plupart sont baptisés ou en voie de l'être. Cette œuvre réclamerait des secours. C'est à peine si nous pouvons faire quelques présents aux personnes, qui consentent à se charger de ces enfants ; aussi quand nous proposons à nos pauvres chrétiens de tels actes de charité, notre parole n'est pas toujours écoutée. "

DISTRICT DE TSANG-TSEU. Le P. Royer a écrit sur l'état de la Sainte-Enfance dans la contrée qu'il évangélise, un rapport auquel nous empruntons les passages suivants.

" Du 1er juillet 1874 au 1er janvier 1875, je compte dans mon district 557 Baptêmes d'enfants païens moribonds, et j'en rends à Dieu d'immenses actions de grâces. Et cependant qu'est-ce que ce

nombre, si on le compare aux milliers d'enfants, qu'on aurait pu envoyer au ciel pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre! Mais le manque de ressources et les maladies n'ont pas permis aux vierges et autres personnes, à qui est confiée l'œuvre des Baptêmes, de se rendre partout où leur présence était nécessaire.

"Une fièvre pernicieuse sévissait alors dans la préfecture de Tsang-tseu; les adultes en étaient atteints comme les enfants; ceux-ci surtout mouraient en masse. J'avais mis en réquisition tout mon personnel de vierges, de médecins, de catéchistes, et de chrétiens dévoués: chacun était à son poste. Pendant les trois mois d'épidémie, 20 apôtres étaient à l'œuvre, 1 à Ly-ang, 1 à I-hing, 8 à Ou-si, 5 dans la sous-préfecture de Yang-ou, et 5 dans celle de Vou-tsin.

"La vierge chargée de I-hing n'a pu baptiser que 11 enfants; le 15 août, elle a été atteinte du fléau, et la fièvre l'a conduite au bord de la tombe. Elle demandait alors le missionnaire pour se préparer à la mort. "Le Père ne peut venir, lui répondit-on, il est à Chang-hai, à 600 lys d'ici." — "Eh bien! reprit-elle, que la volonté de Dieu soit faite! Quand il sera de retour, vous lui direz que je suis heureuse de mourir à mon poste et sans recevoir l'Extrême-Onction." C'était le jour de la fête du Saint Cœur de Marie. La Sainte Vierge a eu pitié de sa servante et nous l'a conservée. Le 21 septembre, je pus la consoler moi-même, en lui portant le Corps Sacré de Notre-Seigneur. Ly-ang nous a fourni 21 Baptêmes, et Ou-si 178. La chaleur tropicale du mois d'août n'empêcha pas nos vierges intrépides de courir là où les païens les appelaient; mais le fléau vint bientôt mettre des entraves à leur zèle, et deux d'entre elles en furent atteintes. La plus âgée reçut les derniers sacrements et, pendant les deux mois qu'elle resta clouée sur son lit de douleur, son plus grand tourment était de ne pouvoir voler au secours des enfants moribonds. Mais, comme sa science de la médecine lui a acquis une grande réputation, on lui apporta dans sa chambre plus de cinquante enfants malades; malgré ses souffrances, elle trouvait encore assez d'énergie pour les recevoir; et, avec le secours d'une de ses compagnes, elle put

en baptiser 32. Elle a échappé à la mort, et continue comme par le passé son œuvre de charité.

“ Tsang-tseu a rivalisé avec Ou-si, et nous a donné 161 Baptêmes ; mais là aussi les épreuves n'ont pas manqué. Trois personnes ont été saisies de la fièvre. et se sont vues arrêtées dans leur dévouement.

“ Il existe dans la sous-préfecture de Yang-ou une chrétienté que je tiens à faire connaître, parce qu'elle réunit à elle seule presque toutes les œuvres de la Sainte-Enfance, c'est celle des pêcheurs de Tong-tsin. Là, quatorze jeunes gens, membres de la Congrégation des Saints Anges, se vouent au Baptême des enfants païens moribonds ; et durant les six mois, qui viennent de s'écouler, 81 ont reçu de leurs mains la grâce de ce sacrement. Les femmes ne font pas preuve d'un moindre zèle ; et l'une d'elles a administré elle seule 39 Baptêmes.

“ A Tong-tsin, 60 enfants sont enrôlés sous la bannière de la Sainte-Enfance, et leurs petits chefs m'apportent régulièrement, chaque mois, leurs aumônes. Plusieurs d'entre eux sont des protégés de l'Œuvre, car nés de parents païens, ils sont adoptés et nourris par des chrétiens ; j'en compte 15 élevés ainsi gratuitement. Au mois de novembre 1874, j'ai bénit trois mariages ; sur les six nouveaux mariés, cinq étaient d'origine païenne, et avaient trouvé autrefois dans l'adoption la vie du corps et celle de l'âme. La chrétienté de Tong-tsin se compose actuellement de 47 familles ; 15 d'entre elles sont formées de jeunes gens et de jeunes filles, que la Sainte Enfance recueillit aux premiers jours de leur vie. Trois des principaux membres de la Congrégation des Saints Anges sont nés au sein du paganisme, la charité leur tendit jadis une main secourable ; devenus chrétiens eux-mêmes, ils cherchent à procurer la grâce du Baptême aux enfants moribonds, et ils rivalisent avec nos catéchistes et nos vierges Apostoliques, pour exhorter les infidèles à embrasser la foi catholique. J'ai baptisé 35 adultes, en 1874, dans la seule chrétienté de Tong-tsin ; ce sont eux qui les ont instruits et les ont aidés à apprendre les prières. Aussi

j'appellerais volontiers Tong-tsin la chrétienté de la Sainte-Enfance; tant cette œuvre y produit de beaux résultats."

DISTRICT DE SOU-TSEU. La ville de Sou-tseu tient ouvert, chaque jour, à heure fixe, un dispensaire, où les parents apportent leurs enfants malades et les font visiter par les médecins. Une pieuse chrétienne, renommée pour ses connaissances médicales, est admise dans cet établissement de bienfaisance, y donne des consultations et administre le Baptême à une foule d'enfants, dont la vie est en danger.

Un autre femme, nommée Tseu-lieu-ze, plus habile encore que celle dont nous venons de parler, exerce son art à Tong-tin-sè, sur le bord du Ta-hou, avec non moins de succès. (1)

SECTION DE SONG-KANG. Sur les 13,866 enfants infidèles baptisés dans la Mission de Nan-king, 4,175 appartiennent à la Section de Song-kang. Bien que ce chiffre soit beau, les Missionnaires pourraient en obtenir un beaucoup plus élevé, si leurs ressources pécuniaires leur permettaient de distribuer une plus grande quantité de remèdes et d'employer au service de la Sainte-Enfance un personnel plus nombreux.

SECTION DE NÉ-WEI. "Il y a partout dans cette Section, dit le P. Loriquet des personnes qui s'emploient à l'œuvre du Baptême des enfants infidèles en danger de mort. Quelques médecins, un plus grand nombre de sages-femmes, et des vierges s'y livrent avec zèle. Quant à celle de l'adoption des enfants, elle a été sans doute plus florissante, qu'elle ne paraît être actuellement en plusieurs districts. Le désintéressement n'est peut-être plus aussi complet, ni la pensée du bien aussi pure; l'amour de la sapèque rétrécit les cœurs et diminue le nombre de ces adoptions.

"Nous ne devons pas, ajoute le Père, passer sous silence l'Orphelinat de Né-kiao, ce bijou de la Sainte-Enfance, au Pou-tong. Honorablement connu dans toute la contrée et au delà, préféré souvent

---

(1) Voir sur Tseu-lieu-ze les "Relations de la Mission de Nan-king," Tome I, 1873-1874, pages 116, 117 et 118.

par les païens, soit à cause de la bonne réputation des personnes qui le dirigent, soit à cause de leur science et de leurs soins désintéressés, il fait à l'Orphelinat du paganisme une concurrence profitable au salut des âmes. Et outre cet avantage relatif, il progresse en lui-même d'une manière assez considérable pour être ici remarquée. D'après les chiffres officiels, le précédent quinquennium ne nous avait donné que 244 enfants recueillis et élevés ; le présent nous en déclare 750 ; 506 en plus. Cet accroissement est dû en grande partie aux secours plus abondants de la Sainte-Enfance : nous sommes heureux de lui en montrer les fruits."

SECTION DE HAI-MEN ET TSONG-MING.

HAI-MEN. Extrait de la correspondance du P. Launay. " A Li-se, sur la limite du Kong-po, j'avais fait annoncer que désormais on recueillerait à la Maison du Maître du Ciel tous les enfants, qui y seraient apportés. Les petites filles abandonnées pullulent en cette contrée ; on les trouve sur les canaux et le long des chemins, où elles sont déposées.

" Les paysans du nord de Hai-men, gens de mœurs rudes, ne se font aucun scrupule de se débarrasser d'elles. Pour les plus pauvres une seule suffit, deux pour ceux qui sont un peu à l'aise ; trois, c'est le maximum. Mon vieux procureur de Li-se m'a donné de bonnes nouvelles. Les sages-femmes païennes lui apportent de plusieur lieues à la ronde des enfants, qui sont confiés ensuite aux 35 nourrices, dont il peut disposer. Hélas ! le nombre des enfants que nous sauvons est bien petit, en comparaison de ceux qui nous échappent. Une sage-femme dit que nous n'en recevons guère que le dixième, et que les parents aiment mieux les mettre à mort que de nous les apporter.

" A Tong-tcheou, l'Œuvre de la Sainte-Enfance marche difficilement ; les enfants abandonnés sont recueillis par l'Orphelinat païen, qui jouit de la protection du mandarin et possède d'abondants

revenus. Ce magistrat, ses conseillers et les personnages influents de la ville offrent même de l'argent aux familles pauvres, pour les empêcher d'abandonner leurs enfants.

"Nous aussi, nous donnons de l'argent; pourquoi n'aurions pas des nourrices à notre service? Ici se présentent des difficultés sérieuses. Ces femmes païennes, bien souvent, pour ne pas dire toujours, le temps de nourrice achevé, veulent garder les enfants; ce que nous ne pouvons permettre. De plus, les païens s'opposent à notre action; et nous n'avons qu'une nouvelle chrétienne, qui puisse s'occuper de l'œuvre; établir un Orphelinat à Tong-tcheou serait chose prématurée.

"A Zu-kao, notre position est encore plus difficile. Là, à 130 lys des chrétientés de Hai-men, dans un pays où nous sommes encore peu connus, au sein d'une population qui ne nous est pas sympathique, et à côté d'un Orphelinat païen établi depuis plusieurs siècles, et qui dispose de 1000 à 1,200 nourrices, il faut avouer qu'il n'est pas facile de soutenir la concurrence. De plus, les nourrices de Zu-kao sont ou les mères même des enfants, à qui on accorde un subside pendant deux ans, ou des femmes qui recueillent ces enfants et les élèvent pour en faire de futures belles-filles. Les nourissons disgrâciés de la nature sont les seuls que l'on rende à l'Orphelinat. Je tiens tous ces détails de la bouche de notre médecin, à qui l'administrateur de cet établissement les a lui-même racontés.

"Nous avons à Hai-men quelques chrétientés, où de pieuses vierges recueillent des enfants en plus grand nombre qu'ailleurs, car on en sauve un peu partout. L'Orphelinat païen de Kieu-kong en reçoit beaucoup; on pouvait y pénétrer autrefois et dans une seule année une femme en baptisa 200; mais on finit par découvrir qu'elle était chrétienne et toute entrée lui fut interdite.

"A Yeu Kong-sou, on recevait jadis une quantité considérable d'enfants abandonnées, grâce à un vieux païen, qui les apportait du bourg de Sê-kong, situé à cinquante lys de distance; mais ce bourg possède aujourd'hui un Orphelinat; tout transport de nourrissons est interdit, et il nous en arrive fort peu.

"Outre ces enfants, il y en a d'autres qu'on baptise à domicile; les sages-femmes surtout sont chargées de cette bonne œuvre, et l'une d'elles en régénère chaque année une centaine dans les eaux du Baptême.

"A Hai-men, les chrétiens sont zélés pour élever les enfants païens, et ils se disputent ceux de l'Orphelinat de Yeu Kong-sou. Une fois placés dans les familles, ces enfants sont traités avec charité, et quand ils sont devenus grands on leur procure un établissement convenable. L'un d'eux, adopté autrefois par le plus riche chrétien de cette contrée, épousait dernièrement la fille d'une famille également riche et jouissant d'une grande considération."

TSONG-MING. Nous empruntons encore au P. Launay les détails suivants.

"Quand je suis arrivé à Tsong-ming, j'ai trouvé l'Œuvre de la Sainte-Enfance sur un bon pied. On apportait beaucoup d'enfants à l'Orphelinat central, quelque fois 120 et plus dans un seul mois, au commencement de l'année. La proportion, sans être ensuite aussi forte, s'est maintenue cependant à un bon chiffre; dernièrement encore sept ont été reçus dans un seul jour; un jour même il en est arrivé douze. Ces pauvres petites filles sont à peine viables. Leur maigreur effrayante, leur teint blême, leur peau froide, tout vous dit qu'elles n'ont plus qu'un souffle de vie. J'ai quelquefois jeté un coup d'oeil sur elles en les baptisant et je me demandais qui d'entre elles avait des chances d'échapper à la mort. Pour être plus sûr, j'interrogeais les directrices de l'Orphelinat, qui, après les avoir considérées attentivement, me répondaient: "Celle-ci, et celle-là vivront;" c'était tout sur une douzaine.

"Semblables faits n'ont rien qui doive étonner; car, quand ces petites filles nous arrivent, elles ont déjà été abandonnées et privées du lait de leur mère; trop heureuses si elles n'ont pas déjà été exposées à la brutalité de leurs parents, comme celle qu'on me montrait au mois de mai dernier. On l'avait recueillie sur le sol, où elle gisait sans connaissance, jetée là par des mains sans pitié. On la porta au

Kong-sou voisin, où elle demeura pendant vingt-quatre heures privée de sentiment; mais Dieu voulait qu'elle vécût; elle revint à elle, recouvra la santé, et elle est maintenant soignée par les chrétiens avec tendresse.

"Ce que nous appelons l'Orphelinat central de Tsong-ming, n'est à proprement parler qu'un dépôt; et vous ne voyez là en permanence que quelques enfants, idiots, estropiés ou paralytiques. Les autres n'y passent que peu de jours; ils y meurent, ou sont confiés à des chrétiens.

"Après cet Orphelinat, dit du Grand Kong-sou, vient celui de la ville de Tsong-ming; il est en pleine prospérité et a reçu en 1874 près de 220 Orphelins. Les habitants ne lui sont point hostiles; et sa réputation est si bien établie, que les parents eux-mêmes viennent y apporter leurs enfants, sachant qu'ils seront bien soignés et qu'ils vont au ciel quand ils meurent. Tout dernièrement une femme, mère de quatre enfants, ne pouvait conserver un garçon; un de ses parents voulait l'adopter, mais elle refusa de le lui donner: "Plus tard, disait-elle, je perdrais la face quand on dirait que c'est là le fils que j'ai abandonné." Elle l'apporta à l'Orphelinat.

"Il y a dans la ville de Tsong-ming un Orphelinat païen; mais comme il ne fait pas de largesses à ceux qui viennent y déposer des enfants, actuellement il se trouve vide; pour nous, nous accordons une prime pour chaque nourrisson qu'on nous donne, et nous n'en manquons pas. Nous trouvons assez facilement des nourrices, mais nous avons soin de leur poser nettement nos conditions et elles les acceptent; c'est-à-dire que plus tard elles doivent nous rendre les petites filles qui leur sont confiées, au lieu de les garder, ou de les remettre en d'autres mains païennes.

"Les sages-femmes parviennent toujours à baptiser à domicile un certain nombre de nouveaux-nés en danger de mort. Celle qui se distingue le plus dans cette œuvre est une bonne veuve nommée Claire. Chaque année elle en baptise plus d'une centaine.

"Je ne saurais passer ici sous le silence le zèle dont les chrétiens

de Tsong-ming font preuve pour élever les *Ya-mi-long*, ou *enfants sauvages*; c'est le nom qu'ils donnent aux petites filles n'appartenant plus à leur famille, puis qu'elles en ont été abandonnées. Ce zèle est admirable, et on le trouve surtout parmi les pauvres. Bien qu'ils doivent pourvoir à l'entretien de leurs propres enfants, ils veulent encore nourrir un ou deux *Ya-mi-long*; et ils les regardent, paraît-il, comme une sauvegarde contre les châtiments du ciel. Ces pauvres gens ont à peine ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement; mais peu importe, ils adopteront encore un enfant.

" Je visitais un jour, m'écrivait le P. Rossi, une pauvre maison de néophytes, qui ne se composait que de deux chambrettes en roseaux. J'entrai pour dire quelques mots; on m'invita à m'asseoir sur un petit banc, le meilleur meuble de la maison; j'adressais à ces bonnes gens plusieurs questions sur leurs enfants, lorsque j'entendis des pleurs dans la chambre voisine: " Père, me dirent-ils, c'est la *Ya-mi-long.*" Ils m'apportèrent alors une charmante petite fille qui venait de s'éveiller et me prièrent de la bénir. Cette orpheline qu'ils élèvent est la bénédiction de leur famille."

" Lorsque des parents déjà vieux ont marié leurs propres enfants, ils en adoptent un qui fera plus tard la consolation de leurs derniers jours.

" Chaque vierge, douée d'un peu de zèle et vraiment fervente, tient à se procurer une orpheline; celle-ci devenue grande en élèvera une autre, et ainsi de suite. Pour ne citer qu'un exemple, la directrice de notre Orphelinat du Grand Kong-sou, orpheline elle-même, adopta jadis une petite fille; celle-ci en a adopté une troisième, qui est actuellement âgée de douze ans et fort intelligente.

" Tous ces enfants sont traités comme ceux de la famille; devenus grands, ils prennent place dans la société chrétienne et lui rendent parfois de précieux services. Les deux directrices actuelles de nos orphelinats sont elles-mêmes d'anciennes orphelines. Sur les 3000 chrétiens qui composent le district du P. Rossi, 300 recueillis autrefois par la Sainte-Enfance sont âgés actuellement de dix-neuf et vingt

ans; et sur 25 ou 26 mariages bénits récemment, la moitié des conjoints étaient des protégés de l'Œuvre."

SECTION DE NAN-KING. — MISSION DE NAN-KING, proprement dite. "Cette ville, dit le P. Ravary, ouvre des asiles à bien des misères; je ne citerai que celui qui est connu sous le nom "d'*Hospice du peuple pauvre.*" Des centaines de bouches affamées y sont nourries chaque jour, aux frais d'une administration parfaitement organisée. Toute famille honnête et indigente, même étrangère, peut y recevoir le bienfait de l'habitation et de la nourriture; mais l'entrée en est interdite aux personnes inconnues, qui n'ont pas de fonctions à y remplir. Un mandarin Supérieur est préposé à la surveillance de cet hospice, et donne seul l'autorisation de pénétrer à l'intérieur. Nos vierges chrétiennes ont essayé à plusieurs reprises d'en franchir le seuil, mais elles ont échoué dans leur pieuse tentative. Là sans doute elles auraient rencontré maintes petites créatures aux prises avec l'agonie, et auraient pu verser sur leurs fronts l'eau sainte du Baptême, qui leur aurait ouvert la porte du ciel; elles ne perdent pas courage, et de nouveaux efforts seront peut-être couronnés de succès.

"Grâce à leur zèle intelligent et au dévouement de quelques pieuses personnes, nous enregistrons 227 Baptêmes d'enfants païens moribonds; et nous savons que la plupart d'entre eux ont déjà quitté la terre. Ce qui nous console et encourage nos efforts, c'est que cette œuvre prend une extension sensible; les six derniers mois ont produit une moisson presque double de celle du semestre précédent. La position nous est plus connue; les préjugés tombent; et nous allons essayer de multiplier nos moyens d'action.

"Nous baptisions, il y a trois mois, une pauvre enfant que les vierges tenaient entre leurs bras, c'était la cinquième fille d'une famille mahométane de notre voisinage, à nous personnellement connue, et qui se regarde comme malheureuse, parce qu'elle n'a pas de garçon. Son premier né était un fils qui mourut en bas âge. Il y a encore trois filles à la maison; l'aînée a douze ans, la seconde étudie à notre école; du consentement de sa mère elle a appris les

prières catholiques, vient souvent à notre chapelle, aime beaucoup la Sainte Vierge et désire être chrétienne; mais son père et d'autres membres de sa famille s'y opposent actuellement. Il y a trois ans, cette mère désolée mettait au monde une quatrième fille; l'enfant était sacrifiée d'avance, et il fallut toute l'industrie de nos vierges pour lui sauver la vie. Elle fut remise entre leurs mains, reçut le Baptême; et, peu de temps après, elle était envoyée à Zi-ka-wei, dans l'établissement du Sen-Mou-ieu.

"Au mois de novembre 1874, la cinquième fille, c'est-à-dire celle dont j'ai parlé précédemment, venait au monde; et, par une pieuse convention faite d'avance entre la famille et les vierges, elle nous était donnée, puis baptisée.

"Nous avons donc ici un petit Orphelinat. Non; ce mot n'exprime pas la chose. On vient souvent, il est vrai, nous offrir des enfants; et les vierges dans leurs courses ou leurs visites aux malades, rencontrent assez fréquemment des familles malheureuses qui leur en confieraient volontiers; mais nous sommes dans la dure nécessité de les refuser. Pendant l'année, neuf petites filles ont été déposées dans l'école, presque à notre insu; et nous avons dû les recevoir. Plusieurs n'ont vécu que quelques jours; deux ont été placées chez des nourrices; une est élevée par les vierges; et les autres ont été envoyées à Chang-hai.

"Ouvrirons-nous à Nan-king un Orphelinat digne de ce nom? L'avenir nous l'apprendra. Les Supérieurs et les Missionnaires le désirent vivement, mais des difficultés de plus d'un genre retardent la réalisation de ce projet; et celle de soutenir la concurrence avec l'Orphelinat de la ville n'est assurément pas la moindre. Cet établissement, grâce aux ressources abondantes dont il peut disposer, et à la protection des mandarins est, paraît-il, digne d'une grande cité; et ici, nous ne devons offrir rien de médiocre aux regards curieux d'une population intelligente, et surtout des fonctionnaires du gouvernement."

MISSION DE YANG-TCHEOU. A Tan-yang et à Yang-tcheou deux

femmes chrétiennes entrent dans les Orphelinats païens et y baptisent les enfants en danger de mort; à Ou-ho une vierge se rend dans les familles pour y exercer, quand elle en trouve l'occasion, le même ministère de charité.

Les Orphelinats de Tchen-kiang et de Yang-tcheou sont actuellement ce qu'ils étaient en 1871. Les enfants y abonderaient, si nous pouvions les recevoir, mais l'exiguité de ces deux établissements impose forcément des bornes à notre charité.

Hia-kiun-tsiuen, médecin chrétien de Tsin-kiang, a été lâchement accusé d'arracher les cœurs et les yeux des enfants, et de les vendre aux Missionnaires. Pour s'assurer du fait et lui intenter ensuite un procès, on déposa sur le seuil de sa porte une petite fille; il la recueillit, la baptisa et lui chercha une nourrice. Trois jours après, un païen vint la réclamer, disant qu'il en était le père; Hai-kiun-tsiuen refusa de la rendre, parce qu'elle avait déjà rèçu le Baptême. "Tu lui as arraché les yeux, dit alors cet homme; mais je veux la voir et la montrer à tout le monde." Les curieux se pressaient en grand nombre dans la demeure du médecin; pour prévenir des désordres, dont il serait peut-être la première victime, il apporta la petite fille et l'exposa aux regards de la foule: "Voyez, dit-il si cette enfant a encore ses deux yeux; et montrez-moi, par quel endroit je lui ai arraché le cœur. Regardez bien si elle a encore tous ses membres." A ces mots il lui enlève ses habits et la laisse toute nue, comme il l'avait trouvée, trois jours auparavant. "C'est bien, reprit alors le père; je suis satisfait, Tu me donneras 6,000 sapèques et tu pourras la garder."—"Nous recueillons vos enfants, quand nous les trouvons dans la rue, repartit le médecin; mais nous ne les achetons pas. L'Eglise soulage la misère; elle ne fait pas le commerce de chair humaine. Cette fille t'appartient; si tu la veux, prends-la et retire-toi. Mais surtout aie bien soin de la nourrir." Le païen ne s'attendait pas à ce dénoûment; il emporta l'enfant qui, rendue à sa mère dénaturée, ne vécut que quelques jours et prit son essor vers le ciel. Elle fut bientôt suivie dans sa nouvelle patrie par plusieurs

autres petites filles, auxquelles Hai-kiun-tsiuen procura la grâce du Baptême, et qu'il abandonna à leur misérable sort, car ses ressources ne lui permettent pas de les élever. Cependant, pour donner une leçon aux infidèles, il vient d'en arracher une à la mort; elle est élevée dans sa maison par une nourrice, et il lui prodigue les soins les plus délicats, au grand étonnement des voisins, témoins de cet acte de charité.

MISSION DE NING-KO. Dans cette contrée, où la population a été presque anéantie par les Rebelles, l'enfant qui naît, garçon ou fille, est reçu comme un présent du ciel et l'infanticide est rare; le nombre des Baptêmes ne saurait donc atteindre un chiffre considérable. Toutefois une dizaine de femmes, douées de quelques connaissances médicales, visitent les enfants païens malades et les baptisent, quand elles les voient aux prises avec la mort.

MISSION DE NGAN-KING. Ici, comme au pays de Ning-ko, et pour la même raison, les Baptêmes sont peu nombreux. Cependant, deux femmes visitent à Ngan-king les enfants malades et leur confèrent le sacrement de la régénération, lorsque la nécessité l'exige; dans les chrétientés les néophytes n'ignorent pas l'importance de ce pieux ministère, et ils l'exercent quand la Providence leur en offre l'occasion.



X

PROTESTANTISME.

Il y a plus de soixante ans que les premiers ministres protestants sont venus prêcher leurs doctrines au peuple chinois. Ceux qui leur ont succédé ont établi des stations évangéliques dans la plupart des provinces de l'empire ; et le Kiang-nan, grâce à ses ports nombreux, est un champ naturellement ouvert à leurs prédications.

Avant d'exposer l'état actuel des Missions protestantes au sein du Vicariat-Apostolique de Nan-king, il est utile de jeter un regard sur le passé et de suivre, autant que les documents nous le permettront, leurs progrès dans l'empire d'abord, puis dans les diverses contrées que le Saint-Siège a confiées à nos soins.

Le tableau, que nous mettons sous les yeux du lecteur, atteindra en partie ce but ; il servira de base aux développements historiques, que nous insérons dans cette Relation, et à ceux qui seront imprimés plus tard.

Sociétés Protestantes qui envoient des Missionnaires en Chine. Epoques où ces envois ont commencé.

		Dates.
1.	London Missionary Society	1807.
2.	Netherlands Missionary Society	1827.
3.	American Board of Commissioners for Foreign Missions	1830.
4.	American Baptist Board of Foreign Missions, now styled,—American Baptist Missionary Union	1834.
5.	Board of Foreign Missions of the Protestant Episcopal Church in the United States	1835.
6.	Church of England Missionary Society	1837.
7.	Board of Foreign Missions of the Presbyterian Church in the United States	1838.

8. General Baptist Missionary (England) . . . . 1845.
9. Evangelical Missionary Society at Basel . . . . . . 1847.
10. Rhenish Missionary Society . . . . 1847.
11. Board of Foreign Missions of the Southern Baptist Convention in the United States . . . . 1847.
12. Seventh Day Baptist Missionary Society (U.S.) . . . 1847.
13. American Methodist Episcopal Missionary Society . . . 1847.
14. Foreign Mission Board of the Presbyterian Church in England . . . . 1847.
15. Missionary Society of the Methodist Episcopal Church in the Southern States of America . . . . 1848.
16. Missionary Society at Lund, in Sweden . . . . . . 1849.
17. Cassel Missionary Society . . . . 1850.
18. Berlin Missionary Society . . . . 1851.
19. Wesleyan Missionary Society (England) . . . . . . 1852.
20. Chinese Evangelization Society (England) . . . . . 1853.
21. Netherlands Chinese Evangelization Society . . . . . 1855.
22. Board of Foreign Missions of the Dutch reformed Church in the United States . . . . 1858.
23. Mission Union for the Evangelization of China in Pomerania . . . . 1858.
24. English Baptist Missionary Society . . . . 1860.
25. New connection Methodist Missionary Society in England. 1860.
26. French Protestant Missionary Society at Paris . . . . 1860.
27. American United Presbyterian Mission . . . . . . 1860.
28. Chinese Inland Evangelization Society . . . . . . 1862.
29. Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts. 1862.
30. United Methodist Free Church Missionary Society in England . . . . 1864.
31. Missionary Board of the United Presbyterian Church of Scotland (1) . . . . 1865.

(1) *Memorials of Protestant Missionnaries to the Chinese* — Shanghae: American Presbyterian Mission Press. 1867. page V. VI.

Parmi ces 31 Sociétés 11 appartiennent aux Etats-Unis; 11 à l'Angleterre; 4 à l'Allemagne; 2 aux Pays-Bas; 1 à la Suisse; 1 à la Suède, et 1 à la France.

Deux autres sociétés dites *The National Bible society of Scotland* et *The Woman's Union Mission* ont également des agents en Chine.

De 1807 à 1867, 338 Missionnaires Européens ou Américains ont été envoyés en Chine par les 31 Sociétés ci-dessus mentionnées. (1)

Le nombre des prédicants indigènes pendant ces soixante années ne nous est qu'imparfaitement connu; toutefois la statistique suivante, publiée par le ministre Miles Justus Knowlton, membre de l'*American Baptist Missionary Union* nous donne des chiffres, qu'il est utile de faire connaître.

Statistique des Missions protestantes,

de 1853 à1868. (2)

	1853.	1863.	1864.	1868.
Stations (dans les ports et à l'intérieur du pays)	26.	108.	130.	306.
Prédicateurs indigènes	59.	141.	107.	365.
Chrétiens indigènes	351.	1,974.	2,607.	5,743.

Cette année même, le ministre John W. Davis a publié une statistique que le *The Chinese Recorder and Missionary Journal* a imprimée dans son V^e volume. Nous la reproduisons ici (3).

Le nombre des Missionnaires en Chine, en 1875.

Stations (principales) . .. .41.

(1) *Memorials of Protestant Missionnaries to the Chinese.* pages 285. 286. 287.

(2) *China as a Mission field,* by Rev. M. J. Knowlton, missionary to China. Philadelphia. Bible and Publication Society. 350. Arch Street.

(3) *The Chinese Recorder and Missionary Journal.* Vol. VI. page 342. Mission Press. Shanghai. 1875.

Missionnaires ordonnés	189.
Missionnaires médecins	10.
Missionnaires chargés des Presses	3.
Missionnaires laïcs	24.
Femmes	210.
Nombre d'hommes	226.
Total	436.

Cette dernière statistique laisse dans l'oubli deux chiffres, qu'il serait important de connaître. On se demande en effet quel est actuellement le nombre des chrétiens protestants indigènes, et celui des prédicants Américains, Européens et Chinois.

Origine et état actuel des Missions protestantes dans le Kiang-nan.

Nous n'avons point à parler ici de l'action du protestantisme dans les diverses contrées de la Chine ; nous nous bornerons à signaler son apparition au milieu de nous, à faire connaître ses travaux et les résultats qu'il a obtenus.

Le traité de Nan-king, conclu le 29 août 1842 entre l'Angleterre et le gouvernement Chinois, mit fin à la guerre de l'opium, et ouvrit au commerce Européen quatre nouveaux ports, parmi lesquels on comptait celui de Chang-hai. L'année suivante, au mois de décembre, le Rev. Walter Henry Medhurst et M. Lockhart abordaient dans cette ville, en même temps que le consul de sa Majesté Britannique ; ils appartenaient tous deux à la société des Missions de Londres. Depuis leur arrivée jusqu'au départ de M. Medhurst pour l'Angleterre, le 10 septembre 1856, dix autres Societés choisirent Chang-hai pour le centre de leurs opérations évangéliques, et y envoyèrent cinquante-sept Missionnaires.

Les prédications dans les temples ou autres bâtiments loués pour cette fin, la distribution de la bible et de traités religieux, la formation d'écoles pour l'éducation des enfants, étaient alors et sont encore aujourd'hui les moyens employés par les ministres pour la propagation du protestantisme.

En 1843, avant l'arrivée des membres de la Mission de Londres, la révision des traductions chinoises de l'Ancien et du Nouveau Testament fut résolue dans une conférence tenue à Hong-kong; et une commission de cinq délégués, nommés par les ministres des différentes stations, fut chargée de ce nouveau travail. C'est à Chang-hai qu'il fut exécuté. Les délégués tinrent leur première session dans cette ville, pendant l'été de 1847, sous la présidence du Rev. W. H. Medhurst; et, à la fin de juillet 1850, la révision du Nouveau Testament était achevée; celle de l'Ancien Testament fut terminée au printemps de 1853.

Cette même année, les églises d'Angleterre offrirent un million de Testaments à la nation chinoise. Les presses de Chang-hai, surtout celles de la société biblique, furent constamment occupées pendant trois ans à les imprimer. Un nouveau système de colportage fut bientôt organisé: bibles et traités se répandirent plus rapidement et sur une plus large échelle.

Il nous reste maintenant à indiquer les diverses stations que les Sociétés protestantes ont établies à Chang-hai et dans les cinq Sections de notre Mission de Nan-king.

Chang-hai, compte un personnel de 26 membres ainsi répartis:

Missionnaires ordonnés.	10.
Directeurs d'imprimerie.	1.
Missionnaires laïcs	4.
Femmes	11.
Total. . . .	16. (1)

(1) *The Chinese Recorder and Missionary Journal.* Vol. VI. page 342. Mission Press. Shanghai.

Depuis le 23 mai 1875, cette villé est devenue siége épiscopal, et le Rev. William Armstrong Russel, évêque du Nord de la Chine, a élevé le temple de la Trinité au rang de cathédrale.

Ce temple appartient au gouvernement et à la communanté Anglaise de Chang-hai. Un autre, connu sous le nom d'*Union-chapel*, a été élevé aux frais de la Mission de Londres.

L'*American Mission of the protestant Episcopal Church. U. S. A.* en possède un, au quartier Américain de Hong-keu; c'est le *The Church of our Saviour.*

Le dimanche, 13 septembre 1874, le ministre Lambuth, de la *Missionary Society of the methodist Episcopal Church in the Southern States of America*, a ouvert sur la concession française un temple, où cent vingt personnes peuvent aisément trouver place, dit le rédacteur du *The Chinese Recorder* (1).

Dans l'enceinte de la ville murée le protestantisme a élevé sept ou huit temples; mais tout document nous fait ici défaut, et nous ne saurions dire à quelles sectes ils appartiennent.

En dehors de la porte de l'Ouest, sur le bord de la route française, qui conduit à Zi-ka-wei, se trouve la *South-gate chapel;* elle relève du *Board of Foreign missions of the Presbyterian church in the United states.*

Les Protestants possèdent actuellement à Chang-hai, 2 écoles primaires, et 2 hôpitaux.

Jusqu'ici ils n'ont point adopté le journalisme quotidien comme moyen de propagande; cependant "l'*American Presbyterian Mission*" publie en chinois une Revue hebdomadaire intitulée "Ouan-ko-kong-pao" (2) *Chinese Globe magazine devoted to the extention of Knowledge relating to the Geography, History, civilization, politic, Religion,*

---

(1) *The Chinese Recorder and Missionary Journal.* Vol. V. page 221. Mission Press. Shanghai.

(1) 萬 國 公 報 *Ouan-ko kong-pao*, ou Nouvelles générales des dix mille royaumes.

science, art, industry, and general progress of western countries." Les questions religieuses y occupaient autrefois une plus large place qu'aujourd'hui.

Outre cette revue, il en existe une autre, qui paraît tous les deux mois en anglais sous le titre de *The Chinese Recorder and Missionary Journal.* Les travaux d'histoire et de linguistique, les recherches bibliques, les récits de voyage, une chronique religieuse, un compte-rendu de publications nouvelles en forment la matière la plus ordinaire ; et ses rédacteurs, comme ceux du Ouan-ko-kong-pao, n'ont point pour but de combattre le catholicisme.

Telles sont les œuvres des ministres protestants à Chang-hai.

SECTION DE SOU-TSEU. L'*American Presbyterian Church North*, et l'*American presbyterian Church South* entretiennent chacune deux ministres à Sou-tseu ; l'*American Southern Methodist Church* et la *London Mission* y sont représentées par des prédicants indigènes.

Kouen-sè possède une station et un prédicant chinois.

SECTION DE SONG-KANG. On ne rencontre dans cette Section aucun ministre Americain ou Européen ; toutefois le protestantisme y a établi quatre stations, à Song-kang, Ta-zang, Kang-wè et Né-ziang ; chacune d'elles a son prédicant. Celle de Né-ziang a été inaugurée, le 16 mai 1875, par le ministre Lambuth, dont nous avons parlé précédemment.

Dans les Sections de Né-wei et de Hai-men le protestantisme n'a pas de stations.

SECTION DE NAN-KING. Une résidence habitée par un ministre Européen a été fondée dans cette ville par la *China Inland Mission.* De plus, l'*American Presbyterian Church*, dans son assemblée annuelle tenue à Ning-po, au mois de janvier 1875, a permis aux ministres Whiting et Leaman d'y établir une nouvelle station. Le 1er septembre suivant, le Rev. Leaman y a loué une maison, où un mois plus tard son confrère est venu le rejoindre.

MISSION DE YANG-TCHEOU. Ici, comme à Nan-king, nous retrouvons la *China Inland Mission.* Elle a depuis long-temps établi une

station à Yang-tcheou, et la confie actuellement à la garde d'un prédicant indigène.

C'est à elle qu'appartiennent aussi les deux maisons de Tchen-kiang. Dans l'une le ministre Mac. Carthy dirige des écoles; l'autre est habitée par un Chinois.

Tai-tcheou et Tsin-kiang ont deux prédicants.

MISSION DE NING-KO. Ning-ko fou et Tai-ping fou ont chacune un prédicant au service de la *China Inland Mission.*

MISSION DE NGAN-KING. Ou-hou, Ta-tong, Ngan-king, Tsin-yang et Tché-tcheou sont encore autant de postes occupés par la *China Inland Mission.* Ngan-king a deux ministres Européens; dans les autres villes on ne rencontre que des prédicants indigènes.

Les ministres de cette Société, dirigée par M. Taylor, ont revêtu le costume chinois, comme les Missionnaires catholiques.

Tels sont les renseignements, bien incomplets sans doute, que nous pouvons donner sur l'état actuel du protestantisme dans notre Mission de Nan-king. Ses statistiques ne nous indiquent pas le chiffre des Chinois qu'il a convertis; cependant nous avons de sérieuses raisons pour croire qu'ils ne sont pas nombreux.

A. M. D. G.



ERRATA.

La note placée au bas de la feuille N° 7 se rapporte également aux feuilles N° 5 et N° 6.

Page 73,	*Ligne* 2 :	Ou-ka-kiao	*Lisez :*	Ou-ka-ko.
— 99,	— 9.	Sè-le-kiao.	—	Sè-li-kiao.
— 158,	— 31 :	Tchen-kia-kang.	—	Tchen-kia-pang.
— 195,	— 18 :	Yang-ou-kiao	—	Yang-ou-kiu.



TABLE.



CHANG-HAI. — TYP. DE LA MISSION CATHOLIQUE.

BX3210.5.J4
Jesuits

Relations de la mission de
Nan-king

